L'A

LETTRES CURIEUSES

SUR

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRES CURIEUSES

SUR

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Canada.

PARIS.
IMPRIMERIE DE J.-B. GROS,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, 18.

—

1845.

INTRODUCTION.

Quoique le célèbre Christophe Colomb eût découvert l'Amérique dès l'année 1492, et que les richesses qu'en rapportaient l'Espagne et le Portugal eussent éveillé l'ambition de presque tous les peuples de l'Europe, les Français restèrent longtemps simples spectateurs des grands événements qui se passaient au nouveau monde.

Cependant le goût des nouvelles découvertes exaltait toutes les têtes; des particuliers firent des tentatives que le gouvernement ne pouvait exécuter en grand. Sous le règne de Louis XII, des Bretons, des Basques et des Normands, qui avaient formé entre eux une association, trouvèrent les premiers, en 1504, le grand banc et les côtes de Terre-Neuve. François I[er] y avait envoyé, en 1523, le Florentin Verazzani, qui ne fit qu'observer cette île et quelques côtes du continent, en prendre possession au nom de son maître et y arborer le pavillon français, sans s'y arrêter. Onze ans après, Jacques Cartier, armateur de Saint-Malo et navigateur habile, reprit les projets de Verazzani; il alla plus loin que son prédécesseur : arrivé au cap de Bonne-Viste, du côté de Terre-Neuve, il traversa le golfe de Saint-Laurent, et, étant entré dans la grande rivière de Canada par son embouchure, il y débarqua son équipage sur la rive septentrionale, où il construisit un fort; ensuite il remonta la rivière et pénétra dans l'intérieur du pays jusqu'à Montréal, où il trouva une grande ville habitée par les Indiens,

qui étaient couverts de peaux de castor et d'autres riches fourrures. Cartier, après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d'Europe contre des pelleteries, se rembarqua pour la France. A son arrivée, il informa François Ier de la découverte du pays, de la beauté de ce continent, de la fertilité du sol, de son étendue, et des moyens d'y établir de riches branches de commerce.

François Ier ouvrit alors les yeux, et pensa sérieusement à se mettre en équilibre de puissance avec les princes ses rivaux. Le marquis de La Roque est nommé lieutenant général pour le roi au Canada; Jacques Cartier l'accompagne dans l'expédition de 1541, et en 1542 ils s'établissent à la Nouvelle-Orléans. En 1598, ils abordent les côtes de l'Acadie, et y amènent des missionnaires jésuites, pour porter à ces peuples le flambeau de l'Évangile. En 1603, Samuel Champlain, homme de qualité et digne de la confiance de son maître, est nommé, par Henri IV, successeur de La Roque; il remonte bien avant le fleuve Saint-Laurent,

et, cinq ans après, jette sur ses bords les fondements de Québec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada. Cette colonie s'accroît; il s'y fait des établissements considérables : on y appelle les pères récollets, et en 1625 six jésuites, du nombre desquels étaient les péres Charles l'Allemant, Edmond Massé, et Jean de Brébœuf, oncle du poëte de ce nom.

C'est sous Richelieu que commence la véritable époque de la politique française. Ce grand ministre, supérieur à son siècle, pacifia les troubles qui agitaient le royaume, éleva l'autorité royale sur ses véritables bases, et forma ce système général par lequel la France fut élevée à ce point de gloire et de grandeur qui mit dans ses mains la balance politique de l'Europe.

Richelieu connut de bonne heure les avantages que l'on pouvait tirer de ces établissements, s'ils étaient sagement gouvernés, et comprit que l'unique moyen de se les assurer et de les augmenter, était

d'en confier l'administration à un homme capable et intelligent. Dans cette vue, il jeta les yeux sur M. de Poincy, chevalier de Malte, et l'y envoya en qualité de gouverneur et de lieutenant général des îles de l'Amérique. Personne n'était plus capable que lui de réformer les désordres inséparables des nouveaux établissements, et de mettre les choses en bon ordre : issu d'une famille illustre, d'une probité reconnue, savant, versé dans les affaires, et d'un génie vaste et étendu, il employa les connaissances qu'il avait acquises dans les mécaniques pour l'avantage des colonies qu'on lui avait confiées.

Sous l'inspection de ce gouverneur, la Martinique, la Guadeloupe, une partie de Saint-Christophe, Saint-Barthélemy et Saint-Martin s'affermirent, et commencèrent à fleurir, malgré le peu de secours que la France y envoya; ce qui prouve que, dans les affaires de cette nature, tout dépend de l'autorité et de la sagesse de la personne dont on fait choix pour commander.

Les nouvelles qui arrivaient du Canada

devenaient en France le sujet de toutes les conversations, et enflammaient d'une noble émulation tous ceux qui s'intéressaient aux progrès du christianisme dans les Indes. Richelieu mettait tout à profit : il fit ériger en évêché la nouvelle église de Québec. La duchesse d'Aiguillon, sa nièce, pour seconder ses vues, en même temps qu'elle suivait le penchant naturel qu'elle avait pour cette bonne œuvre, forma une association qui avait pour objet d'établir une caisse destinée à l'entretien des missionnaires, et à leur fournir de quoi soulager la misère des pauvres Indiens. On trouve à la tête de cette société les noms illustres des ducs de Ventadour, de Laval, et ceux de la duchesse de Montmorency et de la duchesse de Longueville : les personnes de la plus haute naissance en augmentèrent le nombre, et ce pieux enthousiasme gagnant toutes les conditions, on mit à sa disposition de quoi pouvoir exécuter en grand tous les établissements que l'on jugerait nécessaires pour parvenir au but que le gouvernement s'était proposé, de faire passer les Indiens de l'état de sauvage à l'état de civilisation, en les at-

tirant par cette voie de douceur et de charité à la profession du christianisme.

On verra par les lettres qui font le sujet de cet ouvrage par combien de travaux cette contrée fut enfin civilisée; elle présentait l'aspect le plus satisfaisant lorsque les suites malheureuses de la bataille livrée près de Québec, le 12 septembre 1759, firent perdre aux Français la possession du Canada et de ses dépendances qui passèrent définitivement aux Anglais par le traité de paix conclu à Londres pour terminer la guerre de sept ans, en 1763.

Toutefois la religion Catholique ne laisse pas d'y poursuivre ses conquêtes pacifiques sur les sauvages, et on y a érigé deux autres évêchés, l'un à Montréal et l'autre à Kingston.

Nous pensons faire quelque chose d'agréable à nos lecteurs en reproduisant ici un aperçu géographique et statistique de cette vaste contrée, rédigé sur les lieux mêmes, en 1842.

Le Canada est borné au nord par la Nouvelle-Bretagne, à l'est par le golfe Saint-Laurent, au sud-est par le Nouveau-Brunswick, au sud et à l'ouest par les États-Unis d'Amérique.

Le Canada se divise en haut et bas; son étendue en fait varier le climat suivant la latitude des lieux, leur élévation. leur position par rapport à la mer, aux lacs et aux montagnes; le froid y est communément de vingt-cinq à trente degrés Réaumur.

Dans le Bas-Canada (ou Canada-est), il fait très-froid en hiver et très-chaud en été. Les dernières gelées du printemps, à Montréal sont celles de la fin d'avril; les premières de l'automne sont celles de la fin de septembre : à Québec, le printemps commence environ quinze jours plus tard qu'à Montréal. Le fleuve cesse d'être navigable entre ces deux villes, depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin d'avril. Dans le Haut-Canada (ou Canada-ouest), le climat est beaucoup plus doux et l'hiver

moins rigoureux. L'air est très-salubre dans toute la province, excepté dans le voisinage des lacs, où les étrangers sont exposés aux fièvre tremblantes.

Le sol du Canada est généralement très-fertile : le froment abonde ainsi que l'avoine, l'orge, le sarrasin, le lin, les pois, les patates et autres légumes. Il y a une grande quantité de pommes, de poires, de melons et de courges. Les pêches, les abricots, les prunes, les cerises et le tabac viennent parfaitement bien dans le haut de la province, où l'on fait aussi mûrir le raisin franc. Il y a beaucoup de bêtes à cornes, de porcs, de chevaux, de volailles, etc. Une grande partie de cette contrée est encore couverte de forêts remplies de chênes, de noyers, d'érables, de pins, de sapins, etc.

Les mines les plus importantes sont celles de fer, situées sur le lac Érié, et celle de Saint-Maurice, à neuf milles des Trois-Rivières.

Les principaux articles d'exportation sont le blé et la farine, les bois de construction, la potasse et la perlasse, la morue, le sau-

mon, le hareng, les huiles, les viandes salées, les pelleteries, etc.; ceux d'importation sont le rhum, les vins, l'eau-de-vie, le thé, le sucre, le café, le sel, les marchandises sèches, la quincaillerie, etc.

Le Bas-Canada se divise en trois grands districts, savoir : *Québec*, *Montréal* et les *Trois-Rivières*, et deux districts inférieurs, savoir : *Saint-François* et *Gaspé*.

Le Haut-Canada se divise en onze districts, qui sont ainsi nommés : *Eastern*, *Ottawa*, *Bathurst*, *Johnstown*, *Midland*, *New-Home*, *Niagara*, *Gore*, *London* et *Western*.

Dans le Haut-Canada, il y a plusieurs chaînes de hauteurs, s'étendant jusqu'au delà du lac Supérieur et même jusqu'aux montagnes Rocheuses. Les côtes septentrionales du lac Supérieur et d'une partie du lac Huron sont des montagnes de granit.

Après le fleuve Saint-Laurent, dont le cours est d'environ 3,200 kilomètres, les

principales rivières qui arrosent le Canada sont :

1° L'Outaouais, dont le cours est de 900 kilomètres; 2° le Saint-Maurice, dont les sources se composent de plusieurs lacs; 3° le Sagueney, qui présente l'aspect d'un grand fleuve, étant large d'environ quatre kilomètres et profond de deux à trois kilomètres, dont les eaux sont remplies de saumons : le gibier est aussi très-commun sur ses rivages; 4° le Chambly ou Richelieu, qui est navigable pour les goëlettes et barques à vapeur, depuis son embouchure, dans le Saint-Laurent, jusqu'au bassin de Chambly, qui en est distant de soixante-deux kilomètres; 5° le Saint-François; 6° la Chaudière, ainsi nommée parce que, à dix kilomètres de Québec, elle forme une jolie chute, et que ses eaux, en tombant de la hauteur de vingt-six mètres, ont creusé, au bas de la chute, des cavités qui ressemblent à des chaudières.

Parmi les rivières moins importantes, on peut citer, au nord du grand fleuve, la Mont-

morency, célèbre par sa chute de soixante-dix-sept-mètres qu'on ne se lasse jamais d'admirer; et au sud du même fleuve, la Chaseaugay, mémorable par la victoire que trois cents Canadiens y remportèrent, le 26 octobre 1813, sur une armée Anglo-Américaine.

Les principaux lacs du Haut-Canada sont :

		Myriamètres.		Myriamètres.
Le lac Supérieur	long de	739,000,	large de	161,000
— Huron	—	351,000	—	290,000
— Érié	—	467,000	—	102,000
— Ontario	—	338,000	—	97,000

Entre les lacs Érié et Ontario, est la célèbre chute de Niagara, une des plus étonnantes merveilles de la nature; pendant douze myriamètres les flots se brisent contre les rochers avec un fracas terrible; tout à coup cette masse immense d'eau se resserre autour d'une petite île placée au milieu du bassin, pour se précipiter, de la hauteur de cinquante-six mètres, dans un abîme dont il est impossible de sonder la profondeur.

Les principales îles du Canada sont :

L'île de Montréal, située au confluent du Saint-Laurent et de l'Outaouais; l'île de Jésus, séparée de celle de Montréal par la rivière des Prairies; l'île d'Orléans, située dans le fleuve à six kilomètres de Québec; l'île aux Oies, la Grosse île, l'île aux Coudres, l'île aux Lièvres, l'île Verte, où s'élève un phare haut de treize mètres cinquante centimètres, toutes situées dans le fleuve, au-dessous de celle d'Orléans; l'île d'Anticosti et les îles de la Magdeleine sont situées dans le golfe Saint-Laurent; il y a aussi l'île aux Noix, dans la rivière Chambly, et l'île Sainte-Hélène, ci-devant Montréal, toutes deux importantes par leur position et les fortifications qu'elles renferment.

Parmi le grand nombre d'îles renfermées dans les quatre lacs, les plus considérables sont l'Ile-Royale dans le lac Supérieur, et l'île Grand-Manitoulin dans le lac Huron.

Les principaux établissements d'éduca-

tion que possède le Canada sont : les colléges de Québec, Montréal, Nicolet, Yamaska, Chambly, Sainte-Anne, l'Assomption et Sainte-Thérèse.

Dans tous ces établissements la jeunesse canadienne reçoit une éducation qui la met en état de remplir avec succès tous les emplois ecclésiastiques ou civils du pays.

Les jeunes personnes du sexe prennent leur éducation dans les couvents des dames religieuses Ursulines et de l'hôpital-général à Québec, des Ursulines aux Trois-Rivières, et des dames de la Congrégation à Montréal. Ces dernières ont des établissements dans diverses paroisses de la province.

Les frères des écoles chrétiennes ont trois établissements, l'un à Montréal, l'autre à Québec, et le troisième aux Trois-Rivières, où plus de deux mille trois cent quarante enfants reçoivent gratuitement une éducation chrétienne et élémentaire. Cette utile institution est fondée et soutenue par le séminaire de Saint-Sulpice.

La population du Canada est d'environ un million deux cent mille habitants, dont plus des quatre cinquièmes sont catholiques; le reste appartient aux différentes communions protestantes.

Le Canada renferme encore quelques restes des anciennes tribus sauvages qui habitaient ce pays lorsque les Français en firent la découverte; les principales sont : les *Iroquois*, les *Algonguins*, les *Hurons*, les *Abénakis*, les *Micmacs* et les *Montagnais*. Les Iroquois sont réunis en village au Sault, à Saint-Louis et à Saint-Régis, sur la frontière des États-Unis; les Algonguins avec les Iroquois et quelques Nipissingues au lac des Deux-Montagnes; les Abénakis à Saint-François, près du lac Saint-Pierre; les Hurons à Louette, près de Québec; les Micmacs à Ristigouche. Ceux qui sont réunis en village cultivent le maïs et quelques légumes pour se nourrir. Ils ont des églises, des missionnaires qui demeurent avec eux ou d'autres qui les visitent régulièrement. Les Montagnais n'ont point de demeure fixe; ils errent au loin dans les montagnes du nord, vivant

uniquement de chasse et de pêche; ils ont des chapelles à Tadoussac et quelques autres postes où un missionnaire va les visiter chaque année. Le nombre de ces sauvages est d'environ cinq à six mille.

Les principales villes du Canada sont : Québec, ville fortifiée par la nature et par l'art, située au confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, sur le promontoire appelé le Cap-Diamant.

Parmi les édifices publics qui embellissent cette ville, on remarque la cathédrale catholique et la protestante, l'église Saint-Roch et plusieurs autres, le palais épiscopal, le palais de justice, le séminaire, les couvents des Dames Ursulines, de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital-Général, etc., etc.

Montréal, autrefois Ville-Marie, est située dans l'île du même nom, au pied de la montagne que Jacques Cartier appela le Mont-Royal quand il découvrit le pays. Sa position sur le bord du fleuve, lui facilite un commerce très-étendu avec les autres

parties de la province et les Etats-Unis. Les navires de trois cent cinquante tonneaux arrivent jusque dans son port.

Il y a dans la ville des fonderies, des manufactures de clous, de cordes, de tabac, etc.

L'église paroissiale est d'architecture gothique, elle a quatre-vingt-cinq mètres de long sur quarante-quatre de large; elle peut contenir dix mille, et même au besoin quinze mille personnes. La nef et les deux vastes rangs de galeries renferment treize cents bancs.

Les environs de la ville, particulièrement de la montagne, sont embellis de maisons de plaisance, de vergers, de jardins, etc.

La ville des Trois-Rivières est bâtie sur la rive nord du fleuve, à l'embouchure de Saint-Maurice. Il y a une fonderie très-considérable, où l'on emploie le fer qu'on tire des mines et des forges de Saint-Maurice, situées à trois lieues de la ville.

Kingston, bâti en belle pierre à l'extrémité nord-est du lac Ontario ; son port est vaste et bien abrité.

Toronto, ci-devant York, est située à l'extrémité du même lac.

Nous devons ajouter que la domination anglaise n'est pas un obstacle aux progrès du catholicisme, et que cette église grandit tous les jours dans le Canada comme dans les États-Unis. Les Américains eux-mêmes en font la remarque, dit monseigneur l'évêque de Montréal, dans une lettre récemment adressée aux membres de l'œuvre pour la propagation de la foi.

à l'extré-
port est

née à l'ex-

omination
x progrès
se grandit
mme dans
ux-mêmes
neur l'évê-
re récem-
e l'œuvre

ga
de
et
ait
inv
tro

LETTRES CURIEUSES

SUR

LE CANADA.

LETTRE PREMIÈRE.

—

Il y a déjà plusieurs siècles que les navigateurs de différentes nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine et au Japon par le nord, sans qu'aucun d'eux ait pu réussir, Dieu y ayant mis un obstacle invincible par les montagnes de glace qu'on trouve dans ces mers. C'était dans le même

dessein qu'en 1611 le fameux Hudson, Anglais, pénétra à plus de cinq cents lieues audelà des parages connus, par la grande baie qui porte aujourd'hui son nom, et dans laquelle il passa l'hiver. Il voulait continuer sa route au printemps de l'année suivante; mais les vivres commençant à lui manquer, et les maladies ayant affaibli son équipage, il se vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit, deux ans après, une seconde tentative, et s'avança en 1614 jusqu'au quatre-vingt-deuxième degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, et il eut tant de peine à s'en retirer, que, depuis ce temps-là, ni lui ni aucun autre n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les marchands anglais, pour profiter des voyages et des découvertes de leur compatriote, ont fait depuis un établissement à la baie d'Hudson, et y ont commencé le commerce de pelleteries avec plusieurs Indiens septentrionaux, qui, pendant le grand été, viennent, dans leurs pirogues, sur les rivières qui se déchargent dans cette baie. Les Anglais n'y bâtirent d'abord que quelques maisons pour y passer l'hiver et y attendre les sauvages. Ils y eurent beaucoup

à souffrir, et plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les pelleteries que les sauvages apportent à cette baie sont très-belles, et que les profits y sont grands, les Anglais ne furent point rebutés par l'intempérie de l'air ni par la rigueur du climat. Les Français du Canada voulurent s'y établir de même, prétendant que plusieurs des terres voisines étant du même continent que la Nouvelle-France, ils avaient droit d'y négocier par le cinquante-unième degré, et même plus haut.

Feu M. d'Iberville, un des plus braves capitaines que nous ayons eus dans la Nouvelle-France, avait ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglais occupaient dans la baie d'Hudson, par suite de la mésintelligence qui s'était mise entre les deux nations. On avait pour cela équipé deux vaisseaux de guerre, *le Poli,* qu'il devait monter, et *la Salamandre*, commandée par M. de Serigny. Il demanda à notre père supérieur un missionnaire qui pût servir d'aumônier aux deux vaisseaux. Le père supérieur jeta les yeux sur moi, apparemment parce qu'étant nouvellement arrivé, et ne sachant encore

aucune langue sauvage, j'étais le moins nécessaire au Canada Nous nous embarquâmes donc le 10 d'août 1694, et nous allâmes mouiller vers le minuit proche la traverse du cap *Tourmente* (1). Nous le doublâmes le 11 sur les sept à huit heures du matin. Nous ne fîmes guère de chemin le reste du jour, ni les trois jours suivants, parce que le vent nous était contraire. Je profitai de ce loisir pour engager une bonne partie de notre équipage à bien célébrer la fête de la Sainte-Vierge. Le 14, je distribuai dans *le Poli* les images de Notre-Dame que m'avait données à Québec madame de Champigny, intendante du Canada, et je passai tout le soir et le lendemain matin à entendre les confessions : plusieurs firent leurs dévotions le jour de la fête. Comme je finissais la messe, le vent changea, et on appareilla aussitôt. Le 20, le vent ayant tout à fait cessé, je passai du *Poli* à *la Salamandre* pour voir

(1) Ce cap n'est éloigné que de huit lieues de Québec. Il s'appelle *Tourmente* parce que, pour peu qu'il y fasse de vent, l'eau y paraît agitée comme en pleine mer. (*Note de l'ancienne édition*.)

M. de Serigny, et pour dire la messe à son bord. L'équipage en fut fort aise, et plusieurs profitèrent de cette occasion pour s'approcher des sacrements.

Le 21, nous dépassâmes *Belle-Isle*. Cette île, qui paraît de figure ronde, est par la hauteur de cinquante-deux degrés, à deux cent vingt lieues de Québec, au milieu d'un détroit que forme l'île de *Terre-Neuve* avec la terre ferme de *Labrador*. Nous commençâmes dès lors à apercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flottent dans la mer; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paraissaient de loin comme des montagnes de cristal, et quelques-unes comme des rochers hérissés de pointes. Le 29, nous eûmes le matin un grand calme, et l'après-midi un vent contraire et violent qui continua le 24 et le 25 : les deux jours suivants, un grand calme qui nous était aussi préjudiciable que le vent contraire. La saison était avancée; nous allions dans un pays où l'hiver vient avant l'automne; nous n'étions que par la hauteur de cinquante-six degrés; il nous restait encore beaucoup de chemin à faire par une mer dangereuse, à cause des grands

bancs de glace qu'on a coutume d'y trouver, au milieu desquels il fallait se faire un passage jusque par le soixante-troisième degré. Le 28, sur les huit heures du soir, il s'éleva un petit vent alizé qui, nous prenant en poupe, nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31, le vent changea un peu, sans cesser néanmoins de nous être favorable; mais il nous amenait une grosse brume, qui nous empêchait de voir les terres dont nous estimions n'être pas éloignés, et dont nous étions, en effet, assez proches. Sur le midi le temps s'éclaircit, et nous vîmes à l'aise la côte bordée d'une grande quantité de rochers qu'on nomme pains de sucre, parce qu'ils en ont la figure; ils étaient encore tout couverts de neige. Sur le soir, nous reconnûmes l'entrée du détroit qu'il faut passer pour aller à la *baie d'Hudson.*

Ce détroit, qu'on appelle le *canal* ou le *détroit du Nord*, est très-difficile à cause des glaces qui viennent continuellement des pays froids, et qui se déchargent dans la pleine mer par ce canal. Les terres du détroit courent ordinairement *ouest-nord-*

ouest et *est-sud-est*. Il y a au commencement et à la fin du détroit des îles situées du côté du *sud*. Les îles qu'on trouve à l'entrée du détroit, du côté d'Europe, s'appellent les *îles Boutons* : elles sont vers le soixantième degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrémité du même détroit se nomment les *îles Digues;* elles sont vers le soixante-troisième degré. Il y en a, outre cela, plusieurs le long et au milieu du détroit, lequel a cent trente-cinq lieues de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieues, mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de temps en temps de grandes baies, surtout après les *îles Boutons*. Il y en a une plus considérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la baie d'Hudson; mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort longtemps à passer le détroit : nous le passâmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entrés à quatre heures du matin le 1er septembre, et nous en sortîmes le 5 aussi le matin avec un vent qui n'était pas trop favorable, et qui s'augmenta beaucoup le 6. Le 7, le

temps se calma, et donna à plus de cinquante personnes la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, fête de la nativité de la Sainte-Vierge. Le calme continua le 8, lé 9 et le 10, ce qui causa beaucoup de tristesse et d'inquiétude à tout l'équipage. J'exhortai nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la patronne du pays, et que les Canadiens honorent avec beaucoup de piété. Ma proposition fut reçue avec joie, et nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin et soir, les prières publiques en l'honneur de la sainte. Dès la nuit suivante, le vent devint favorable.

Le 12, nous découvrîmes la *terre du Nord*, mais au-dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent étant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, et nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Cependant nous commencions à souffrir beaucoup; le froid s'augmentait, et nous manquions d'eau. Dans cette extrémité, nos Canadiens me vinrent proposer de faire un vœu à sainte Anne, et de lui promettre de consacrer en

son honneur une partie du premier gain qu'ils feraient dans le pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même temps de travailler à leur sanctification, puisque c'était par la pureté des mœurs qu'on rendait ses vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mon avis, et s'approchèrent des sacrements. Le lendemain les matelots voulurent imiter les Canadiens, et faire le même vœu qu'eux. M. d'Iberville et les autres officiers se mirent à leur tête. Dès la nuit suivante, qui était celle du 21 au 22 septembre, Dieu nous donna un vent favorable. Le 24, sur les six heures du soir, nous entrâmes dans la rivière de *Bourbon*. La joie fut grande dans tout l'équipage. C'était un vendredi; nous chantâmes l'hymne *Vexilla regis*, et surtout l'*O crux ave*, que nous répétâmes plusieurs fois pour honorer la croix adorable du Sauveur, dans un pays où elle est inconnue aux barbares, et où elle a été tant de fois profanée par les hérétiques qui y ont abattu avec mépris toutes les croix que nos Français y avaient autrefois élevées.

La rivière à laquelle les Français ont donné le nom de *Bourbon*, est appelée par les Anglais la *rivière de Pornetton*, d'où vient que plusieurs Français nomment encore le pays des environs *les terres de Pornetton*. Cette rivière est grande, large, et s'étend fort avant dans la profondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs courants rapides, elle est moins commode pour le commerce des sauvages; c'est pour cela que les Anglais n'ont pas bâti leur fort sur le bord de cette rivière.

Au *sud-est* de la rivière de *Bourbon*, et dans la même anse, se décharge aussi une autre grande rivière, que les Français, qui ont été les premiers à la découvrir, appelèrent la rivière de *Sainte-Thérèse*, parce que la femme de celui qui en fit la découverte portait le nom de cette grande sainte. Ces deux rivières ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse, qui produit dans l'une et dans l'autre de très-grandes *battures*. Leurs embouchures sont par le cinquante-septième degré quelques minutes. Elles courent toutes deux le même rumb de vent; et pendant un long

espace, leurs lits ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de deux lieues. Les battures dont ces deux rivières sont remplies les rendent dangereuses aux gros vaisseaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on se détermina à faire hiverner *le Poli* dans cette rivière, et *la Salamandre* dans celle de *Sainte-Thérèse*, sur le bord de laquelle les Anglais ont bâti leur fort dans la langue de terre qui sépare les deux rivières.

Nous étions arrivés, comme je l'ai déjà dit, le 24 septembre dans la rivière de *Bourbon*, sur les six heures du soir. Cette nuit-là même on mit quelques-uns de nos gens à terre, pour tâcher de surprendre quelques Anglais. Ils eurent bien de la peine à aborder, à cause des battures : il fallut se jeter à l'eau, ce qui les incommoda beaucoup, les bords de la rivière étant déjà glacés. Un sauvage iroquois, qu'on m'avait dit de baptiser lorsque je partis de Québec, était du nombre de ceux qui furent envoyés à terre. Voyant les périls auxquels il allait être exposé, je ne crus pas devoir différer plus longtemps son baptême, que j'avais re-

mis jusqu'à ce jour-là, afin qu'il fût mieux instruit. Un de nos Canadiens, qui parle fort bien la langue iroquoise, m'a beaucoup servi à l'instruire. Les gens que nous avions envoyés à terre ne purent surprendre aucun Anglais, parce que nous en avions été aperçus au moment de notre arrivée, et que sur-le-champ tous s'étaient retirés dans le fort; mais ils nous amenèrent, le 25, deux sauvages qu'ils avaient pris auprès du fort. M. d'Iberville était allé le même jour sonder la rivière, et chercher un endroit où notre vaisseau pût être à l'abri pendant l'hiver. Il en avait trouvé un fort commode. Après avoir visité ceux qu'il avait fait débarquer, et leur avoir donné ses ordres, il chargea M. de Serigny de conduire *le Poli* à l'endroit marqué, et il passa le 27 dans *la Salamandre*, où je le suivis.

Nous arrivâmes le soir du même jour à l'entrée de la rivière de Sainte-Thérèse: nous ne manquâmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde rivière. Le 28, nous avançâmes une

lieue et demie dans la rivière à la faveur de la marée, le vent nous étant contraire. On employa le reste du jour à sonder de tous côtés. Le 29, nous fîmes encore une petite lieue, et M. d'Iberville alla à terre pour marquer son camp, et l'endroit où il ferait aborder le vaisseau. Il en trouva un à son gré, une demi-lieue au-dessus du fort. Une grande pointe de terre assez haute, qui s'avance dans la rivière, y forme une manière d'anse, où le vaisseau pouvait être tout à fait à l'abri du refoulement des glaces qui est fort à craindre au printemps. On donna ordre à ceux de nos gens qui étaient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'étaient pas plus de vingt; mais les sauvages du pays avaient dit aux Anglais qu'ils étaient quarante ou cinquante, ce qui les a toujours empêchés de sortir du fort. Le 30, il nous fut impossible d'avancer. Le 1er octobre, nous fûmes dans le même état, toujours le vent contraire échéant à chaque basse marée, et nous mettant dans l'impossibilité de louvoyer. Cependant le vent, le froid, les glaces croissaient tous les jours. Nous nous voyions à une lieue de l'endroit où nous de-

vions débarquer, et nous étions en danger de n'y pouvoir arriver. Notre équipage en était alarmé. Je les exhortai à recourir à la protection de Dieu, qui ne nous avait point encore manqué dans le voyage. On fit sur *la Salamandre* le même vœu qu'on avait fait sur *le Poli*, et ce jour-là même le temps changea et devint fort beau. Sur les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre, la lune étant fort belle; et à la faveur de la marée notre chaloupe, armée de seize rames, remorqua le vaisseau, et le conduisit jusqu'à une portée de fusil de l'endroit où nous voulions aller, et où nous ne pûmes aborder, la marée nous ayant manqué. En passant vis-à-vis le fort, on nous tira trois ou quatre volées de canon, dont les boulets ne vinrent pas jusqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *sassa-koués:* c'est le nom que les sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en signe de réjouissance.

Le 2, notre vaisseau manqua périr. Comme nous appareillions, dans l'espérance de nous rendre bientôt au port que nous touchions, pour ainsi dire, un gros tourbillon de neige nous cacha la terre, et un gros vent du nord-

ouest nous jeta sur une batture, où nous échouâmes à marée haute. Nous y passâmes une triste nuit. Sur les dix heures du soir, les glaces, emportées par les courants et poussées par les vents, commencèrent à donner contre notre vaisseau avec une violence et un bruit si épouvantables, qu'on pouvait l'entendre d'une lieue : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtaient si rudement le navire qu'elles percèrent le bois et emportèrent jusqu'à trois ou quatre doigts en plusieurs endroits. M. d'Iberville, pour décharger le vaisseau, fit jeter sur la batture douze pièces de canon et diverses autres choses qui ne pouvaient pas se perdre dans l'eau, ni s'y gâter. Il fit depuis couvrir de sable ces pièces de canon, de peur qu'elles ne fussent entraînées au printemps par le refoulement des glaces. Le 3, le vent s'étant un peu calmé, M. d'Iberville prit le parti de faire décharger son vaisseau, qui était toujours en danger de périr. Nous ne pûmes nous servir pour cela de la chaloupe, parce qu'il n'était pas possible de la manier à travers les glaces qui coulaient toujours en grande quantité; mais nous y employâmes

des canots d'écorce, que nous avions apportés de Québec, et que nos Canadiens conduisaient au travers des glaces avec une adresse admirable.

Le 5, je baptisai deux enfants d'un sauvage, qui étaient malades depuis longtemps, et que je jugeais en danger. Je me pressai de les baptiser, parce que, dès le lendemain, les sauvages devaient partir pour aller passer l'hiver dans les bois fort loin de nous. Mais, avant que de les baptiser, je fis promettre à leur père que, s'ils revenaient de leurs maladies, il me les ramènerait au printemps pour les instruire. Ils étaient tous deux enfants du même père, mais de différentes mères, la polygamie étant en usage parmi les sauvages de ce pays. L'un des deux mourut, et le père me ramena l'autre le printemps suivant, comme il me l'avait promis. Nous travaillâmes ensuite à nous cabaner, à décharger le vaisseau, et à préparer tout pour le siége.

Le 9, je partis pour me rendre au *Poli*, où M. de Tilly, lieutenant, était dangereusement malade depuis quelques jours. C'est là le premier voyage que j'ai fait dans les

bois de l'Amérique. Le terrain par où il nous fallait passer est fort marécageux : nous fûmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marais. L'eau commençait à geler, mais la glace n'était pas assez forte pour nous porter ; nous enfoncions souvent jusqu'à mi-jambe. Nous fîmes ainsi cinq lieues sur la neige et dans les bois, si cependant on peut se servir de ce terme ; car il n'y a point en ce pays-là de bois francs : ce ne sont quasi que des broussailles et des épines assez épaisses en quelques endroits, et mêlées en d'autres de beaucoup de savanes claires. Quand nous fûmes arrivés au bord de la rivière de *Bourbon*, nous nous trouvâmes fort embarrassés : le vaisseau était de l'autre côté ; la rivière en cet endroit-là a une lieue et demie de large ; elle est fort rapide, et charriait alors beaucoup de glace. Ceux qui m'accompagnaient jugèrent que le passage était impraticable ; j'eus même de la peine à vaincre leur résistance ; mais peu après la rivière se fit belle, les glaces ayant dérivé avec la marée baissante. Nous nous embarquâmes aussitôt après avoir porté notre canot sur les glaces qui bordaient la

rivière. Nous partîmes au soleil couchant, et nous arrivâmes heureusement au commencement de la nuit. Nous trouvâmes le navire dans un endroit sûr et commode. On commençait à se remettre des fatigues passées. J'allai voir le malade, que je consolai; je le confessai le lendemain, et lui donnai le saint viatique. Je passai l'après-dînée à visiter nos Canadiens et nos matelots qui s'étaient cabanés à terre. A mon retour, on m'avertit que la rivière était praticable, et je m'embarquai aussitôt, parce que j'avais promis de retourner incessamment, à cause de l'attaque du fort. Nous arrivâmes fort tard à l'autre bord, et nous y fîmes une cabane pour y passer la nuit. Nous la fîmes avec beaucoup de négligence, parce que le ciel paraissait fort serein : nous nous en repentîmes; car nous y fûmes pendant trois heures exposés à la neige.

Le 11, nous arrivâmes à notre camp, où tout était fort avancé pour le siége. On avait fait un beau chemin dans le bois pour conduire le canon, les mortiers et les bombes. Le 12, on plaça les mortiers. Le 13, comme on était prêt à tirer, on envoya sommer les

ennemis de se rendre, et leur offrir de bonnes conditions s'ils se rendaient d'abord. Ils demandèrent jusqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponse, et prièrent qu'on ne les inquiétât point cette nuit-là auprès du fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain, à l'heure marquée, ils apportèrent leurs conditions. On y souscrivit sans peine, car ils ne demandaient pas même leurs armes ni leur pavillon. Leur ministre avait mis la capitulation en latin, et moi je servis d'interprète de notre côté. La peur les avait saisis dès notre arrivée : depuis ce temps-là, ils s'étaient toujours tenus renfermés, sans oser même sortir pendant la nuit, pour aller chercher de l'eau à la rivière qui bat le pied du fort. M. d'Iberville envoya le même jour M. du Tas, son lieutenant, avec soixante hommes, pour prendre possession du fort. Il y alla lui-même le lendemain, jour de Sainte-Thérèse, et il le nomma le fort *Bourbon*. J'y dis la messe le même jour, et nous y chantâmes le *Te Deum*. Ce fort n'est que de bois, plus petit et plus faible que nous n'avions cru. Le butin qu'on y trouva fut aussi moins considérable que nous n'avions

espéré. Les Anglais y étaient au nombre de cinquante-trois, tous assez grands et bien faits : celui qui les commandait était plus habile dans le commerce que dans la profession des armes, qu'il n'avait jamais exercée; c'est ce qui fut cause qu'il se rendit si aisément. Nous admirâmes la disposition merveilleuse de la Providence divine : en entrant dans la rivière de Sainte-Thérèse, nous avions invoqué avec confiance la grande sainte dont cette rivière portait le nom, et Dieu arrangea tellement les choses, que justement le jour de la fête de la même sainte nous entrâmes dans le fort; ce qui nous rendit les maîtres de la navigation et de tout le commerce de cette grande rivière.

Ce jour-là même je crus devoir retourner voir M. *de Tilly*, que j'avais laissé bien mal. Je partis donc après dîner, et j'arrivai au bord de la rivière de *Bourbon*, que nous trouvâmes absolument impraticable. Nous cabanâmes, et nous passâmes là toute la nuit. Le lendemain, la rivière n'étant pas meilleure, nous fîmes sur le bord de grandes fumées, ce qui était le signal dont on était convenu pour donner connaissance au *Poli*

de la prise du fort. On répondit par des signaux semblables, et nous retournâmes au fort. Trois jours après, c'est-à-dire le 18 octobre, je me joignis à M. de Caumont, frère de M. de Tilly, à deux autres de ses parents, et à un autre Canadien, pour tâcher de passer ensemble au *Poli.* Nous trouvâmes encore la rivière mauvaise, et le lendemain elle n'était pas meilleure. Nous nous hasardâmes néanmoins à la passer : ce ne fut pas sans courir beancoup de risques ; mais enfin nous arrivâmes heureusement. Je ne quittai plus le malade jusqu'au 28, qui fut le jour de sa mort. Après ses obsèques, je voulais retourner au fort célébrer la fête de la Toussaint, mais il fut impossible de passer la rivière avant le jour des Morts. Nous nous égarâmes ce soir-là dans les bois ; et, après avoir longtemps marché, nous nous retrouvâmes quasi à l'endroit d'où nous étions partis ; nous y passâmes la nuit, et je n'arrivai au fort que le 3 novembre. J'ai fait souvent dans la suite ces petits voyages ; car la maladie et le scorbut s'étant mis dans nos équipages, j'étais obligé d'aller continuellement du fort au *Poli* et du *Poli* au fort, pour assister tous

les malades. J'eus moi-même quelques atteintes de scorbut; les mouvements que je me donnai pour aller secourir de côté et d'autre ceux qui étaient en quelque danger, dissipèrent, à ce que je crois, les commencements du mal. La rivière de *Sainte-Thérèse* était tout à fait prise dès le mois d'octobre, à trois ou quatre lieues au-dessus du fort, où il y a des îles qui en rendent le canal plus étroit; mais on ne commença à passer dessus, vis-à-vis le fort, que le 13 novembre. La rivière de *Bourbon* ne fut tout à fait prise que la nuit du 23 au 24 janvier 1695. Depuis ce temps-là, nous passâmes sur la glace pour aller au *Poli*, et cela nous abrégeait bien du chemin. Les glaces commencèrent à se briser dans la rivière de *Sainte-Thérèse* le 30 mai, et le 11 juin seulement dans la rivière de *Bourbon.* Le 30 juillet, nous nous embarquâmes pour aller, avec nos deux vaisseaux, en rade à l'entrée de la rivière de *Sainte-Thérèse*, pour y attendre les vaisseaux anglais qui ont coutume d'y venir vers ce temps-là. Mais nous les avons attendus en vain : il n'en a paru aucun.

J'avais pris le parti, dès mon arrivée, d'ap-

prendre la langue des sauvages; je voulus pour cela me servir de deux d'entre eux qui étaient restés pendant l'hiver dans une cabane près du fort. Mais mes fréquentes courses d'une rivière à l'autre m'en ont empêché: d'ailleurs l'homme était un esclave d'une autre nation, qui ne savait qu'imparfaitement leur langue; la femme, qui haïssait fort les Français, ne me parlait que par fantaisie, et me trompait souvent. Cependant les visites que je leur rendais eurent du moins un bon effet: j'avais gagné la confiance de ce pauvre homme, et je commençais à l'instruire le mieux qu'il m'était possible: il tomba malade; il me demanda le baptême, et j'eus la consolation de le lui donner avant qu'il mourût. Voici maintenant ce que j'ai pu apprendre des sauvages de ce pays.

Ces sauvages ont le corps bien fait; ils sont grands, robustes, alertes, endurcis au froid et à la fatigue. Les *Assiniboëls* ont de grands traits sur le corps, qui représentent des serpents, des oiseaux et diverses autres figures, et qu'ils s'impriment en se piquant la peau avec de petits os pointus, et en remplissant

ces piqûres de poussière de charbon détrempé. Ils sont posés et paraissent avoir beaucoup de flegme. Les *Kirqs* sont plus vifs, toujours en action, toujours dansant ou chantant. Les uns et les autres sont braves et aiment la guerre. On compare les *Assiniboëls* aux Flamands, et les *Kirqs*, aux Gascons : leurs humeurs ont en effet du rapport avec celles de ces deux nations. Ces sauvages n'ont point de villages ni de demeure fixe. Ils sont toujours errants et vagabonds, vivant de leur chasse et de leur pêche. L'été néanmoins ils s'assemblent sur des lacs, où ils sont deux ou trois mois, et ensuite ils vont ramasser de la folle avoine, dont ils font leur provision. Les sauvages qui sont plus proches d'ici ne vivent que de leur chasse ; ils courent continuellement dans les bois, sans s'arrêter dans aucun endroit, ni l'hiver ni l'été, sinon quand ils font bonne chasse ; car, pour lors, ils cabanent là, et y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien à manger. Ils sont souvent contraints de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture, manque de prévoyance. Ils sont, comme les autres, endurcis au froid et ac-

coutumés à la fatigue; mais, du reste, ils sont lâches, timides, fainéants, grossiers, et tout à fait vicieux.

Pour ce qui est de la religion qu'ils professent, je crois qu'elle est la même que celle des autres sauvages: je ne saurais encore dire bien précisément en quoi consiste leur idolâtrie. J'ai su qu'ils ont des espèces de sacrifices: ils sont grands jongleurs; ils ont, comme les autres, l'usage de la pipe, qu'ils appellent *calumet;* ils font fumer le soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes; ils ont fait fumer notre fort, notre vaisseau: je ne puis cependant vous dire rien de certain sur les idées qu'ils peuvent avoir de la divinité, n'ayant pu l'approfondir. Je vous ajouterai seulement qu'ils sont extrêmement superstitieux. Je crois que, si on veut y faire quelques progrès, il faut commencer par les *Kirqs* et les *Assiniboëls*: ils ont plus d'esprit; ils sont du moins sédentaires pendant trois ou quatre mois.

Il me reste encore, mon révérend père, à parler du climat et de la température de ce pays. Le fort est, comme je l'ai déjà dit, vers le cinquante-septième degré de latitude, si-

tué à l'embouchure de deux belles rivières; mais la terre y est très-ingrate: c'est un pays tout marécageux et rempli de *savanes*. Il y a peu de bois, et il y est très-petit. Du fort, à plus de trente et quarante lieues, il n'y a point de bois franc. Cela vient sans doute des grands vents de mer qui soufflent ordinairement, des grands froids et des neiges qui y sont presque continuelles. Dès le mois de septembre le froid commence, et il y est déjà assez grand pour remplir les rivières de glaces, et les geler même quelquefois tout à fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de juin; mais le froid ne cesse pas pour cela. Il est vrai qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds (car il n'y a guère de milieu entre le grand chaud et le grand froid), mais cela dure peu: les vents du nord, qui sont fréquents, dissipent bientôt cette première chaleur; et souvent, après avoir sué le matin on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre, mais elle n'est pas fort haute: le plus qu'elle a eu de hauteur cet hiver, a été deux ou trois pieds. Ce long hiver, quoiqu'il soit toujours froid, ne l'est cependant pas toujours également. Il y a

souvent, à la vérité, des froids excessifs, pendant lesquels on ne se montre pas impunément dehors. Il y en a peu d'entre nous qui n'en aient porté des marques, et un matelot entre autres y a perdu les deux oreilles; mais aussi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaît davantage, c'est qu'on n'y voit point de pluie; et qu'après certain temps de neige et de poudrerie (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige qui s'insinue partout), l'air y est net et clair: si j'avais à choisir de l'hiver ou de l'été de ce pays, je ne sais lequel je prendrais; car dans l'été, outre que les chaleurs y sont brûlantes, qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid, et qu'on y a rarement trois beaux jours de suite, il y a encore tant de *maringouins* ou cousins, que vous ne sauriez sortir sans en être couvert et piqué de tous côtés. Ces moucherons sont ici en plus grand nombre et plus forts qu'en Canada. Ajoutez que les bois sont pleins d'eau, et pour peu qu'on avance, on en a souvent jusqu'à la ceinture.

Quoique le pays soit tel que je viens de dire, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse

vivre aisément; les rivières sont pleines de poissons, la chasse y est abondante: tout l'hiver, il y a une grande multitude de perdrix; nous en avons bien tué vingt mille. Le printemps et l'automne, on y trouve aussi une multitude prodigieuse d'oies, d'outardes, de canards, de bernaches et d'autres oiseaux de rivière. Mais la meilleure chasse est celle du caribou, elle dure toute l'année, et surtout au printemps et dans l'automne; on en voit des troupes de trois ou quatre cents à la fois, et davantage. M. de Serigny nous a dit que le jour de la Toussaint et le jour des Morts il en avait bien passé dix mille à une lieue des cabanes, que ceux du *Poli* avaient vus de l'autre côté de la rivière de *Bourbon*. Les caribous ressemblent assez aux daims, à leurs cornes près. Les matelots, la première fois qu'ils en virent, en eurent peur et s'enfuirent. Nos Canadiens en tuèrent quelques-uns, et les matelots, qui ont été raillés par les Canadiens, sont devenus plus braves et en ont tué aussi dans la suite. Voilà comme Dieu a soin de ces sauvages: pendant que la terre leur est ingrate, le Seigneur pourvoit à leur nourriture en leur en

voyant une si grande quantité de gibier, et leur donnant même une adresse particulière pour le tuer.

Outre les nations qui viennent en traite à la rivière de *Sainte-Thérèse*, il y en a encore d'autres qui sont plus au nord, dans un climat encore plus froid que celui-ci, comme les *Ikovirinioucks*, qui sont environ à cent lieues d'ici; mais ils ont guerre avec les sauvages du pays, et n'ont point de commerce avec le fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, et, à côté des *Ikivirinioucks*, une autre grande nation qui leur est alliée: on les appelle les *Alimouspigut*. C'est une nation nombreuse: elle a des villages, et s'étend jusque derrière les *Assiniboëls*, avec qui elle est presque toujours en guerre.

LETTRE DEUXIÈME.

—

Monsieur et très-cher frère, je ne puis me

refuser plus longtemps aux aimables instances que vous me faites dans toutes vos lettres, de vous informer un peu en détail de mes occupations, et du caractère des nations sauvages au milieu desquelles la Providence m'a placé depuis tant d'années. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'en me conformant sur cela à des désirs si empressés de votre part, je satisfais encore plus votre tendresse que votre curiosité.

Ce fut le 23 de juillet de l'année 1689 que je m'embarquai à la Rochelle; et, après trois mois d'une navigation assez heureuse, j'arrivai à Québec le 13 d'octobre de la même année. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de nos sauvages. Cette langue est très-difficile : car il ne suffit pas d'en étudier les termes et leur signification, et de se faire une provision de mots et de phrases; il faut encore savoir le tour et l'arrangement que les sauvages leur donnent; on ne peut guère y parvenir que par le commerce et la fréquentation de ces peuples. J'allai donc demeurer dans un village de la nation *abnakise*, situé dans une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec. Ce village était habité par deux

cents sauvages presque tous chrétiens. Leurs cabanes étaient rangées à peu près comme les maisons dans les villes; une enceinte de pieux hauts et serrés formait une espèce de muraille qui les mettait à couvert des incursions de leurs ennemis. Leurs cabanes sont bientôt dressées; ils plantent des perches qui se joignent par le haut, et ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de la cabane; ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, et prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau, ou bien en une pièce d'étoffe rouge ou bleue. Celui des femmes est une couverture qui leur prend depuis le cou jusqu'au milieu des jambes, et qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête, qui leur descend jusqu'aux pieds, et qui leur sert de manteau. Leurs bas ne vont que depuis le genou jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons faits de peau d'élan, et garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolu-

ment nécessaire pour s'ajuster aux raquettes, par le moyen desquelles on marche commodément sur la neige. Ces raquettes, faites en figure de losange, ont plus de deux pieds de longueur, et sont larges d'un pied et demi. Je ne croyais pas que je pusse jamais marcher avec de pareilles machines; lorsque j'en fis l'essai, je me trouvai tout à coup si habile, que les sauvages ne pouvaient croire que ce fût la première fois que j'en faisais usage. L'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux sauvages, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à la chasse des bêtes, et surtout de l'orignal : ces animaux, plus gros que les plus gros bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige; ainsi il n'est pas difficile aux sauvages de les atteindre; et souvent, avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, se nourrissent de leur chair, et, après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les Français et les Anglais, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches et des couteaux.

Pour vous donner l'idée d'un sauvage, représentez-vous un grand homme fort, agile, d'un teint basané, sans barbe, avec des cheveux noirs, et dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Si vous voulez le voir dans ses ajustements, vous ne lui trouverez pour toute parure que ce qu'on nomme des *rassades :* c'est une espèce de coquillage ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on enfile de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulières qui ont leur agrément. C'est avec cette rassade que nos sauvages nouent et tressent leurs cheveux sur les oreilles et par derrière; ils s'en font des pendants d'oreilles, des colliers, des jarretières, des ceintures larges de cinq à six pouces, et avec cette sorte d'ornement ils s'estiment beaucoup plus que ne fait un Européen avec tout son or et ses pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre. Celle des femmes est de rester au village, et d'y faire, avec de l'écorce, des paniers, des sacs, des boîtes, des écuelles, des plats, etc. Elles cousent l'écorce avec des racines, et en font divers meubles fort

proprement travaillés. Les canots se font pareillement d'une seule écorce, mais les plus grands ne peuvent guère contenir que six ou sept personnes. C'est avec ces canots, faits d'une écorce qui n'a guère que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, et qu'ils naviguent sur les plus dangereuses rivières, et sur des lacs de quatre à cinq cents lieues de tour. J'ai fait ainsi plusieurs voyages sans avoir couru aucun risque. Il n'est arrivé qu'une seule fois qu'en traversant le fleuve de Saint-Laurent, je me trouvai tout à coup enveloppé de monceaux de glaces d'une énorme grandeur : le canot en fut crevé; aussitôt les deux sauvages qui me conduisaient s'écrièrent : « Nous sommes morts, c'en est fait, il faut périr. » Cependant, faisant un effort, ils sautèrent sur une de ces glaces flottantes. Je fis comme eux, et, après avoir tiré le canot, nous le portâmes jusqu'à l'extrémité de cette glace. Là il fallut nous remettre dans le canot pour gagner un autre glaçon ; et c'est ainsi que, sautant de glaçon en glaçon, nous arrivâmes enfin au bord du fleuve, sans autre incommodité que d'être bien mouillés et transis de froid.

Rien n'égale la tendresse que les sauvages ont pour leurs enfants. Dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe et d'une petite peau d'ours, dans laquelle ils les enveloppent, et c'est là leur berceau. Les mères les portent sur le dos, d'une manière commode pour les enfants et pour elles. A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc. Ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. J'en ai été surpris, et j'aurais peine à le croire si je n'en avais pas été témoin.

Ce qui me révolta le plus, lorsque je commençai à vivre avec les sauvages, ce fut de me voir obligé de prendre avec eux mes repas. Rien de plus dégoûtant : après avoir rempli de viande leur chaudière, il la font bouillir tout au plus trois quarts d'heure; après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des écuelles d'écorce, et la partagent à tous ceux qui sont dans leur cabane. Chacun mord dans cette viande, comme on ferait dans un morceau de pain. Ce spectacle ne me donnait pas beaucoup

d'appétit, et ils s'aperçurent bientôt de ma répugnance. «Pourquoi ne manges-tu pas?» me dirent-ils. Je leur répondis que je n'étais point accoutumé à manger ainsi de la viande, sans y joindre un peu de pain. « Il faut te vaincre, me répliquèrent-ils; cela est-il si difficile à un patriarche qui sait prier parfaitement? Nous nous surmontons bien, nous autres, pour croire ce que nous ne voyons pas. » Alors il n'y a plus à délibérer; il faut bien se faire à leurs manières et à leurs usages, afin de mériter leur confiance et de les gagner à Jésus-Christ. Leurs repas ne sont pas réglés comme en Europe; ils vivent au jour la journée. Tant qu'ils ont de quoi faire bonne chère, ils en profitent, sans se mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours suivants. Ils aiment passionnément le tabac : hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de tabac, c'est leur faire plus de plaisir que de leur donner leur pesant d'or. Au commencement de juin, et lorsque la neige est presque toute fondue, ils sèment du *skamgnar;* c'est ce que nous appelons du blé de Turquie, ou du blé

d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différents trous en terre, et de jeter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre qu'ils ont tirée pour faire le trou. Leur récolte se fait à la fin d'août.

C'est au milieu de ces peuples, qui passent pour les moins grossiers de tous nos sauvages, que je fis l'apprentissage de missionnaire. Ma principale occupation fut l'étude de leur langue : elle est très-difficile à apprendre, surtout quand on n'a point d'autres maîtres que des sauvages. Ils ont plusieurs caractères qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lèvres ; OU, par exemple, est de ce nombre, et c'est pourquoi, en l'écrivant, nous le marquons par le chiffre 8, pour le distinguer des autres caractères. Je passais une partie de la journée dans leurs cabanes, à les entendre parler. Il me fallait apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disaient, et en conjecturer la signification : quelquefois je rencontrais juste; le plus souvent je me trompais, parce que, n'étant point fait au manége de leurs lettres guttu-

rales, je ne répétais que la moitié du mot, et par là je leur apprêtais à rire. Enfin, après cinq mois d'une continuelle application, je vins à bout d'entendre tous leurs termes; mais cela ne suffisait pas pour m'exprimer selon leur goût : j'avais encore bien du chemin à faire pour attraper le tour et le génie de la langue, qui est tout à fait différent du génie et du tour de nos langues d'Europe. Pour abréger le temps, et me mettre plutôt en état d'exercer mes fonctions, je fis choix de quelques sauvages qui avaient le plus d'esprit, et qui parlaient le mieux. Je leur disais grossièrement quelques articles du catéchisme, et eux me le rendaient dans toute la délicatesse de leur langue; je les mettais aussitôt sur du papier; et, par ce moyen, je me fis, en assez peu de temps, un dictionnaire, et un catéchisme qui contenait les principes et les mystères de la religion.

On ne peut disconvenir que la langue des sauvages n'ait de vraies beautés, et je ne sais quoi d'énergique dans le tour et la manière dont ils s'expriment. Je vais vous en rapporter un exemple. Si je vous demandais pourquoi Dieu vous a créé, vous me répondriez

que c'est pour le connaître, l'aimer et le servir, et par ce moyen mériter la gloire éternelle. Que je fasse la même question à un sauvage, il me répondra ainsi dans le tour de sa langue : « Le grand Génie a pensé de nous : Qu'ils me connaissent, qu'ils m'aiment, qu'ils m'honorent et qu'ils m'obéissent; pour lors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. » Si je voulais vous dire dans leur style que vous auriez bien de la peine à apprendre la langue sauvage, voici comme il faudrait m'exprimer : « Je pense de vous, mon cher frère : Qu'il aura de peine à apprendre la langue sauvage ! »

La langue des Hurons est la maîtresse-langue des sauvages; et, quand on la possède, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations iroquoises. C'est la plus majestueuse et en même temps la plus difficile de toutes les langues des sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accents; car souvent deux mots composés des mêmes caractères ont des significations toutes différentes. Le père Chaumont, qui a demeuré cinquante

ans parmi les Hurons, en a composé une grammaire, qui est fort utile à ceux qui arrivent nouvellement dans cette mission. Néanmoins un missionnaire est heureux, lorsque avec ce secours, après dix ans d'un travail constant, il s'exprime élégamment dans cette langue.

Chaque nation sauvage a sa langue particulière : ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonquins, les Illinois, les Miamis, etc., ont chacun leur langage. On n'a point de livres pour apprendre ces langues, et, quand on en aurait, ils seraient assez inutiles : l'usage est le seul maître qui puisse nous instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre missions différentes de sauvages, savoir : parmi les Abnakis, les Algonquins, les Hurons et les Illinois, j'ai été obligé d'apprendre ces différentes langues.

Il y avait près de deux ans que je demeurais chez les Abnakis, lorsque je fus rappelé par mes supérieurs : ils me destinèrent à la mission des Illinois, qui venaient de perdre leur missionnaire. J'allai donc à Québec, où, après avoir employé trois mois à étudier la langue algonquine, je m'embarquai le

13 d'août dans un canot, pour me rendre chez les Illinois; leur pays est éloigné de Québec de plus de huit cents lieues. Vous jugez bien qu'un si long voyage dans ces terres barbares ne se peut faire sans courir de grands risques, et sans souffrir beaucoup d'incommodités. J'eus à traverser des lacs d'une étendue immense, et où les tempêtes sont aussi fréquentes que sur la mer. Il est vrai qu'on a l'avantage de mettre pied à terre tous les soirs; mais l'on est heureux lorsqu'on trouve quelque roche plate où l'on puisse passer la nuit. Quand il tombe de la pluie, l'unique moyen de s'en garantir est de se mettre sous le canot renversé. On court encore de plus grands dangers sur les rivières, principalement dans les endroits où elles coulent avec une extrême rapidité. Alors le canot vole comme un trait, et s'il vient à toucher quelqu'un des rochers qui s'y trouvent en quantité, il se brise en mille pièces; ce malheur arriva à quelques-uns de ceux qui m'accompagnaient dans d'autres canots, et c'est par une protection singulière de la bonté divine que je n'éprouvai pas le même sort; car mon canot donna plusieurs

fois contre ces rochers, sans en recevoir le moindre dommage. Enfin, on risque de souffrir ce que la faim a de plus cruel; la longueur et la difficulté de ces sortes de voyages ne permettent d'emporter avec soi qu'un sac de blé de Turquie; on suppose que la chasse fournira sur la route de quoi vivre; mais si le gibier y manque, on se trouve exposé à plusieurs jours de jeûne. Alors toute la ressource qu'on a est de chercher une espèce de feuilles que les sauvages nomment *kengnessanach*, et les Français *tripes de roches*. On les prendrait pour du cerfeuil, dont elles ont la figure, si elles n'étaient pas beaucoup plus larges. On les sert ou bouillies ou rôties; celles-ci, dont j'ai mangé, sont moins dégoûtantes.

Je n'eus pas à souffrir beaucoup de la faim jusqu'au lac des Hurons; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons de voyage: le mauvais temps ayant dispersé leurs canots, ils ne purent me rejoindre. J'arrivai le premier à *Missilimakinak*, d'où je leur envoyai des vivres, sans quoi ils seraient morts de faim. Ils avaient passé sept jours sans autre nourriture que celle d'un cor-

beau, qu'ils avaient tué plutôt par hasard que par adresse ; car ils n'avaient pas la force de se soutenir. La saison était trop avancée pour continuer ma route jusqu'aux Illinois, d'où j'étais encore éloigné d'environ quatre cents lieues. Ainsi, il me fallut rester à *Missilimakinak*, où il y avait deux de nos missionnaires, l'un parmi les Hurons, et l'autre chez les *Outaouacks.* Ceux-ci sont fort superstitieux et très-attachés aux jongleries de leurs charlatans. Ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles, et chaque famille est composée de cinq cents personnes. Les uns sont de la famille de *Michabou*, c'est-à-dire du Grand-Lièvre. Ils prétendent que ce Grand-Lièvre était un homme d'une prodigieuse grandeur ; qu'il tendait des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur, et que l'eau lui venait à peine aux aisselles ; qu'un jour, pendant le déluge, il envoya le castor pour découvrir la terre ; mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume ; qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvait cette terre, laquelle for-

mait une petite île; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, et que cette île devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la terre. Ils ajoutent qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au ciel, qui est sa demeure ordinaire; mais qu'avant de quitter la terre, il ordonna que, quand ses descendants viendraient à mourir, on brûlerait leurs corps, et qu'on jetterait leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le ciel; que, s'ils y manquaient, la neige ne cesserait pas de couvrir la terre; que leurs lacs et leurs rivières demeureraient glacés, et que, ne pouvant point pêcher de poissons, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourraient tous au printemps prochain.

En effet, il y a peu d'années que, l'hiver ayant beaucoup plus duré qu'à l'ordinaire, ce fut une consternation générale parmi les sauvages de la famille du Grand-Lièvre. Ils eurent recours à leurs jongleries accoutumées; ils s'assemblèrent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper cette neige ennemie, qui s'obstinait à demeurer sur la terre, lorsqu'une vieille femme s'approchant

d'eux : « Mes enfants, leur dit-elle, vous n'avez pas d'esprit; vous savez les ordres qu'a laissés le Grand-Lièvre, de brûler les corps morts, et de jeter leurs cendres au vent, afin qu'ils retournent plus promptement au ciel, leur patrie; et vous avez négligé ces ordres, en laissant à quelques journées d'ici un homme mort sans le brûler, comme s'il n'était pas de la famille du Grand-Lièvre. Réparez incessamment votre faute; ayez soin de le brûler, si vous voulez que la neige se dissipe. — Tu as raison, notre mère, répondirent-ils; tu as plus d'esprit que nous, et le conseil que tu nous donnes nous rend la vie. » Aussitôt ils députèrent vingt-cinq hommes pour aller brûler ce corps; ils employèrent environ quinze jours dans ce voyage : pendant ce temps le dégel vint, et la neige se dissipa. On combla d'éloges et de présents la vieille femme qui avait donné l'avis, et cet événement, tout naturel qu'il était, servit beaucoup à les entretenir dans leur folle et superstitieuse crédulité.

La seconde famille des *Outaouacks* prétend être sortie de *Namepich*, c'est-à-dire de la Carpe. Ils disent qu'une carpe ayant fait

des œufs sur le bord de la rivière, et le soleil y ayant dardé ses rayons, il s'en forma une femme, de laquelle ils sont descendus: ainsi ils se disent de la famille de la Carpe. La troisième famille des *Outaouacks* attribue son origine à la patte d'un *machova*, c'est-à-dire d'un ours; et ils se disent de la famille de l'Ours, mais sans expliquer de quelle manière ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelqu'un de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair; ils lui parlent, ils le harangue: « N'aie point de pensée contre nous, lui disent-ils, parce que nous t'avons tué: tu as de l'esprit; tu vois que nos enfants souffrent la faim; ils t'aiment, ils veulent te faire entrer dans leurs corps; ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des enfants de capitaines? » Il n'y a que la famille du Grand-Lièvre qui brûle les cadavres; les deux autres familles les enterrent. Quand quelque capitaine est décédé, on prépare un vaste cercueil, où, après avoir couché le corps revêtu de ses plus beaux habits, on y renferme avec lui sa couverture, son fusil, sa provision de poudre et de plomb, son arc, ses flèches, sa chaudière, son plat, des vivres, son casse-

tête, son calumet, sa boîte de vermillon, son miroir, des colliers de porcelaine, et tous les présents qui se sont faits à sa mort, selon l'usage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage il fera plus heureusement son voyage en l'autre monde, et qu'il sera mieux reçu des grands capitaines de la nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices. Tandis que tout s'ajuste dans le cercueil, les parents du mort assistent à la cérémonie en pleurant à leur manière, c'est-à-dire en chantant d'un ton lugubre, et remuant en cadence un bâton auquel ils ont attaché plusieurs petites sonnettes.

Où la superstition de ces peuples paraît le plus extravagante, c'est dans le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *manitou:* comme ils ne connaissent guère que les bêtes avec lesquelles ils vivent dans les forêts, ils imaginent dans ces bêtes, ou plutôt dans leurs peaux, ou dans leur plumage, une espèce de génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Il y a, selon eux, des *manitous* communs à toute la nation, et il y en a de particuliers pour chaque personne. *Oussakita,* disent-ils,

est le grand *manitou* de toutes les bêtes qui marchent sur la terre ou qui volent dans l'air. C'est lui qui les gouverne; ainsi, lorsqu'ils vont à la chasse, ils lui offrent du tabac, de la poudre et du plomb, et des peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche; et l'élevant en l'air : « *Oussakita*, lui disent-ils, nous te donnons à fumer, nous t'offrons de quoi tuer des bêtes; daigne agréer ces présents, et ne permets pas qu'elles échappent à nos traits; laisse-nous en tuer un grand nombre, et des plus grasses, afin que nos enfants ne manquent ni de vêtements ni de nourriture. » Ils nomment *Michibichi* le *manitou* des eaux et des poissons, et lui font un sacrifice à peu près semblable, lorsqu'ils vont à la pêche ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce sacrifice consiste à jeter dans l'eau du tabac, des vivres, des chaudières, en lui demandant que les eaux de la rivière coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs canots, et qu'il leur accorde une pêche abondante. Outre ces *manitous* communs, chacun a le sien particulier, qui est un ours, ou un castor, ou une outarde, ou quelque bête

semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse, et dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, et qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises. Quand un sauvage veut se donner un *manitou*, le premier animal qui se présente à son imagination durant le sommeil est d'ordinaire celui sur lequel tombe son choix : il tue une bête de cette espèce ; il met sa peau ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa cabane ; il prépare un festin en son honneur, pendant lequel il lui fait sa harangue dans les termes les plus respectueux : après quoi il est reconnu pour son *manitou*.

Aussitôt que je vis arriver le printemps, je partis de *Missilimakinak* pour me rendre chez les Illinois. Je trouvai sur ma route plusieurs nations sauvages, entre autres les *Maskoutings*, les *Jakis*, les *Omikoues*, les *Iripegouans*, les *Outagamis*, etc. Toutes ces nations ont leur langage particulier; mais, pour tout le reste, elles ne diffèrent en rien des *Outaouacks*. Un missionnaire, qui demeure à la baie des Puants, fait de temps en temps des excursions parmi ces sauvages,

pour les instruire des vérités de la religion. Après quarante jours de marche, j'entrai dans la rivière des *Illinois*, et, ayant avancé cinquante lieues, j'arrivai à leur premier village, qui était de trois cents cabanes, toutes de quatre ou cinq feux. Un feu est toujours pour deux familles. Ils ont onze villages de leur nation. Dès le lendemain de mon arrivée, je fus invité, par le principal chef, à un grand repas qu'il donnait aux plus considérables de la nation. Il avait fait pour cela tuer plusieurs chiens : un pareil festin passe parmi les sauvages pour un festin magnifiques; c'est pourquoi on le nomme le *festin des capitaines*. Les cérémonies qu'on y observe sont les mêmes parmi toutes ces nations. C'est d'ordinaire dans ces sortes de festins que les sauvages délibèrent sur leurs affaires les plus importantes, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit ou d'entreprendre la guerre contre leurs voisins, ou de la terminer par des propositions de paix. Quand tous les conviés furent arrivés, ils se rangèrent tout autour de la cabane, s'asseyant ou sur la terre nue, ou sur des nattes. Alors le chef se leva et commença sa harangue. Je vous avoue

que j'admirai son flux de paroles, la justesse et la force des raisons qu'il exposa, le tour éloquent qu'il leur donna, le choix et la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé que, si j'eusse mi par écrit ce que ce sauvage nous dit sur-le-champ et sans préparation, vous conviendriez sans peine que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditations et d'études, ne pourraient guère composer un discours plus solide et mieux tourné. La harangue finie, deux sauvages, qui faisaient la fonction d'écuyers, distribuèrent les plats à toute l'assemblée, et chaque plat était pour deux conviés; ils mangèrent en s'entretenant ensemble de choses indifférentes; et, quand le repas fut fini, ils se retirèrent, emportant, selon leur coutume, ce qu'il y avait de reste dans leurs plats. Les Illinois ne donnent point de ces festins qui sont en usage chez plusieurs autres nations sauvages, où l'on est obligé de manger tout ce qu'on a servi, dût-on en crever. Lorsqu'il s'y trouve quelqu'un qui n'a pas la force d'observer cette loi ridicule, il s'adresse à celui des conviés qu'il sait être de meilleur appétit: « Mon

frère, lui dit-il, aie pitié de moi : je suis mort si tu ne me donnes la vie. Mange ce qui me reste ; je te ferai présent de telle chose. » C'est l'unique moyen qu'ils aient de sortir d'embarras.

Les Illinois ne se couvrent que vers la ceinture, et du reste ils vont tout nus. Divers compartiments de toutes sortes de figures, qu'ils se gravent sur le corps d'une manière ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtements. Il n'y a que dans les visites qu'ils font, ou lorsqu'ils assistent à l'église, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau passée, pendant l'été, et, durant l'hiver, d'une peau passée avec le poil qu'ils y laissent, pour se tenir plus chaudement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des guirlandes et des couronnes qu'ils ajustent assez proprement ; ils ont soin surtout de se peindre le visage de diverses couleurs, mais surtout de vermillon ; ils portent des colliers et des pendants d'oreilles faits de petites pierres qu'ils taillent en forme de pierres précieuses ; il y en a de bleues, de rouges, et de blanches comme de l'albâtre ; à quoi il faut ajouter une plaque

de porcelaine qui termine le collier. Les Illinois se persuadent que ces bizarres ornements leur donnent de la grâce et leur attirent du respect.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur temps se passe ou en jeux, ou dans les festins, ou à la danse. Leur coutume n'est pas d'enterrer les morts : ils les enveloppent dans des peaux, et les attachent par les pieds et par la tête au haut des arbres. Hors le temps des jeux, des festins et des danses, les hommes demeurent tranquilles sur leurs nattes, et passent le temps ou à dormir ou à faire des arcs, des flèches, des calumets, et autres choses de cette nature. Pour ce qui est des femmes, elles travaillent depuis le matin jusqu'au soir comme des esclaves. C'est à elles à cultiver la terre, et à semer le blé d'Inde, pendant l'été ; et dès que l'hiver commence, elles sont occupées à faire des nattes, à passer des peaux, et à beaucoup d'autres sortes d'ouvrages ; car leur premier soin est de pourvoir la cabane de tout ce qui y est nécessaire.

De tous les peuples du Canada, il n'y en

a point qui vivent dans une si grande abondance de toutes choses que les Illinois. Leurs rivières sont couvertes de cygnes, d'outardes, de canards et de sarcelles. A peine fait-on une lieue qu'on trouve une multitude prodigieuse de coqs d'Inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cents. Ils sont plus gros que ceux qu'on voit en France. J'ai eu la curiosité d'en peser qui étaient du poids de trente-six livres. Ils ont au cou une espèce de barbe de crin longue d'un demi-pied. Les ours et les cerfs y sont en très-grande quantité; on y voit aussi une infinité de bœufs et de chevreuils; il n'y a point d'années qu'on ne tue plus de mille chevreuils et plus de deux mille bœufs. On voit, dans des prairies à perte de vue, des troupeaux de quatre à cinq mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos, et la tête extrêmement grosse. Leur poil, excepté celui de la tête, est frisé et doux comme de la laine; la chair en est naturellement salée, et elle est si légère, que, bien qu'on la mange toute crue, elle ne cause aucune indigestion. Lorsqu'ils ont tué un bœuf qui leur paraît trop maigre,

contentent d'en prendre la langue, et en vont chercher un plus gras.

Les flèches sont les principales armes dont ils se servent à la guerre et à la chasse. Ces flèches sont armées par le bout d'une pierre taillée et affilée en forme de langue de serpent; faute de couteau, ils s'en servent aussi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils sont si adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup; et ils le font avec tant de vitesse, qu'ils auront plus tôt décoché cent flèches qu'un autre n'aurait chargé son fusil. Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets propres à pêcher dans les rivières, parce que l'abondance des bêtes de toutes les sortes, qu'ils trouvent pour leur subsistance, les rend assez indifférents pour le poisson. Cependant, quand il leur prend fantaisie d'en avoir, ils s'embarquent dans un canot avec leurs arcs et leur flèches; ils s'y tiennent debout, pour mieux découvrir le poisson, et aussitôt qu'ils l'ont aperçu, ils le percent d'une flèche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer l'estime et la vénération publique,

c'est, comme chez les autres sauvages, de se faire la réputation d'habile chasseur, et encore plus de bon guerrier; c'est en cela principalement qu'ils font consister leur mérite, et c'est ce qu'ils appellent être véritablement homme. Ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cents lieues au milieu des forêts, pour faire un esclave, ou pour enlever la chevelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues et le long jeûne qu'ils ont à supporter, surtout lorsqu'ils approchent des terres ennemies; car alors ils n'osent plus chasser, de crainte que les bêtes, n'étant que blessées, ne s'enfuient avec la flèche dans le corps, et n'avertissent leur ennemi de se mettre en état de défense; car leur manière de faire la guerre, de même que parmi tous les sauvages, est de surprendre leurs ennemis; c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre et leur marche, ou pour examiner s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les cabanes,

le casse-tête en main, et ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns avant qu'ils aient pu songer à se défendre. Le casse-tête est fait d'une corne de cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule. Ils tiennent le casse-tête d'une main et un couteau de l'autre. Aussitôt qu'ils ont asséné leur coup à la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec leur couteau, et lui enlèvent la chevelure avec une promptitude surprenante.

Ce que nous entendons par le mot de *christianisme* n'est connu parmi tous les sauvages que sous le nom de *prière*. Ainsi, quand je vous dirai dans la suite de cette lettre que telle nation sauvage a embrassé la prière, il faut entendre qu'elle est devenue chrétienne, ou qu'elle se dispose à l'être. A l'heure où l'on s'assemble, le matin et le soir, pour prier, tous se rendent dans la chapelle. Il n'y a pas jusqu'aux plus grands jongleurs, c'est-à-dire au plus grands ennemis de la religion, qui n'envoient leurs enfants pour être instruits et baptisés. C'est là le plus grand fruit qu'on fait d'abord parmi ces sauvages, et duquel on est le plus

assuré; car dans le grand nombre d'enfants qu'on baptise, il ne se passe point d'année que plusieurs ne meurent avant l'âge de raison; et, parmi les adultes, la plupart sont si fervents et si affectionnés à la prière, qu'ils souffriraient la mort la plus cruelle plutôt que de l'abandonner. C'est un bonheur pour les Illinois d'être extrêmement éloignés de Québec; car on ne peut pas leur porter de l'eau-de-vie comme on fait ailleurs; cette boisson est parmi les sauvages le plus grand obstacle au christianisme, et la source d'une infinité de crimes les plus énormes. On sait qu'ils n'en achètent que pour se plonger dans la plus furieuse ivresse: les désordres et les morts funestes dont on est témoin chaque jour devraient bien l'emporter sur le gain qu'on peut faire par le commerce d'une liqueur si fatale.

Il y avait deux ans que je demeurais chez les Illinois, lorsque je fus rappelé pour consacrer le reste de mes jours chez la nation *abnakise*. C'était la première mission à laquelle j'avais été destiné à mon arrivée en Canada, et c'est celle apparemment où je finirai ma vie. Il fallut donc me rendre à

Québec, pour aller de là rejoindre mes chers sauvages. Mes occupations avec eux sont continuelles. Comme ils n'attendent de secours que de leur missionnaire, et qu'ils ont en lui une entière confiance, il ne me suffit pas de remplir les fonctions spirituelles de mon ministère, pour la sanctification de leurs âmes, il faut encore que j'entre dans leurs affaires temporelles, que je sois toujours prêt à les consoler lorsqu'ils viennent me consulter, que je décide leurs petits différends, que je prenne soin d'eux quand ils sont malades, que je les saigne, que je leur donne des médecines, etc. Mes journées sont quelquefois si remplies, que je suis obligé de me renfermer pour trouver le temps de vaquer à la prière et de réciter mon office.

Le zèle dont Dieu m'a rempli pour mes sauvages fut fort alarmé en l'an 1697, lorsque j'appris qu'une nation de sauvages *amalingans* venait s'établir à une journée de mon village. J'avais lieu de craindre que les jongleries de leurs charlatans, c'est-à-dire les sacrifices qu'ils font au démon, et les désordres qui en sont la suite ordinaire,

ne fissent impression sur quelqu'un de mes jeunes néophytes : mais, grâce à la divine miséricorde, mes frayeurs furent bientôt bientôt dissipées de la manière que je vais vous le dire.

Une de nos capitaines, célèbre dans cette contrée par sa valeur, ayent été tué par les Anglais, dont nous ne sommes pas éloignés, les *Amalingans* députèrent plusieurs de leur nation dans notre village, pour essuyer les larmes des parents de cet illustre mort, c'est à-dire, comme je vous l'ai déjà expliqué, pour les visiter, leur faire des présents, et leur témoigner par leurs danses la part qu'ils prenaient à leur affliction. Ils y arrivèrent la veille de la Fête-Dieu. J'étais alors occupé à entendre les confessions de mes sauvages qui durèrent tout ce jour, la nuit suivante et le lendemain jusqu'à midi, que commença la procession du très-saint sacrement. Elle se fit avec beaucoup d'ordre et de piété, et bien qu'au milieu de ces forêts, avec plus de pompe et de magnificence que vous ne pouvez vous l'imaginer. Ce spectacle, qui était nouveau pour les *Amalingans*, les attendrit et les frappa d'admiration. Je crus de-

voir profiter des favorables dispositions où ils étaient; et, après les avoir assemblés, je leur fis ce discours en style sauvage: « Il y a longtemps, mes enfants, que je souhaite de vous voir : maintenant que j'ai ce bonheur, peu s'en faut que mon cœur n'éclate. Pensez à la joie qu'a un père qui aime tendrement ses enfants, lorsqu'il les revoit après une longue absence, où ils ont couru les plus grands dangers, et vous concevrez une partie de la mienne; car, quoique vous ne priiez pas encore, je ne laisse pas de vous regarder comme mes enfants, et d'avoir pour vous une tendresse de père, parce que vous êtes les enfants du grand Génie, qui vous a donné l'être aussi bien qu'à ceux qui prient, qui a fait le ciel pour vous aussi bien que pour eux, qui pense de vous comme il pense d'eux et de moi, et qui veut qu'ils jouissent tous d'un bonheur éternel. Ce qui fait ma peine et qui diminue la joie que j'ai de vous voir, c'est la réflexion que je fais actuellement, qu'un jour je serai séparé d'une partie de mes enfants, dont le sort sera éternellement malheureux, parce qu'ils ne prient pas, tandis que les autres, qui prient,

seront dans la joie qui ne finira jamais. Lorsque je pense à cette funeste séparation, puis-je avoir le cœur content ? Le bonheur des uns ne me fait pas tant de joie que le malheur des autres m'afflige. Si vous aviez des obstacles insurmontables à la prière, et si, demeurant dans l'état où vous êtes, je pouvais vous faire entrer dans le ciel, je n'épargnerais rien pour vous procurer ce bonheur. Je vous y pousserais ; je vous y ferais tous entrer, tant je vous aime, et tant je souhaite que vous soyez heureux ; mais c'est ce qui n'est pas possible. Il faut prier, il faut être baptisé, pour pouvoir entrer dans ce lieu de délices. » Après ce préambule, je leur expliquai fort au long les principaux articles de la foi, et je continuai ainsi : « Toutes les paroles que je viens de vous expliquer ne sont point des paroles humaines : ce sont les paroles du grand Génie ; elles ne sont point écrites comme les paroles des hommes sur un collier, auquel on fait dire tout ce qu'on veut ; mais elles sont écrites dans le livre du grand Génie, où le mensonge ne peut avoir d'accès. »

Pour vous faire entendre cette expression

sauvage, il faut remarquer, mon cher frère, que la coutume de ces peuples, lorsqu'ils écrivent à quelque nation, est d'envoyer un collier ou une large ceinture, surlaquelle ils font diverses figures avec des grains de porcelaine de différentes couleurs. On instruit celui qui porte le collier, en lui disant : « Voilà ce que dit le collier à telle nation, à telle personne, » et on le fait partir. Nos sauvages auraient de la peine à comprendre ce qu'on leur dit, et ils y seraient peu attentifs si l'on ne se conformait pas à leur manière de penser et de s'exprimer. Je poursuivis ainsi : « Courage, mes enfants; écoutez la voix du grand Génie qui vous parle par ma bouche ; il vous aime, et son amour pour vous est si grand, qu'il a donné sa vie pour vous procurer une vie éternelle. Hélas! peut-être n'a-t-il permis la mort d'un de vos capitaines que pour vous attirer dans le lieu de la prière, et vous faire entendre sa voix. Faites réflexion que vous n'êtes pas immortels. Un jour viendra qu'on essuiera pareillement les larmes pour votre mort : que vous servira-t-il d'avoir été en cette vie de grands capitaines, si, après votre mort, vous êtes jetés

dans les flammes éternelles ? Celui que vous venez pleurer avec nous s'est félicité mille fois d'avoir écouté la voix du grand Génie, et d'avoir été fidèle à la prière. Priez comme lui, et vous vivrez éternellement. Courage, mes enfants; ne nous séparons point: que les uns n'aillent pas d'un côté et les autres d'un autre. Allons tous dans le ciel : c'est notre patrie ; c'est à quoi vous exhorte le seul maître de la vie dont je ne suis que l'interprète. Pensez-y sérieusement. » Aussitôt que jeus achevé de parler, ils s'entretinrent ensemble pendant quelque temps; ensuite leur orateur me fit cette réponse de leur part : « Mon père, je suis ravi de t'entendre. Ta voix a pénétré jusque dans mon cœur, mais mon cœur est encore fermé, et je ne puis pas l'ouvrir présentement, pour te faire connaître ce qui y est, ou de quel côté il se tournera ; il faut que j'attende plusieurs capitaines et autres gens considérables de notre nation, qui arriveront l'automne prochain ; c'est alors que je te découvrirai mon cœur. Voilà, mon cher père, tout ce que j'ai à te dire présentement. — Mon cœur est content, leur répliquai-je; je suis bien aise que ma parole vous ait fait

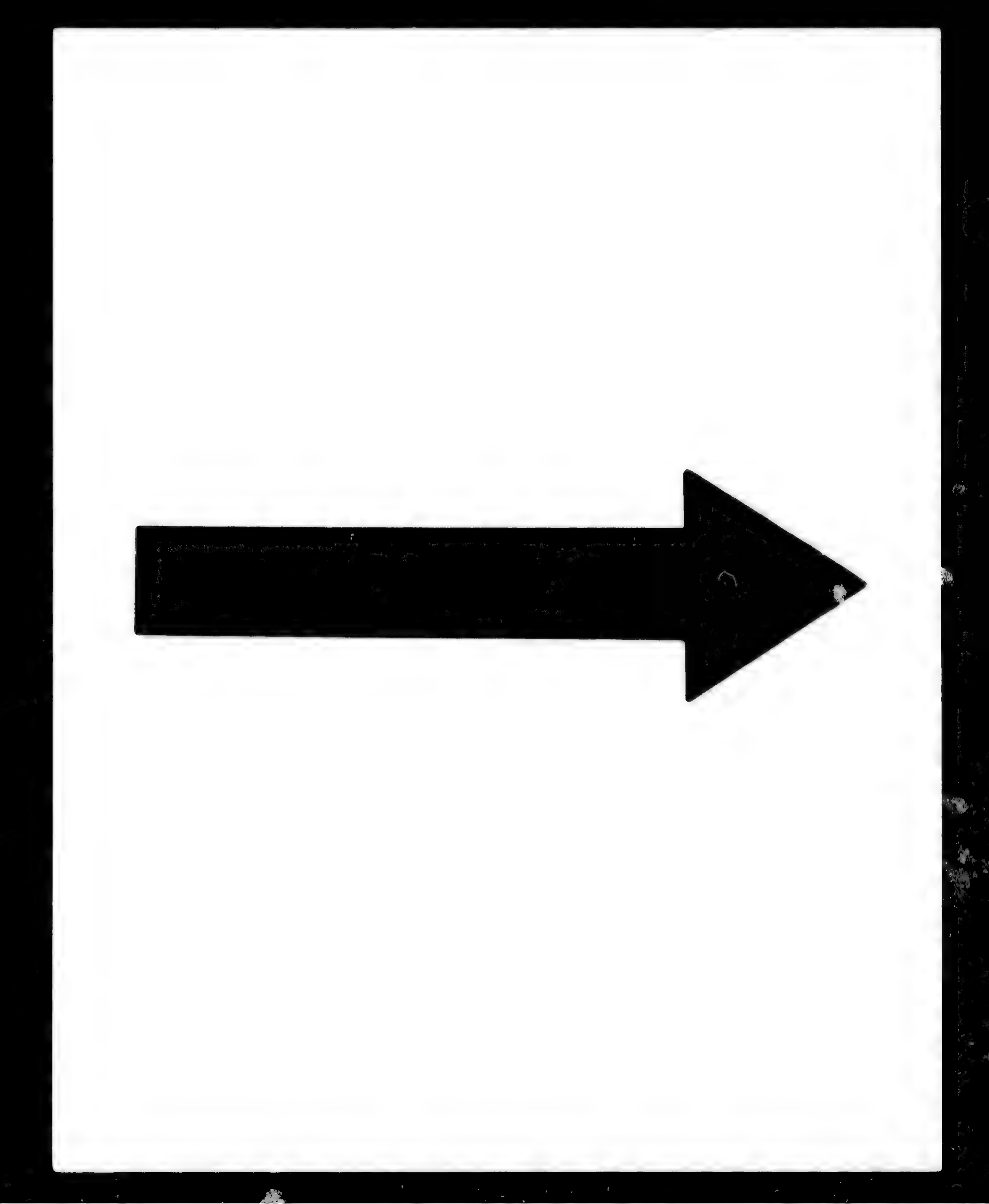
plaisir, et que vous demandiez du temps pour y penser; vous n'en serez que plus fermes dans votre attachement à la prière, quand vous l'aurez une fois embrassée. Cependant je ne cesserai de m'adresser au grand Génie, et de lui demander qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il fortifie vos pensées, afin qu'elles se tournent du côté de la prière. » Après quoi je quittai leur assemblée, et ils s'en retournèrent à leur village.

Quand l'automne fut venue, j'appris qu'un de nos sauvages devait aller chercher du blé chez les *Amalingans* pour ensemencer ses terres. Je le fis venir, et je le chargeai de leur dire de ma part que j'étais dans l'impatience de revoir mes enfants, que je les avais toujours présents à l'esprit, et que je les priais de se souvenir de la parole qu'ils m'avaient donnée. Le sauvage s'acquitta fidèlement de sa commission. Voici la réponse que lui firent les *Amalingans* : « Nous sommes bien obligés à notre père de penser sans cesse à nous. De notre côté, nous avons bien pensé à ce qu'il nous a dit. Nous ne pourvons oublier ses paroles, tandis que nous

avons un cœur; car elles y ont été si profondément gravées, que rien ne les peut effacer. Nous sommes persuadés qu'il nous aime; nous voulons l'écouter et lui obéir en ce qu'il souhaite de nous. Nous agréons la prière qu'il nous propose, et nous n'y voyons rien que de bon et de louable; nous sommes tous résolus de l'embrasser, et nous serions déjà allés trouver notre père dans son village, s'il y avait des vivres suffisants pour notre subsistance pendant le temps qu'il consacrerait à notre instruction. Mais comment pourrions-nous y en trouver? Nous savons que la faim est dans la cabane de notre père, et c'est ce qui nous afflige doublement, que notre père ait faim, et que nous ne puissions pas aller le voir pour nous faire instruire. Si notre père pouvait venir passer ici quelque temps avec nous, il vivrait et nous instruirait. Voilà ce que tu diras à notre père. »

Cette réponse des *Amalingans* me fut rendue dans une favorable conjoncture : la plus grande partie de mes sauvages était allée pour quelques jours chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte du blé d'Inde; leur absence me donna le loisir de visiter les

Amalingans, et dès le lendemain je m'embarquai dans un canot pour me rendre à leur village. Je n'avais plus qu'une lieue à faire pour arriver, lorsqu'ils m'aperçurent; et aussitôt ils me saluèrent par des décharges continuelles de fusils, qui ne cessèrent qu'à la descente du canot. Cet honneur qu'ils me rendaient me répondait déjà de leurs dispositions présentes. Je ne perdis point de temps; et, dès que je fus arrivé, je fis planter une croix, et ceux qui m'accompagnaient élevèrent au plus tôt une chapelle qu'ils firent d'écorces, de la manière que se font leurs cabanes, et y dressèrent un autel. Tandis qu'ils étaient occupés de ce travail, je visitai toutes les cabanes des *Amalingans*, pour les préparer aux instructions que je devais leur faire. Dès que je commençai, ils se rendirent très-assidus à les entendre. Je les rassemblais trois fois par jour dans la chapelle; savoir : le matin après la messe, à midi, et le soir après la prière. Le reste de la journée je parcourais les cabanes, où je faisais encore des instructions particulières. Lorsque, après plusieurs jours d'un travail continuel, je jugeai qu'ils étaient



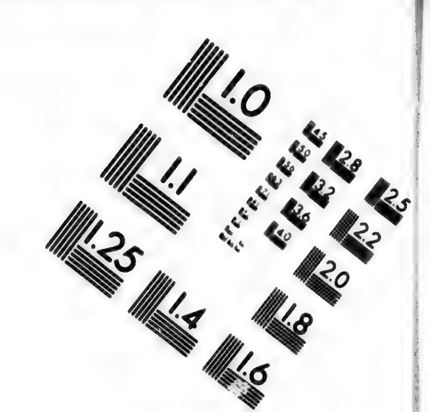
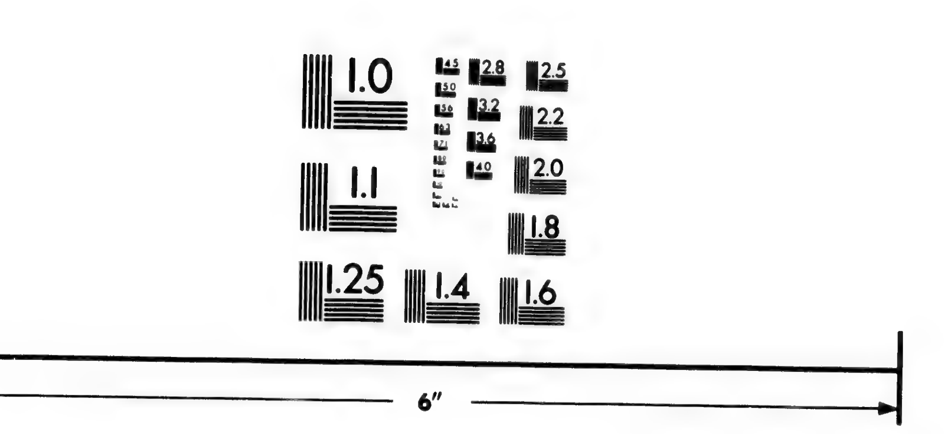


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





suffisamment instruits, je fixai le jour auquel ils viendraient se faire régénérer dans les eaux du saint baptême. Les premiers qui se rendirent à la chapelle furent le capitaine, l'orateur, trois des plus considérables de la nation, avec deux femmes. Aussitôt après leur baptême, deux autres bandes, chacune de vingt sauvages, se succédèrent, et reçurent la même grâce. Enfin, tous les autres continuèrent d'y venir ce jour-là et le lendemain.

Vous jugez assez, mon cher frère, que quelques travaux qu'essuie un missionnaire, il est bien dédommagé de ses fatigues par la douce consolation qu'il ressent d'avoir fait entrer une nation entière de sauvages dans la voie du salut. Je me disposais à les quitter et à retourner dans mon village, lorsqu'un député vint me dire de leur part qu'ils s'étaient tous réunis dans un même lieu, et qu'ils me priaient de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que je parus au milieu d'eux, l'orateur m'adressant la parole au nom de tous les autres : « Notre père, me dit-il, nous n'avons point de termes pour te témoigner la joie inexprimable que nous ressen-

tons tous d'avoir reçu le baptême. Il nous semble maintenant que nous avons un autre cœur; tout ce qui nous faisait de la peine est entièrement dissipé; nos pensées ne sont plus chancelantes; le baptême nous fortifie intérieurement, et nous sommes bien résolus de l'honorer tout le temps de notre vie. Voilà ce que nous te disons avant que tu nous quittes. » Je leur répondis par un petit discours, où je les exhortais à persévérer dans la grâce singulière qu'ils avaient reçue, et à ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfants de Dieu, dont ils avaient été honorés par le saint baptême. Comme ils se préparaient à partir pour la mer, je leur ajoutai qu'à leur retour nous déterminerions ce qui serait le plus à propos, ou que nous allassions demeurer avec eux, ou qu'ils vinssent former avec nous un seul et même village.

Le village où je demeure s'appelle *Nanrantsouack*, et est placé dans un continent qui est entre l'Acadie et la Nouvelle-Angleterre. Cette mission est à environ quatre-vingts lieues de *Pentagouet*, et l'on compte cent lieues de *Pentagouet* au Port-Royal. Le

fleuve de ma mission est le plus grand de tous qui arrosent les terres des sauvages. Il doit être marqué sur la carte sous le nom de *Kinibeki*, ce qui a porté les Français à donner à ces sauvages le nom de *Kanibals*. Ce fleuve se jette dans la mer à *Sankderank*, qui n'est qu'à cinq ou six lieues de *Pemquit*. Après l'avoir remonté quarante lieues depuis *Sankderank*, on arrive à mon village, qui est sur la hauteur d'une pointe de terre. Nous ne sommes éloignés que de deux journées tout au plus des habitations anglaises; il nous faut plus de quinze jours pour nous rendre à Québec, et ce voyage est très-pénible et très-incommode. Il était naturel que nos sauvages fissent leur retraite avec les Anglais, et il n'y a pas d'avantages que ceux-ci ne leur aient proposés pour les attirer et gagner leur amitié : mais tous leurs efforts ont été inutiles, et rien n'a pu les détacher de l'alliance des Français. Le seul lien qui nous les a si étroitement unis est leur ferme attachement à la foi catholique. Ils sont convaincus que s'ils se livraient aux Anglais, ils se trouveraient bientôt sans missionnaire, sans sacrifices, sans sacrement.

et presque sans aucun exercice de religion, et que peu à peu ils se replongeraient dans leurs premières infidélités. Cette fermeté de nos sauvages a été mise à toutes sortes d'épreuves de la part de ces redoutables voisins, sans que jamais ils aient pu rien obtenir.

Les heureuses conjonctures de la paix, et la tranquillité dont on commençait de jouir, firent naître la pensée à nos sauvages de rebâtir notre église, qui avait été ruinée dans une subite irruption que firent les Anglais pendant qu'ils étaient absents du village. Comme nous sommes fort éloignés de Québec, et beaucoup plus près de Boston, ils y députèrent quelques-uns des principaux de leur nation, pour demander des ouvriers, avec promesse de payer libéralement leurs travaux. Le gouverneur les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié, et leur fit toutes sortes de caresses. « Je veux moi-même rétablir votre église, leur dit-il, et j'en userai mieux avec vous que n'a fait le gouverneur français, que vous appelez votre père. Ce serait à lui à la rebâtir, puisque c'est lui en quelque sorte qui l'a ruinée, en vous portant à me frapper; car, pour moi,

je me défends comme je puis; au lieu que lui, après s'être servi de vous pour sa défense, il vous abandonne. J'agirai bien mieux avec vous; car non-seulement je vous accorde des ouvriers, je veux encore les payer moi-même, et faire tous les frais de l'édifice que vous voulez construire : mais comme il n'est pas raisonnable que moi, qui suis Anglais, je fasse bâtir une église sans y mettre un ministre anglais pour la garder, et pour y enseigner la prière, je vous en donnerai un dont vous serez contents, et vous renverrez à Québec le ministre français qui est dans votre village. — Ta parole m'étonne, répondit le député des sauvages, et je t'admire dans la proposition que tu me fais. Quand tu es venu ici, tu m'as vu longtemps avant les gouverneurs français; ni ceux qui t'ont précédé, ni tes ministres, ne m'ont jamais parlé de prière ni du grand Génie. Ils ont vu mes pelleteries, mes peaux de castor et d'orignal, et c'est à quoi uniquement ils ont pensé; c'est ce qu'ils ont recherché avec empressement; je ne pouvais leur en fournir assez, et quand j'en apportais beaucoup, j'étais leur grand

ami, et voilà tout. Au contraire, mon canot s'étant un jour égaré, je perdis ma route, et j'errai longtemps à l'aventure, jusqu'à ce qu'enfin j'abordai près de Québec, dans un grande village d'Algonquins, que les robes noires enseignaient. A peine fus-je arrivé, qu'une robe noire vint me voir. J'étais chargé de pelleteries; la robe noire française ne daigna pas seulement les regarder: il me parla d'abord du grand Génie, du paradis, de l'enfer et de la prière, qui est la seule voie d'arriver au ciel. Je l'écoutai avec plaisir, et je goûtai si fort ses entretiens, que je restai long-temps dans ce village pour l'entendre. Enfin, la prière me plut, et je 'engageai à m'instruire; je demandai le baptême, et je le reçus. Ensuite je retourne dans mon pays, et je raconte ce qui m'est arrivé: on porte envie à mon bonheur, on veut y participer, on part pour aller trouver la robe noire et lui demander le baptême. C'est ainsi que le Français en a usé envers moi. Si, dès que tu m'as vu, tu m'avais parlé de la prière, j'aurais eu le malheur de prier comme toi; car je n'étais pas capable de démêler si ta prière était bonne. Ainsi, je te

dis que je tiens la prière du Français ; je l'agrée, et je la conserverai jusqu'à ce que la terre brûle et finisse. Garde donc tes ouvriers, ton argent et ton ministre : je ne t'en parle plus : je dirai au gouverneur français, mon père, de m'en envoyer. »

En effet, monsieur le gouverneur n'eut pas plus tôt appris la ruine de notre église, qu'il nous envoya des ouvriers pour la rebâtir. Elle est d'une beauté qui la ferait estimer en Europe, et je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir, par le détail que je vous ai fait dans ma lettre à mon neveu, qu'au fond de ces forêts, et parmi ces nations sauvages, le service divin se fait avec beaucoup de décence et de dignité. C'est à quoi je suis très-attentif, non-seulement lorsque les sauvages demeurent dans le village, mais encore tout le temps qu'ils sont obligés d'habiter les bords de la mer, où ils vont deux fois chaque année, pour trouver de quoi vivre. Nos sauvages ont si fort dépeuplé leur pays de bêtes, que depuis dix ans on n'y trouve plus ni orignaux ni chevreuils. Les ours et les castors y sont devenus très-rares. On n'a guère pour vivre que

du blé de Turquie, des fèves et des citrouilles. Ils écrasent le blé entre deux pierres pour le réduire en farine; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le blé leur manque, ils cherchent dans les champs labourés des pommes de terre, ou bien du gland, qu'ils estiment autant que du blé : après l'avoir fait sécher, ils le font cuire dans une chaudière avec de la cendre, pour en ôter l'amertume. Pour moi, je le mange sec, et il me tient lieu de pain.

En un certain temps, ils se rendent à une rivière peu éloignée, où pendant un mois les poissons remontent la rivière en si grande quantité, qu'on en remplirait cinquante mille barriques en un jour, si l'on pouvait suffire à ce travail. Ce sont des espèces de gros harengs fort agréables au goût, quand ils sont frais; ils sont pressés les uns sur les autres à un pied d'épaisseur, et on les puise comme de l'eau. Les sauvages les font sécher pendant huit ou dix jours, et ils en vivent pendant tout le temps qu'ils ensemencent leurs terres. Ce n'est qu'au prin-

temps qu'ils sèment le blé, et ils ne lui donnent la dernière façon que vers la Fête-Dieu. Après quoi, ils délibèrent vers quel endroit de la mer ils iront chercher de quoi vivre jusqu'à la récolte, qui ne se fait ordinairement qu'un peu après l'Assomption. Après avoir délibéré, ils m'envoient prier de me rendre à leur assemblée. Aussitôt que j'y suis arrivé, l'un d'eux me parle ainsi au nom de tous les autres: «Notre père, ce que je te dis, c'est ce que te disent tous ceux que tu vois ici; tu nous connais, tu sais que nous manquons de vivres; à peine avons-nous pu donner la dernière façon à nos champs, et nous n'avons d'autre ressource, jusqu'à la récolte, que d'aller chercher des aliments sur le bord de la mer. Il serait dur pour nous d'abandonner notre prière; c'est pourquoi nous espérons que tu voudras bien nous accompagner, afin qu'en cherchant de quoi vivre, nous n'interrompions point notre prière. Tels et tels t'embarqueront, et ce que tu auras à porter sera dispersé dans les autres canots. Voilà ce que j'ai à te dire.» Je ne leur ai pas plus tôt répondu *kekikberba* (c'est un terme sauvage qui veut dire

je vous écoute, mes enfants, j'accorde ce que vous demandez), que tous crient ensemble *krikrie*, qui est un terme de remerciment. Aussitôt après on part du village.

Dès qu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on plante des perches, d'espace en espace, de la forme d'une chapelle; on l'entoure d'une grande tente de coutil, et elle n'est ouverte que par devant. Tout est dressé en un quart d'heure. Je fais toujours porter avec moi une belle planche de cèdre, longue de quatre pieds, avec ce qui doit la soutenir; c'est ce qui sert d'autel, au-dessus duquel on place un dais fort propre. J'orne le dedans de la chapelle de très-belles étoffes de soie; une natte de jonc teinte et bien travaillée, ou bien une grande peau d'ours, sert de tapis. On porte cela tout préparé, et il n'y a qu'à le placer dès que la chapelle est dressée. La nuit je prends mon repos sur un tapis; les sauvages dorment à l'air en pleine campagne, s'il ne pleut pas; s'il tombe de la pluie ou de la neige, ils se couvrent des écorces qu'ils portent avec eux, et qui sont roulées comme de la toile. Si la course se fait en hiver, on

ôte la neige de l'espace que doit occuper la chapelle, et on la dresse à l'ordinaire. On y fait chaque jour la prière du soir et du matin, et j'y offre le saint sacrifice de la messe. Quand les sauvages sont arrivés au terme de leur voyage, ils s'occupent dès le lendemain à élever une église qu'ils dressent avec leurs écorces. Je porte avec moi ma chapelle, et tout ce qui est nécessaire pour orner le chœur, que je fais tapisser d'étoffes de soie et de belles indiennes. Le service divin s'y fait comme au village; et en effet, ils forment une espèce de village de toutes leurs cabanes faites d'écorce, qu'ils dressent en moins d'une heure. Après l'Assomption, ils quittent la mer et retournent au village pour faire la récolte. Ils y ont de quoi vivre fort pauvrement jusqu'à la Toussaint, qu'ils retournent une seconde fois à la mer. C'est dans cette saison-là qu'ils font bonne chère. Outre les grands poissons, les coquillages et les fruits, ils trouvent des outardes, des canards, et toute sorte de gibier, dont la mer est toute couverte dans l'endroit où ils cabanent, qui est partagé par un grand nombre de petites îles.

Les chasseurs qui partent le matin pour la chasse des canards et d'autres espèces de gibier, en tuent quelquefois une vingtaine d'un seul coup de fusil. Vers la Purification, ou au plus tard vers le mercredi des cendres, on retourne au village ; il n'y a que les chasseurs qui se dispersent pour aller à la chasse des ours, des orignaux, des chevreuils et des castors.

Ces bons sauvages m'ont souvent donné des preuves du plus sincère attachement, surtout en deux occasions où, me trouvant avec eux sur les bords de la mer, ils prirent vivement l'alarme à mon sujet. Un jour qu'ils étaient occupés de leur chasse, le bruit se répandit tout à coup qn'un parti anglais avait fait irruption dans mon quartier et m'avait enlevé. A l'heure même ils s'assemblèrent, et le résultat de leur délibération fut qu'ils poursuivraient ce parti jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint, et qu'ils m'arracheraient de ses mains, dût-il leur en coûter la vie. Ils députèrent au même instant deux jeunes sauvages vers mon quartier, assez avant dans la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans ma cabane, j'étais occupé à composer la vie

d'un saint en langue sauvage. « Ah ! notre père, s'écrièrent-ils, que nous sommes aises de te voir ! — J'ai pareillement bien de la joie de vous voir, leur répondis-je ; mais qu'est-ce qui vous amène ici par un temps si affreux ? — C'est vainement que nous sommes venus, me dirent-ils ; on nous avait assuré que des Anglais t'avaient enlevé ; nous venions pour observer leurs traces, et nos guerriers ne tarderont guère à venir pour les poursuivre, et pour attaquer le fort, où, si la nouvelle eût été vraie, les Anglais t'auraient sans doute renfermé. — Vous voyez, mes enfants, leur répondis-je, que vos craintes sont mal fondées ; mais l'amitié que mes enfants me témoignent me remplit le cœur de joie ; car c'est une preuve de leur attachement à la prière. Demain, vous partirez d'abord après la messe, pour détromper au plus tôt nos braves guerriers, et les délivrer de toute inquiétude. » Une autre alarme, également fausse, me jeta dans de grands embarras, et m'exposa à périr de faim et de misère. Deux sauvages vinrent en hâte dans mon quartier, pour m'avertir qu'ils avaient vu les Anglais à une demi-

journée : « Notre père, me dirent-ils, il n'y a point de temps à perdre ; il faut que tu te retires, tu risquerais trop de demeurer ici ; pour nous, nous les attendons, et peut-être irons-nous au-devant d'eux. Les coureurs partent en ce moment pour les observer : mais pour toi, il faut que tu ailles au village avec ces gens-ci que nous amenons pour t'y conduire. Quand nous te saurons en lieu de sûreté, nous serons tranquilles. »

Je partis dès la pointe du jour avec dix sauvages qui me servaient de guides ; mais après quelques jours de marche, nous nous trouvâmes à la fin de nos petites provisions. Mes conducteurs tuèrent un chien qui les suivait, et le mangèrent ; ils en vinrent ensuite à des sacs de loups marins, qu'ils mangèrent pareillement. C'est à quoi il ne m'était pas possible de tâter. Tantôt je vivais d'une espèce de bois qu'on faisait bouillir, et qui, étant cuit, est aussi tendre que des raves à moitié cuites, à la réserve du cœur qui est très-dur, et qu'on jette : ce bois n'avait pas mauvais goût, mais j'avais une peine extrême à l'avaler ; tantôt on trouvait attachées aux arbres de ces excroissances de

bois qui sont blanches comme de gros champignons: on les faisait cuire, et on les réduisait en une espèce de bouillie; mais il s'en fallait bien qu'elles en eussent le goût. D'autres fois on faisait sécher au feu de l'écorce de chêne vert, on la pilait ensuite, et on en faisait de la bouillie; ou bien l'on faisait sécher ces feuilles qui poussent dans les fentes des rochers, et qu'on nomme tripes de roche; quand elles sont cuites, on en fait une bouillie fort noire et désagréable. Je mangeai de tout cela, car il n'y a rien que la faim ne dévore.

Avec de pareils aliments, nous ne pouvions faire que de fort petites journées. Nous arrivâmes cependant à un lac qui commençait à dégeler, et où il y avait déjà quatre doigts d'eau sur la glace. Il fallut le traverser avec nos raquettes; mais comme ces raquettes sont faites d'aiguillettes de peau, dès qu'elles furent mouillées, elles devinrent fort pesantes, et rendirent notre marche bien plus difficile. Quoiqu'un de nos gens marchât à notre tête pour sonder le chemin, j'enfonçai tout à coup jusqu'aux genoux; un autre, qui marchait à côté de moi, enfonça

aussitôt jusqu'à la ceinture, en s'écriant: « Mon père, je suis mort. » Comme je m'approchais de lui pour lui tendre la main, j'enfonçai moi-même encore plus avant. Enfin, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous nous tirâmes de ce danger, par l'embarras que nous causaient nos raquettes, dont nous ne pouvions pas nous défaire. Néanmoins je courus encore moins de risque de me noyer que de mourir de froid au milieu de ce lac à demi glacé. De nouveaux dangers nous attendaient le lendemain, au passage d'une rivière qu'il nous fallut traverser sur des glaces flottantes. Nous nous en tirâmes heureusement, et enfin nous arrivâmes au village. Je fis d'abord déterrer un peu de blé d'Inde que j'avais laissé dans ma maison, et j'en mangeai, tout cru qu'il était pour apaiser la première faim, tandis que ces pauvres sauvages se donnaient toutes sortes de mouvemens pour me bien régaler. En effet, le repas qu'ils m'apprêtèrent, quelque frugal et quelque peu appétissant qu'il vous paraîtra, était, dans leur idée, un véritable festin. Ils me servirent d'abord un plat de bouillie faite de blé d'Inde. Pour le

second service, ils me donnèrent un petit morceau d'ours, avec des glands et une galette de blé d'Inde cuite sous la cendre. Enfin, le troisième service, qui formait le dessert, consistait en un épi de blé d'Inde, grillé devant le feu, avec quelques grains du même blé cuit sous la cendre. Comme je leur demandais pourquoi ils m'avaient fait faire si bonne chère : « Eh quoi! notre père, me répondirent-ils, il y a deux jours que tu n'as rien mangé; pouvions-nous faire moins? Eh! plût à Dieu que nons pussions bien souvent te régaler de la sorte! »

Tandis que je songeais à me remettre de mes fatigues, un des sauvages qui étaient cabanés sur le bord de la mer, et qui ignorait mon retour au village, causa une nouvelle alarme. Étant venu dans mon quartier, et ne m'y trouvant point, non plus que ceux qui étaient cabanés avec moi, il ne douta point que nous n'eussions été enlevés par un parti anglais; et, suivant son chemin pour en aller donner avis à ceux de son quartier, il arriva sur le bord d'une rivière.

Je crois, mon très-cher frère, avoir satisfait à ce que vous souhaitiez de moi, par le

précis que je viens de vous faire de la nature de ce pays, du caractère de nos sauvages, de mes occupations, de mes travaux, et des dangers auxquels je suis exposé. Vous jugerez sans doute que c'est de la part de messieurs les Anglais de notre voisinage que j'ai le plus à craindre. Il est vrai que, depuis longtemps, ils ont conjuré ma perte : mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent (1), ne pourront jamais me séparer de mon ancien troupeau ; je le recommande à vos saintes prières, et suis avec le plus tendre attachement, etc.

LETTRE TROISIÈME.

—

Mon révérend père, je souhaiterais pouvoir vous donner de nos missions des connaissances qui répondissent à l'idée que vous vous en êtes peut-être formée. Ce

(1) Il fut massacré l'année suivante.

qu'on apprend tous les jours en Europe, de ces vastes pays semés de villes et bourgades, où une multitude innombrable d'idolâtres se présente en foule au zèle des missionnaires, donnerait lieu de croire que les choses sont ici sur le même pied; il s'en faut bien: dans une grande étendue de pays, à peine trouve-t-on trois ou quatre villages; notre vie se passe à parcourir d'épaisses forêts, à grimper sur les montagnes, à traverser en canot des lacs et des rivières pour atteindre un pauvre sauvage qui nous fuit, et que nous ne saurions apprivoiser ni par nos discours ni par nos caresses.

Rien de plus difficile que la *conversion de ces sauvages;* c'est un miracle de la miséricorde du Seigneur: il faut d'abord en faire des hommes, et travailler ensuite à en faire des chrétiens. Comme ils sont maîtres absolus d'eux-mêmes, sans être assujettis à aucune loi, l'indépendance dans laquelle ils vivent les asservit aux passions les plus brutales. Il y a pourtant des chefs parmi eux, mais ces chefs n'ont nulle autorité: s'ils usaient de menaces, loin de se faire craindre, ils se verraient aussitôt abandonnés de

ceux même qui les auraient choisis pour chefs; ils ne s'attirent de la considération et du respect qu'autant qu'ils ont, comme on parle ici, de quoi faire chaudière, c'est-à-dire de quoi donner des festins à ceux qui leur obéissent. C'est de cette indépendance que naissent toutes sortes de *vices* qui les dominent. Ils sont lâches, traîtres, légers et inconstants, fourbes, naturellement voleurs, jusqu'à se faire gloire de leur adresse à dérober; brutaux, sans honneur, sans parole, capables de tout faire quand on est libéral à leur égard, mais en même temps ingrats et sans reconnaissance. C'est même les entretenir dans leur fierté naturelle que de leur faire gratuitement du bien; ils en deviennent plus insolents: on me craint, disent-ils, on me recherche. Ainsi, quelque bonne volonté qu'on ait de les obliger, on est contraint de leur faire valoir les petits services qu'on leur rend. La gourmandise et l'amour du plaisir sont surtout les vices qui règnent le plus parmi nos sauvages : ils se font une habitude des actions les plus malhonnêtes, avant même qu'ils soient en âge de connaître toute la honte qui y est at-

tachée: si vous ajoutez à cela la vie errante qu'ils mènent dans les forêts à la poursuite des bêtes farouches, vous conviendrez aisément que la raison doit être bien abrutie dans ces gens-là, et qu'elle est bien peu capable de se soumettre au joug de l'Evangile. Mais plus ils sont éloignés du royaume de Dieu, plus notre zèle doit-il s'animer pour les en approcher et les y faire entrer. Persuadés que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, nous savons en même temps que tout nous est possible avec le secours de celui pour lequel nous travaillons. Nous avons même cet avantage dans les conversions que Dieu veut bien opérer par notre ministère, que nous sommes à couvert de l'orgueil et de tout retour que nous pourrions faire sur nous-mêmes. On ne peut attribuer ces conversions ni aux solides raisonnements du missionnaire, ni à son éloquence, ni à ses autres talents qui peuvent être utiles en d'autres pays, mais qui ne font nulle impression sur l'esprit de nos sauvages: on n'en peut rendre la gloire qu'à celui-là seul qui, des pierres mêmes, sait faire, quand il lui plaît, des enfants d'Abraham.

Nos *Illinois* habitent un *pays* fort agréable. Il n'est pas néanmoins aussi enchanté que nous le représente l'auteur de la *Nouvelle relation de l'Amérique méridionale*, qui a paru sous le nom de M. le chevalier de Tonti. J'ai ouï dire à M. de Tonti lui-même qu'il désavouait cet ouvrage, et qu'il n'y reconnaissait que son nom qui est à la tête. Il faut convenir pourtant que le pays est très-beau : de grandes rivières qui l'arrosent, de vastes et épaisses forêts, des prairies agréables, des collines chargées de bois fort touffus, tout cela fait une variété charmante. Quoique ce pays soit plus au sud que la Provence, l'hiver y est plus grand : les froids y sont pourtant assez modérés. Pendant l'été, la chaleur y est moins brûlante : l'air est rafraîchi par les forêts, et par la quantité de rivières, de lacs et d'étangs dont le pays est coupé.

La *rivière des Illinois* se décharge dans le Mississipi, vers le trente-neuvième degré de latitude : elle a environ cent cinquante lieues de longueur, et ce n'est guère que vers le printemps qu'elle est bien navigable. Elle court au sud-ouest, et vient du nord-est ou

est-nord-est. Les campagnes et les prairies sont toutes couvertes de bœufs, de chevreuils, de biche de cerfs, et d'autres bêtes fauves. Le gibier y est encore en plus grande abondance : on y trouve surtout quantité de cygnes, de grues, d'outardes et de canards : les folles avoines, qui croissent naturellement dans les campagnes, les engraissent de telle sorte, qu'il en meurt très-souvent que la graisse étouffe. Les poules d'Inde y sont pareillement en grand nombre, et elles sont aussi bonnes qu'en France. Ce pays ne se borne pas à la rivière des Illinois : il s'étend encore le long du Mississipi de l'un et de l'autre côté, et a environ deux cents lieues de longueur et plus de cent de largeur. Le *Mississipi* est un des plus beaux fleuves du monde : une chaloupe le remonta ces dernières années jusqu'à huit cents lieues : des chutes d'eau l'empêchèrent d'aller plus loin. Sept lieues au-dessous de l'embouchure du fleuve des Illinois, se trouve une grande rivière nommée le *Missouri*, ou plus communément *Pekitanoui*, c'est-à-dire, eau bourbeuse, qui se décharge dans le Mississipi, du côté de l'ouest : elle est extrêmement ra-

pide, et elle salit les belles eaux du Missisipi, qui coulent de là jusqu'à la mer. Elle vient du nord-ouest, assez près des mines que les Espagnols ont dans le Mexique, et est fort commode aux Français qui voyagent dans ce pays-là. Environ quatre-vingts lieues au-dessous, du côté de la rivière des Illinois, c'est-à-dire du côté de l'est (car le Missisipi court ordinairement du nord au sud), se décharge encore une autre belle rivière appelée *Ouabache*. Elle vient de l'est-nord-est. Elle a trois bras, dont l'un va jusqu'aux Iroquois, l'autre s'étend vers la Virginie et la Caroline, et le troisième jusqu'aux *Miamis*. On prétend qu'il s'y trouve des mines d'argent; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans ce pays-ci des mines de plomb et d'étain, et que, si des mineurs de profession venaient creuser cette terre, ils y trouveraient peut-être des mines de cuivre et d'autre métal.

Outre ces grands fleuves, qui arrosent un pays si étendu, il y a encore un grand nombre de petites rivières. C'est sur une de ces rivières qu'est situé notre village du côté de l'est, entre le fleuve *Ouabache* et le *Pekita-*

noui. Nous sommes par le trente-huitième degré. On voit quantité de bœufs et d'ours qui paissent sur les bords du fleuve *Ouabache*. La chair des jeunes ours est un mets très-délicat. Les marais sont remplis de racines, dont quelques-unes sont excellentes, comme sont les pommes de terre, et d'autres dont il est inutile de marquer ici les noms barbares. Les arbres y sont fort hauts et fort beaux; il y en a un auquel on a donné le nom de cèdre du Liban: c'est un grand arbre fort droit, qui ne pousse ses branches qu'en haut, où elles forment une espèce de couronne. Le *copal* est un autre arbre dont il sort de la gomme qui répand une odeur aussi agréable que celle de l'encens. Les arbres fruitiers ne sont pas ici en grande quantité; on y trouve des pommiers et des pruniers sauvages, qui produiraient peut-être de bons fruits s'ils étaient greffés; beaucoup de mûriers dont le fruit n'est pas si gros qu'en France, et différentes espèces de noyers. Les *pacanes* (c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'un de ces noyers) sont de meilleur goût que nos noix de France: on nous a apporté des pêchers du Mississipi,

qui viennent fort bien. Mais, parmi les fruits du pays, ceux qui me paraissent les meilleurs, et qui seraient certainement estimés en France, ce sont les *piakimina* et les *racemina*. Ceux-ci sont longs deux fois à peu près comme le doigt, et gros environ comme le bras d'un enfant: ceux-là ressemblent assez aux nèfles, à la réserve que la couronne en est plus petite. Nous avons aussi du raisin, mais il n'est que médiocrement bon; c'est au haut des arbres qu'il faut le cueillir. Quelquefois nous avons été contraints d'en faire du vin, faute d'en avoir d'autre pour dire la messe. Nos sauvages ne sont pas accoutumés à cueillir le fruit aux arbres; ils croient faire mieux d'abattre les arbres mêmes; ce qui est cause qu'il n'y a presque aucun arbre fruitier aux environs des villages. Il semble qu'un pays aussi beau et aussi étendu que celui-ci devrait être semé de *villages* bien peuplés; cependant il n'y en a que trois en comptant le nôtre, dont l'un est à plus de cent lieues d'ici, où il y a huit à neuf cents sauvages, et l'autre sur le Mississipi, à vingt-cinq lieues de notre village. Les *hommes* sont communément d'une taille haute, fort

lestes et bons coureurs, étant accoutumés, dès leur plus tendre jeunesse, à courir dans les forêts après les bêtes. Ils ne se couvrent qu'à la ceinture, ayant le reste du corps tout nu: pour les *femmes*, elle se couvrent encore le sein d'une peau de chevreuil. Mais les uns et les autres sont vêtus modestement quand ils viennent à l'église; ils s'enveloppent le corps d'une grande peau, ou bien ils s'habillent d'une robe faite de plusieurs peaux cousues ensemble.

Les *Illinois* sont beaucoup moins barbares que les autres sauvages; le christianisme et le commerce des Français les ont peu à peu civilisés: c'est ce qui se remarque dans notre village, dont les habitants sont presque tous chrétiens; c'est aussi ce qui a porté plusieurs Français à s'y établir, et tout récemment nous en avons marié trois avec des Illinoises.

Il serait difficile de dire quelle est la *religion de nos sauvages;* elle consiste uniquement dans quelques superstitions dont on amuse leur crédulité. Comme toute leur connaissance se borne à celle des bêtes et aux besoins de la vie, c'est aussi à ces choses que se borne tout leur culte. Des charla-

tans, qui ont un peu plus d'esprit que les autres, s'attirent leur respect par leur habileté à les tromper. Ils leur persuadent qu'ils honorent une espèce de génie, auquel ils donnent le nom de *manitou;* et, à les entendre, c'est ce génie qui gouverne toutes choses, et qui est le maître de la vie et de la mort. Un oiseau, un bœuf, un ours, ou plutôt le plumage des oiseaux et la peau de ces bêtes, voilà quel est leur *manitou* : ils l'exposent dans leurs cabanes, et ils lui font des sacrifices de chiens ou d'autres animaux.

Les guerriers portent leurs *manitous* dans une natte, et ils les invoquent sans cesse pour remporter la victoire sur leurs ennemis. Les *charlatans* ont pareillement recours à leurs *manitous* quand ils composent leurs médecines ou qu'ils pansent les malades. Ils accompagnent ces invocations de chants, de danses et de contorsions affreuses, pour faire croire qu'ils sont agités de leurs *manitous;* et en même temps ils agitent tellement leurs malades, qu'ils leur causent souvent la mort. Dans ces diverses agitations, le charlatan nomme tantôt une bête,

et tantôt une autre; ensuite il se met à sucer la partie du corps où le malade sent de la douleur; après l'avoir sucée pendant quelque temps, il se lève tout à coup et il lui jette une dent d'ours ou de quelque autre animal, qu'il tenait cachée dans la bouche : « Cher ami, s'écrie-t-il, tu as la vie, voilà ce qui te tuait ; » après quoi il dit en s'applaudissant : « Qui peut résister à mon *manitou ?* N'est-ce pas lui qui est le maître de la vie? » Si le malade vient à mourir, il a aussitôt une fourberie toute prête pour rejeter cette mort sur une autre cause, qui est survenue depuis qu'il a quitté le malade. Mais, au contraire, si le malade recouvre la santé, c'est alors qu'on le considère, qu'on le regarde lui-même comme un *manitou*, et qu'après l'avoir bien payé de ses peines, on lui apporte encore tout ce qu'il y a de meilleur dans le village pour le régaler. L'autorité que se donnent ces sortes de charlatans met un grand obstacle à la conversion des sauvages : embrasser le christianisme, c'est s'exposer à leurs insultes et à leurs violences. Il n'y a qu'un mois qu'une fille chrétienne en fit l'expérience : elle pas-

sait, tenant son chapelet à la main, devant la cabane d'un de ces imposteurs ; celui-ci, s'imaginant que la vue d'un chapelet semblable avait causé la mort à son père, entra aussitôt en fureur, prit son fusil, et était sur le point de tirer sur cette pauvre néophyte, lorsqu'il fut arrêté par quelques sauvages qui se trouvèrent présents. Je ne vous dis pas combien de fois j'ai reçu de leur part de pareilles insultes, ni combien de fois j'aurais expiré sous leurs coups, sans une protection particulière de Dieu, qui m'a préservé de leur fureur. Une fois, entre autres, l'un d'eux m'aurait fendu la tête d'un coup de hache, si je ne m'étais détourné dans le temps même qu'il avait le bras levé pour me frapper. Grâces à Dieu, notre village est purgé de tous ces fourbes. Le soin que nous avons pris nous-mêmes des malades, les remèdes que nous leur donnons, et qui opèrent la guérison de la plupart, ont perdu les charlatans de crédit et de réputation, et les ont forcés d'aller s'établir ailleurs. Il y en a pourtant parmi eux qui ne sont pas tout à fait si brutaux : on peut quelquefois les en-

tretenir, essayer de les détromper de la folle confiance qu'ils ont en leurs *manitous;* mais il n'est pas ordinaire d'y réussir. Un entretien qu'un de nos pères eut avec un de ces charlatans vous fera connaître jusqu'où va leur entêtement à cet égard, et quelle doit être la condescendance d'un missionnaire, pour en venir jusqu'à réfuter des opinions aussi extravagantes que celles dont ils sont prévenus.

Les Français étaient venus établir un fort sur le fleuve *Ouabache :* ils demandèrent un missionnaire, et le père Mermet leur fut envoyé. Ce père crut devoir aussi travailler à la conversion des *Mascoutens*, qui avaient fondé un village sur les bords du même fleuve : c'est une nation de sauvages qui entend la langue illinoise, mais qui, par l'attachement extrême qu'elle a pour les superstitions de ses charlatans, n'était pas trop disposée à écouter les instructions du missionnaire. Le parti que prit le père Mermet fut de confondre en leur présence un de ces charlatans, qui adorait le bœuf comme son grand *manitou.* Après l'avoir conduit

insensiblement jusqu'à avouer que ce n'était point le bœuf qu'il adorait, mais un *manitou* de bœuf qui est sous la terre, qui anime tous les bœufs, et qui rend la vie à ses malades; il lui demanda si les autres bêtes, comme l'ours, par exemple, que ses camarades adoraient, n'étaient pas pareillement animées par un *manitou* qui est sous la terre. « Sans doute, » répondit le charlatan. « Mais si cela est, reprit le missionnaire, les hommes doivent avoir aussi un *manitou* qui les anime? — Rien de plus certain, » dit le charlatan. « Cela me suffit, répliqua le missionnaire, pour vous convaincre que vous êtes bien peu raisonnable; car, si l'homme, qui est sur la terre, est le maître de tous les animaux, s'il les tue, s'il les mange, il faut que le *manitou* qui anime les hommes soit aussi le maître de tous les autres *manitous* : où est donc votre esprit de ne pas invoquer celui qui est le maître de tous les autres? » Ce raisonnement déconcerta le charlatan, et c'est tout l'effet qu'il produisit; car ils n'en furent pas moins attachés à leurs ridicules superstitions qu'ils l'étaient auparavant.

Dans ce temps-là même une maladie contagieuse désolait leur village, et enlevait chaque jour plusieurs sauvages : les charlatans n'étaient pas épargnés, et ils mouraient comme les autres. Le missionnaire crut pouvoir s'attirer leur confiance en prenant soin de tant de malades : il s'y appliqua sans relâche, et son zèle pensa lui coûter plusieurs fois la vie. Les services qu'il leur rendait n'étaient payés que d'outrages; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à décocher contre lui des flèches, qui tombèrent à ses pieds, soit qu'elles fussent poussées par des mains trop faibles, ou que Dieu, qui destinait le missionnaire à d'autres travaux, ait voulu le soustraire pour lors à leur fureur. Le père Mermet ne laissa pas de conférer le baptême à quelques sauvages qui le demandèrent avec instance, et qui moururent peu après l'avoir reçu. Cependant les charlatans s'éloignèrent un peu du fort, pour faire un grand sacrifice à leur *manitou*. Ils immolèrent jusqu'à quarante chiens, qu'ils portèrent au haut d'une perche en chantant et en dansant, en faisant mille contorsions extravagantes. La mortalité ne cessait

pas pour tous ces sacrifices. Le chef des charlatans s'imagina que leur *manitou*, plus faible que le *manitou* des Français, était contraint de lui céder. Dans cette persuasion, il fit plusieurs fois le tour du fort, en criant de toutes ses forces : « Nous sommes morts ; doucement, *manitou* des Français ; frappe doucement, ne nous tue pas tous. » Puis s'adressant au missionnaire : Arrête, bon *manitou;* fais-nous vivre : tu as la vie et la mort dans ton coffre ; laisse la mort, donne la vie. » Le missionnaire l'apaisa, et lui promit de prendre encore plus de soin des malades qu'il n'avait fait jusqu'alors ; mais, nonobstant tous les soins qu'il se donna, il périt plus de la moitié du village.

Pour revenir à nos Illinois, ils sont bien différents de ces sauvages, et de ce qu'ils étaient eux-mêmes autrefois. Le *christianisme*, comme je l'ai déjà dit, a adouci leurs mœurs farouches, et ils se distinguent maintenant par certaines manières douces et honnêtes qui ont porté les Français à prendre de leurs filles en mariage De plus, nous trouvons en eux de la docilité et de l'ardeur pour la pratique des vertu chrétiennes. Voici

l'*ordre* que nous observons chaque jour dans cette mission. Dès le grand matin on appelle les catéchumènes à l'église, où ils font la prière; ils écoutent une instruction et chantent quelques cantiques. Quand ils se sont retirés, on dit la messe, à laquelle tous les chrétiens assistent, les hommes placés d'un côté et les femmes de l'autre; on y fait aussi la prière, qui est suivie d'une instruction; après quoi chacun va à son travail. Nous nous occupons ensuite à visiter les malades, à leur donner les remèdes nécessaires, à les instruire, et à consoler ceux qui ont quelque sujet d'affliction. Après midi se fait le catéchisme, où tout le monde se trouve, chrétiens et catéchumènes, hommes et enfants, jeunes gens et vieillards, et où chacun, sans distinction de rang ni d'âge, répond aux questions que lui fait le missionnaire. Comme ces peuples n'ont aucun livre, et que naturellement ils sont indolents, ils auraient bientôt oublié les principes de la religion, si on ne leur en rappelait le souvenir par des instructions presque continuelles. La visite des cabanes nous occupe le reste de la journée. Le soir, tout le monde s'assemble

encore à l'église pour y entendre une instruction, faire la prière et chanter quelques cantiques. Les dimanches et les fêtes, on ajoute aux exercices ordinaires une instruction qui se fait après les vêpres. La ferveur avec laquelle ces bons néophytes se rendent à l'église à toutes ces heures est admirable; ils interrompent leur travail, et accourent de fort loin pour s'y trouver au temps marqué. Ils terminent d'ordinaire la journée par des assemblées particulières qu'ils font dans leur maison, les hommes séparément des femmes, et là ils récitent le chapelet à deux chœurs, et chantent, bien avant dans la nuit, des cantiques. Ces cantiques sont de véritables instructions, qu'ils retiennent d'autant plus aisément, que les paroles sont sur des airs qu'ils savent et qui leur plaisent. Ils s'approchent souvent des sacrements, et l'usage est parmi eux de se confesser et de communier de quinze en quinze jours. Nous avons été obligés de fixer les jours auxquels ils pourraient se confesser, sans quoi ils ne nous laisseraient pas le loisir de vaquer à nos autres fonctions. C'est le samedi et le dimanche de chaque semaine

que nous les entendons, et ces jours-là nous sommes accablés par la foule des pénitents. Le soin que nous prenons des malades nous attire toute leur confiance. C'est surtout dans ces moments que nous recueillons le fruit de nos travaux; leur docilité est parfaite alors, et nous avons la consolation assez ordinaire de les voir mourir dans une grande paix, et avec une vive espérance d'être bientôt réunis à Dieu dans le ciel.

Cette mission doit son établissement au feu père *Gravier*. A la vérité, le père *Marquet* fut le premier qui découvrit le Mississipi, il y a environ trente-neuf ans; mais, ne sachant pas la langue du pays, il ne s'y arrêta pas. Quelque temps après il y fit un second voyage, dans le dessein d'y fixer sa demeure, et de travailler à la conversion de ces peuples; la mort, qui nous l'enleva lorsqu'il était en chemin, laissa à un autre le soin d'exécuter cette entreprise. Ce fut le père *Daloës* qui s'en chargea : il savait la langue des *Oumiamis*, laquelle approche assez de celle des Illinois : cependant il n'y fit que fort peu de séjour, dans la pensée où il était qu'il ferait de plus grands fruits dans

une autre contrée, où effectivement il finit sa vie apostolique. Ainsi, c'est proprement le père Gravier qui doit être regardé comme le fondateur de la mission des Illinois; c'est lui qui a défriché le premier tous les principes de leur langue, et qui les a réduits selon les règles de la grammaire : nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il a commencé avec succès. Ce missionnaire eut d'abord beaucoup à souffrir des charlatans, et sa vie fut exposée à de continuels dangers; mais rien ne le rebutait, et il surmonta tous les obstacles par sa patience et par sa douceur. Étant obligé de partir pour *Michillimakinac*, sa mission fut confiée au père *Bineteau* et au père *Pinet*. Je travaillai quelque temps avec ces deux missionnaires, et après leur mort je restai seul chargé de toutes les fatigues de la mission, jusqu'à l'arrivée du père *Mermet*. J'étais auparavant dans le grand village des *Peouarias*, où le père Gravier, qui y était retourné pour la seconde fois, reçut une blessure qui lui causa la mort.

Nous avons perdu peu de monde cette année; mais je regrette infiniment un de

nos *instructeurs*, dont la vie et la mort ont été très-édifiantes. Nous appelons ici instructeurs ce que dans d'autres missions on appelle *catéchistes ;* parce que ce n'est pas dans l'église, mais dans les cabanes, qu'ils instruisent les catéchumènes et les nouveaux fidèles. Il y a pareillement des instructrices pour les femmes et pour les filles. *Henri* (c'est ainsi que se nommait l'instructeur dont je parle), quoique d'une naissance assez obscure, s'était rendu respectable à tout le monde par sa grande piété. Il n'y avait que sept à huit ans qu'il demeurait dans notre village ; avant que d'y venir, il n'avait jamais vu de missionnaires, et n'avait pas même la première idée du christianisme. Sa conversion eut quelque chose d'assez singulier. Il fut attaqué de la petite vérole, lui et toute sa famille : cette maladie lui ravit d'abord sa femme et quelques-uns de ses enfants ; elle rendit les autres aveugles ou extrêmement difformes ; il fut lui-même réduit à l'extrémité. Lorsqu'il croyait n'avoir plus que quelques moments à vivre, il lui sembla voir des missionnaires qui lui rendaient la vie, qui lui ouvraient la porte du ciel, et qui le pres-

saient d'y entrer; et dès ce moment il commença à se mieux porter. A peine fut-il en état de marcher, qu'il vint nous trouver dans notre village, et nous pria instamment de lui apprendre les vérités de la religion : à mesure que nous l'instruisions, il enseignait à ses enfants ce qu'il avait retenu de nos instructions, et toute cette famille fut bientôt disposée à recevoir le baptême. Un de ses enfants, tout aveugle qu'il était, nous charma par les grands sentiments de piété que nous découvrîmes en lui. Dans les cruelles maladies dont il fut longtemps affligé, sa prière était continuelle, et il est mort depuis quelques années dans une grande innocence. Henri, son père, a passé pareillement par de rudes épreuves; une longue et fâcheuse maladie acheva de purifier sa vertu, et l'a disposé à une mort qui nous a paru précieuse aux yeux de Dieu.

Il n'y a que peu de temps que je conférai aussi le baptême à une *jeune catéchumène* âgée de dix-sept ans, qui a fort édifié nos chrétiens par sa fermeté et par son attachement inviolable au christianisme. Les exemples domestiques étaient bien capables de

la séduire : fille d'un père et d'une mère idolâtres, elle trouvait dans sa propre famille les plus grands obstacles aux vertus qu'elle pratiquait. Pour l'éprouver encore davantage, il prit fantaisie à un jeune libertin de l'épouser : il mit tout en œuvre pour la faire consentir à ce mariage, jusqu'à promettre qu'il se ferait chrétien. Le père et la mère de notre catéchumène, qui avaient été gagnés par le jeune homme, la traitèrent avec la dernière inhumanité pour ébranler sa constance. Son frère en vint jusqu'à la menacer qu'il la tuerait si elle s'obstinait à refuser son consentement. Ces menaces et ces mauvais traitements ne firent nulle impression sur elle : toute sa consolation était de venir à l'église, et souvent elle me disait : « La mort dont on me menace ne m'effraie point; je la préférerai volontiers au parti qu'on me propose. C'est un séducteur que ce jeune homme qu'on veut que j'épouse; il ne pense nullement à se convertir. Mais quand ses promesses seraient sincères, ni lui ni d'autres ne changeront point la résolution que j'ai prise : non, mon père, je n'aurai jamais d'autre époux que Jésus-Christ. »

La persécution qu'on continua de lui faire essuyer dans sa famille fut poussée si loin, qu'elle fut obligée de se cacher chez un de ses parents qui était chrétien: là elle fut éprouvée par diverses infirmités, qui ne ralentirent point sa ferveur; ce qui est d'autant plus surprenant, que la moindre adversité est capable de décourager nos sauvages. Ayant appris quelque temps après que sa mère était en danger de perdre la vue par deux cataractes qui lui couvraient les yeux, cette généreuse fille, oubliant les indignes traitements qu'elle en avait reçus, courut aussitôt à son secours: sa tendresse et ses soins assidus attendrirent le cœur de la mère, et la gagnèrent au point, qu'elle accompagne maintenant sa fille à l'église, où elle se fait instruire pour se disposer à la grâce du baptême qu'elle demande avec empressement.

Comme nos sauvages ne vivent guère que de la chair boucanée des animaux qu'ils tuent à la chasse, il y a des temps pendant l'année où tout le monde quitte le village et se disperse dans les forêts pour courir après les bêtes. C'est un temps critique où ils ont

plus besoin que jamais de la présence du missionnaire, qui est obligé de les accompagner dans toutes ses courses. Il y a surtout *deux grandes chasses* : celle d'été qui, ne dure guère que trois semaines, et celle qui se fait pendant l'hiver, qui dure quatre à cinq mois. Quoique la chasse d'été soit la plus courte, elle est cependant la plus pénible : elle a coûté la vie au feu père Bineteau : il suivait les sauvages durant les plus grandes chaleurs du mois de juillet ; tantôt il était en danger d'être étouffé au milieu des herbes qui sont extrêmement hautes; tantôt il souffrait cruellement de la soif, ne trouvant point dans les prairies toutes desséchées une seule goutte d'eau pour l'apaiser. Le jour il était tout trempé de sueur, et la nuit il lui fallait prendre son repos sur la terre, exposé à la rosée, aux injures de l'air, et à plusieurs autres misères dont je ne vous fais pas le détail. Ces fatigues lui causèrent une violente maladie, qui le fit expirer entre mes bras. Pendant l'hiver les sauvages se partagent en plusieurs bandes, et cherchent les endroits où ils présument que la chasse sera plus abondante. C'est alors que nous

souhaiterions pouvoir nous multiplier, afin de ne les perdre pas de vue. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de parcourir successivement les divers campements où ils se trouvent, pour les entretenir dans la piété et leur administrer les sacrements. Notre village est le seul où il soit permis à quelques sauvages de demeurer pendant toutes ces courses; plusieurs y élèvent des poules et des cochons, à l'exemple des Français qui s'y sont établis, et ceux-là se dispensent, pour la plupart, de ces sortes de chasses. Le père Mermet, avec qui j'ai le bonheur d'être depuis plusieurs années, reste au village pour leur instruction : la délicatesse de sa complexion le met entièrement hors d'état de soutenir les fatigues attachées à ces longs voyages; cependant, malgré sa faible santé, je puis dire qu'il est l'âme de cette mission : c'est sa vertu, sa douceur, ses instructions pathétiques et le talent singulier qu'il a de s'attirer le respect et l'amitié des sauvages, qui ont mis notre mission dans l'état florissant où elle se trouve. Pour moi, qui suis fait à courir sur la neige, à manier l'aviron dans un canot, et qui ai, grâces à Dieu, les

forces nécessaires pour résister à de semblables travaux, je parcours les forêts avec le reste de nos sauvages, dont le plus grand nombre passe une partie de l'hiver à chasser. Ces courses, qu'il nous faut faire de temps en temps, soit à la suite des sauvages, soit pour d'autres raisons importantes au bien de nos missions, sont extrêmement pénibles. Vous en jugerez vous-même par le détail de quelques-unes que je fis ces dernières années, lesquelles pourront vous donner une idée de la manière dont nous voyageons en ce pays-ci. Si nos missions ne sont pas si florissantes que d'autres par le grand nombre de conversions, elles sont du moins précieuses et salutaires par les travaux et les fatigues qui en sont inséparables.

A vingt-cinq lieues d'ici se trouve le village des *Tamarouas*. C'est une mission qui d'abord avait été confiée au père *Pinet*, dont Dieu bénit tellement le zèle et les travaux, que j'ai été témoin moi-même que son église ne pouvait contenir la multitude des sauvages qui s'y rendaient en foule. Ce père eut pour successeur M. *Bergier*, prêtre du séminaire des missions étrangères. Ayant

appris qu'il y était dangereusement malade, je m'y transportai aussitôt pour le secourir. Je demeurai huit jours entiers auprès de ce digne ecclésiastique ; les soins que je pris de lui et les remèdes que je lui donnai semblèrent le rétablir insensiblement, de telle sorte que, croyant se trouver mieux, et sachant d'ailleurs combien ma présence était nécessaire dans ma mission, à cause du départ des sauvages, il me pressa de m'en retourner. Avant que de le quitter, je lui donnai par précaution le saint viatique ; il m'instruisit de l'état de sa mission, en me la recommandant, au cas que Dieu disposât de lui. Je chargeai le Français qui avait soin du malade de nous faire avertir aussitôt qu'il serait en danger, et je repris le chemin de ma mission. Comme il n'y a que vingt-cinq lieues de l'un à l'autre village, on ne couche qu'une fois dehors, pourvu qu'on marche bien : les repas qu'on prend en chemin consistent en quelques épis de blé et quelques morceaux de bœuf boucané qu'on porte avec soi : lorsque la faim presse, on allume du feu auprès de quelque ruisseau pour avoir de quoi boire, on fait griller

le blé et la viande; après quoi on se couche auprès du feu, se tournant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon qu'on a besoin de se réchauffer. Lorsque j'arrivai à notre village, presque tous les sauvages étaient partis; ils s'étaient dispersés le long du Mississipi. Je me mis aussitôt en chemin pour les aller joindre. A peine avais-je fait six lieues que je trouvai trois cabanes, dans l'une desquelles était un bon vieillard fort malade. Je le confessai, je lui donnai quelque remèdes, et je lui promis de venir le revoir, jugeant bien qu'il avait encore plusieurs jours à vivre. Cinq ou six lieues plus loin, je trouvai un grand nombre de cabanes qui faisaient une espèce de village : je m'y arrêtai quelques jours pour y faire mes fonctions accoutumées. Dans l'absence du missionnaire, on ne manque point de s'assembler tous les jours dans une grande cabane; et là on fait la prière, on récite le chapelet, on chante des cantiques, quelquefois bien avant dans la nuit; car c'est principalement durant l'hiver, lorsque les nuits sont longues, qu'on en passe une grande partie à chanter les louanges de Dieu. Nous avons soin de nom-

mer quelqu'un de nos néophytes des plus fervents et des plus respectés, pour présider à ces sortes d'assemblées.

J'avais déjà demeuré quelque temps avec ces chers néophytes, lorsqu'on vint m'avertir qu'à dix-huit lieues encore plus loin, en descendant le Mississipi, il y avait des *malades* qui avaient besoin d'un prompt secours. Je m'embarquai sur l'heure dans une pirogue; c'est une espèce de bateau fait d'un grand arbre creusé jusqu'à quarante pieds en longueur, et qui est fort massif; ce qui donne beaucoup de peine quand il faut remonter la rivière. Heureusement nous n'avions qu'à la descendre, et comme sa rapidité égale en cet endroit celle du Rhône, nous fîmes ces dix-huit lieues en un seul jour. Les malades n'étaient pas dans un danger aussi pressant qu'on me l'avait dépeint, et je les eus bientôt soulagés par mes remèdes. Comme il y avait là une église et un grand nombre de cabanes, j'y demeurai quelques jours pour ranimer la ferveur de mes néophytes par de fréquentes instructions et par la participation des sacrements. Nos sauvages ont une telle confiance au mis-

sionnaire qui les gouverne, qu'ils lui découvrent avec une ouverture de cœur admirable tout ce qui s'est passé durant son absence : ainsi quand il est arrivé quelque désordre, ou lorsque quelqu'un a donné quelque occasion de scandale, le missionnaire, en étant informé, est en état de remédier au mal et de prévenir les suites fâcheuses qu'il pourrait avoir. Il fallut me séparer de mes néophytes plus tôt que je n'aurais voulu : ce bon vieillard que j'avais laissé assez mal, et la maladie de M. Bergier, m'inquiétaient sans cesse et me pressaient de retourner au village pour en apprendre des nouvelles. Je remontai donc le Mississipi, mais ce fut avec de grandes fatigues; je n'avais qu'un sauvage avec moi, et son peu d'habileté m'obligeait à ramer continuellement, ou à me servir de la perche. Enfin, j'arrivai à temps dans la cabane de ce fervent chrétien qui se mourait; il se confessa pour la dernière fois, et reçut le saint viatique avec de grands sentiment de piété, exhortant son fils et tous les assistants à vivre selon les maximes de l'Evangile, et à persévérer jusqu'au dernier soupir dans la foi qu'ils avaient embrassée.

Aussitôt que je fus arrivé à notre village, je voulus aller voir M. *Bergier;* mais on s'y opposa, et on m'allégua pour raison que personne n'ayant apporté de ses nouvelles, comme on l'avait promis, supposé qu'il se trouvât plus mal, on ne pouvait douter que sa santé ne fût rétablie. Je me rendis à cette raison ; mais peu de jours après, j'eus un véritable regret de n'avoir pas suivi mon premier dessein. Un jeune esclave vint sur les deux heures après midi nous apprendre sa mort, et nous prier d'aller faire ses obsèques. Je partis à l'heure même: j'avais déjà fait six lieues lorsque la nuit me prit; une grosse pluie qui survint ne me permit pas de prendre quelques heures de repos. Je marchai donc jusqu'à la pointe du jour; le temps s'étant alors un peu éclairci, j'allumai du feu pour me sécher, et je continuai ma route. J'arrivai sur le soir au village, Dieu m'ayant donné la force de faire ces quinze lieues en un jour et une nuit. Le lendemain dès le grand matin je dis la messe pour le défunt, et je le mis en terre. La mort de M. Bergier fut presque subite, à ce que me rapporta le Français qui était auprès

de lui : il la sentit venir tout à coup, et dit qu'il était inutile de me venir chercher, puisqu'il serait mort avant mon arrivée. Il prit seulement entre ses mains le crucifix, qu'il baisa affectueusement, et il expira. C'était un missionnaire d'un vrai mérite et d'une vie très-austère. Au commencement de sa mission, il eut à soutenir de rudes assauts de la part des charlatans qui, profitant du peu de connaissance qu'il avait de la langue des sauvages, lui enlevaient tous les jours quelques chrétiens; mais dans la suite il sut se faire craindre à son tour de ces imposteurs.

C'est cette connaissance que nous avons de l'*inconstance des sauvages*, qui dans la suite nous donna beaucoup d'inquiétude sur l'état de la mission de *Peouarias ;* l'éloignement où nous étions de ce village, le plus grand qui soit dans ces quartiers, nous empêchait d'y faire des excursions fréquentes. D'ailleurs, les mauvais traitements qu'ils avait faits au feu père Gravier avaient obligé messieurs les gouverneurs du Canada et de la Mobile de défendre aux Français de faire la traite chez eux. A la vérité, plu-

sieurs chrétiens de ce village étaient venus se rendre auprès de nous; mais il y en restait beaucoup d'autres qui, n'étant pas soutenus par les instructions ordinaires, pouvaient chanceler dans la foi. Enfin, dans le temps que nous pensions aux moyens de rétablir cette mission, nous apprîmes de quelques Français, qui y avaient fait la traite secrètement, que ces sauvages étaient fort humiliés de l'abandon où on les avait laissés; que, dans plusieurs rencontres, ils avaient été battus par leurs ennemis, faute de poudre dont ils n'étaient plus fournis par les Français; qu'ils paraissaient vivement touchés de la manière indigne dont ils avaient traité le père Gravier, et qu'ils demandaient avec instance un missionnaire. Ces nouvelles nous firent juger, au père *Mermet*, au père *de Ville* et à moi, qu'il fallait profiter de la disposition favorable où étaient les *Peouarias,* pour remettre la mission sur son ancien pied. La Providence nous en fournissait un moyen tout naturel; il était nécessaire que l'un de nous fît un voyage à *Michillimakinac*, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues d'ici, pour conférer avec

le père *Joseph Marest*, mon frère, sur les affaires de nos missions dont il est supérieur. En faisant ce voyage, on ne pouvait se dispenser de passer par le village des *Peouarias*, et l'on espérait que la présence d'un missionnaire les déterminerait à renouveler les instances qu'ils avaient déjà faites et les marques de repentir qu'ils avaient données.

Comme j'étais parfaitement connu de ces sauvages, le père Mermet et le père de Ville me chargèrent de l'entreprise. Je partis donc le vendredi de la semaine de Pâques de l'année 1711. Je n'eus qu'un jour pour me préparer à un si long voyage, parce que j'étais pressé par deux *Peouarias*, qui voulaient s'en retourner, et dont j'étais bien aise d'être accompagné. Quelques autres sauvages vinrent avec nous jusqu'au village des *Tamarouas*, où j'arrivai le second jour de mon départ. J'en partis le lendemain, n'ayant sur moi que mon crucifix et mon bréviaire, et n'étant accompagné que de trois sauvages. Deux de ces sauvages n'étaient pas chrétiens, et le troisième n'était encore que catéchumène. Je vous avoue que je fus un peu embarrassé quand je me

vis à la merci de ces trois sauvages, sur lesquels je ne pouvais guère compter. Je me représentai, d'un côté, la légèreté de ces sortes de gens que la première fantaisie porterait peut-être à m'abandonner, ou que la crainte de partis ennemis mettrait en fuite à la moindre alarme. D'un autre côté, l'horreur de nos forêts, ces vastes pays inhabités, où je périrais infailliblement si j'étais abandonné, se présentaient à mon esprit et m'ôtaient presque tout courage. Mais enfin, me rassurant sur le témoignage de ma conscience, qui me disait intérieurement que je ne cherchais que Dieu et sa gloire, je m'abandonnai entièrement à la Providence.

Les *voyages* qu'on fait en ce pays-ci ne doivent pas se comparer à ceux que vous faites en Europe. Vous trouvez de temps en temps des bourgs et des villages, des maisons pour vous retirer, des ponts ou des bateaux pour passer les rivières, des sentiers battus qui vous conduisent à votre terme, des personnes qui vous mettent dans le droit chemin si vous vous égarez. Ici, rien de tout cela; nous avons marché pendant douze jours sans rencontrer une seule âme.

Tantôt nous nous trouvions dans des prairies à perte de vue, coupées de ruisseaux et de rivières, sans trouver aucun sentier qui nous guidât; tantôt il fallait nous ouvrir un passage au travers des forêts épaisses, au milieu de broussailles remplies de ronces et d'épines; d'autres fois nous avions à passer des marais pleins de fange où nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant le jour, il nous fallait prendre le repos de la nuit sur l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, à la pluie et aux injures de l'air: heureux encore quand on se trouve auprès de quelque ruisseau; autrement, quelque altéré qu'on soit, la nuit se passe sans pouvoir éteindre sa soif. On allume du feu, et quand on a tué quelque bête chemin faisant, on en fait griller des morceaux, qu'on mange avec quelques épis de blé d'Inde, si l'on en a. Outre ces incommodités, communes à tous ceux qui voyagent dans ces déserts, nous avons eu celle de bien jeûner pendant tout notre voyage. Ce n'est pas que nous ne trouvassions quantité de chevreuils, de cerfs et surtout de bœufs, mais nos sauvages n'en pou-

vaient tuer aucun. Ce qu'ils avaient ouï dire la veille de notre départ, que le pays était infesté de partis ennemis, les avait empêchés de prendre leurs fusils de peur d'être découverts par le bruit des coups qu'ils tireraient, ou d'en être embarrassés, s'ils leur fallait prendre la fuite; ainsi ils ne se servaient que de leurs flèches, et les bœufs qu'ils dardaient s'enfuyaient avec la flèche dont ils étaient percés, et allaient mourir fort loin de nous. Du reste, ces pauvres gens avaient grand soin de moi; ils me portaient sur leurs épaules, lorsqu'il fallait passer quelque ruisseau; et quand il y avait de profondes rivières à traverser, ils ramassaient plusieurs morceaux de bois sec qu'ils liaient ensemble, et, me faisant asseoir sur cette espèce de bateau, ils se mettaient à la nage et me poussaient devant eux jusqu'à l'autre bord.

Ce n'était pas sans raison qu'ils craignaient quelque parti de guerriers: il n'y aurait point eu de quartier pour eux; ou ils auraient eu la tête cassée, ou bien on les aurait faits prisonniers, pour les brûler ensuite à petit feu, ou les jeter dans la chaudière. Rien de plus affreux que les *guerres*

de nos sauvages. Ce ne sont d'ordinaire que des partis de vingt, de trente ou de quarante hommes. Quelquefois ces partis ne sont que de six ou de sept personnes, et ce sont les plus redoutables. Comme ils font consister toute leur habileté à surprendre l'ennemi, le petit nombre facilite le soin qu'ils ont de se cacher, pour faire plus sûrement le coup qu'ils méditent; car nos guerriers ne se piquent point d'attaquer l'ennemi de front, et lorsqu'il est sur ses gardes: il faut pour cela qu'ils soient dix contre un; encore, dans ces occasions-là, chacun se défend-il d'avancer le premier. Leur méthode est de suivre leurs ennemis à la piste, et d'en tuer quelqu'un lorsqu'il est endormi, ou bien de se mettre en embuscade aux environs des villages, et de casser la tête au premier qui sort, et de lui enlever la chevelure pour s'en faire un trophée parmi ses compatriotes; et voici comme la chose se pratique: aussitôt qu'un de ces guerriers a tué son ennemi, il tire son couteau, il lui cerne la tête, et il en arrache la peau et les cheveux qu'il porte en triomphe dans son village; il suspend, durant plusieurs jours, cette chevelure au haut de

sa cabane, et alors tous ceux du village viennent le féliciter de sa valeur, et lui apportent des présents pour lui témoigner la part qu'ils prennent à sa victoire. Quelquefois ils se contentent de faire des prisonniers; mais aussitôt ils leur lient les mains, et ils les font courir devant eux à toutes jambes, dans la crainte qu'ils ont d'être poursuivis, comme il arrive quelquefois, par les compagnons de ceux qu'ils emmènent. Le sort de ces prisonniers est bien triste; car souvent on les brûle à petit feu, et d'autres fois on les met dans la chaudière pour en faire un festin à tous les guerriers.

Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes des traces d'un parti de ces guerriers. J'admirai combien la vue de nos sauvages est perçante; ils me montraient sur l'herbe leurs vestiges; ils distinguaient où ils s'étaient assis, où ils avaient marché, combien ils étaient; et moi, j'avais beau regarder fixement, je n'y pouvais pas découvrir la plus légère trace. Ce fut un grand bonheur pour moi que la peur ne les saisît pas à ce moment; ils m'auraient laissé tout seul au milieu des bois. Mais peu après, moi-

même je leur donnai, sans y penser, une rude alarme. Une enflure que j'avais aux pieds me faisait marcher lentement, et ils m'avaient tant soit peu devancé, sans que j'y fisse attention : je m'aperçus tout à coup que j'étais seul, et vous pouvez juger quel fut mon embarras. Je me mis aussitôt à les appeler, mais ils ne me firent aucune réponse ; je criai plus fort ; et eux, ne doutant pas que je ne fusse aux prises avec un parti de guerriers, se déchargeaient déjà de leurs paquets pour courir plus vite ; je redoublais mes cris, et leur frayeur augmentait de plus en plus. Les deux sauvages idolâtres commençaient déjà à prendre la fuite ; mais le catéchumène, ayant honte de m'abandonner, s'approcha tant soit peu pour examiner de quoi il s'agissait ; quand il se fut aperçu qu'il n'y avait rien à craindre, il fit signe à ses camarades ; puis, en m'abordant : « Vous nous avez bien fait peur, me dit-il d'une voix tremblante ; mes compagnons s'enfuyaient déjà : mais pour moi, j'étais résolu à mourir avec vous plutôt que de vous abandonner. » Cet incident m'apprit à suivre de près mes compagnons de voyage ; et de leur côté, ils furent

plus attentifs à ne pas s'éloigner de moi.

Cependant le mal que j'avais aux pieds devenait plus considérable. Dès le commencement du voyage, je m'y étais fait quelques ampoules que je négligeai, me persuadant qu'à force de marcher je m'endurcirais à la fatigue. Comme la crainte de trouver des partis ennemis nous faisait faire de longues traites, que nous passions la nuit au milieu des broussailles et des halliers, afin que l'ennemi ne pût approcher de nous sans se faire entendre, que d'ailleurs nous n'osions allumer de feu de peur d'être découverts, ces fatigues me mirent dans un triste état : je ne marchais plus que sur des plaies; ce qui toucha tellement les sauvages qui m'accompagnaient qu'ils prirent la résolution de me porter tour à tour; ils me rendirent ce service deux jours de suite; mais ayant gagné la rivière des Illinois, et n'étant plus qu'à vingt-cinq lieues des *Peouarias*, j'engageai un de mes sauvages à prendre les devants, pour donner avis aux Français de mon arrivée et de la fâcheuse situation où je me trouvais. Je ne laissai pas d'avancer encore un peu pendant deux jours, me traînant

comme je pouvais, et étant porté de temps en temps par les deux sauvages qui étaient restés avec moi. Le troisième jour je vis arriver, sur le midi, plusieurs Français qui m'amenaient un canot et des rafraîchissements. Ils furent étonnés de voir combien j'étais languissant; c'était l'effet de la longue abstinence que j'avais faite, et de la douleur que j'avais ressentie en marchant. Ils m'embarquèrent dans leur canot, et comme je n'avais point d'autre incommodité, le repos et les bons traitements qu'ils me firent m'eurent bientôt rétabli. Je ne laissai pas d'être encore plus de dix jours sans pouvoir me soutenir sur les pieds. D'un autre côté, je fus fort consolé des démarches que firent les *Peouarias ;* tous les chefs du village vinrent me saluer, en me témoignant la joie qu'ils avaient de me revoir, et me conjurant d'oublier leurs fautes passées et de venir demeurer avec eux. Je répondis à ces marques d'amitié par des témoignages réciproques de tendresse; et je leur promis de fixer mon séjour au milieu d'eux, aussitôt que j'aurais terminé les affaires qui m'appelaient à *Michillimakinac.* Après avoir demeuré quinze

jours dans le village des *Peouarias*, et m'être un peu rétabli par les soins qu'on prit de moi, je songeai à continuer ma route. J'avais espéré que les Français, qui devaient s'en retourner vers ce temps-là, me mèneraient avec eux jusqu'à mon terme; mais, comme il n'était point encore tombé de pluie, il ne leur fut pas possible de sortir de la rivière. Ainsi, je pris le parti d'aller à la rivière de Saint-Joseph, dans la mission des *Pouteautamis*, qui est gouvernée par le père Charton. En neuf jours de temps, je fis ce second voyage, qui est de soixante-dix lieues, et je le fis partie sur la rivière, laquelle est pleine de courants, partie en coupant par les terres. Dieu me conserva d'une façon toute particulière dans ce voyage. Un parti de guerriers ennemis des Illinois vint fondre sur des chasseurs à une portée de fusil du chemin que je tenais; ils tuèrent l'un d'eux, et, emmenant un autre dans le village, ils le mirent dans la chaudière, et en firent un festin de guerre.

Comme j'approchais du village des *Pouteautamis*, le Seigneur voulut bien me dédommager de toutes mes peines, par une de

ces aventures imprévues qu'il ménage quelquefois pour la consolation de ses serviteurs. Des sauvages qui ensemençaient leurs terres, m'ayant aperçu de loin, allèrent avertir le père Chardon de mon arrivée. Le père vint aussitôt au-devant de moi, suivi d'un autre jésuite. Quelle agréable surprise, quand je vis mon frère qui se jetait à mon cou pour m'embrasser! Il y avait quinze ans que nous étions séparés l'un de l'autre, sans espérance de nous revoir jamais. Il est vrai que j'étais parti pour le joindre; mais ce n'était qu'à *Michillimakinac* que devait se faire notre entrevue, et non pas à plus de cent lieues en deçà. Dieu lui avait inspiré, sans doute, le dessein de faire en ce temps-là sa visite dans la mission de Saint-Joseph, afin de me faire oublier en un moment toutes mes fatigues passées. Nous bénîmes l'un et l'autre la divine miséricorde, qui nous faisait venir de lieux si éloignés pour nous donner une consolation qui se sent beaucoup mieux qu'elle ne s'exprime. Le père Chardon participa à la joie de cette heureuse rencontre, et nous fit tous les bons traitements que nous pouvions attendre de

sa charité. Après avoir demeuré huit jours dans la mission de Saint-Joseph, je m'embarquai avec mon frère dans son canot, pour nous rendre ensemble à *Michillimakinac*. Ce voyage me fut fort agréable, non-seulement parce que j'avais le plaisir d'être avec un frère qui m'est extrêmement cher, mais encore parce qu'il me procurait le moyen de profiter plus longtemps de ses entretiens et de ses exemples.

Il y a plus de cent lieues de la mission de Saint-Joseph à *Michillimakinac*. On va tout le long du lac *Michigan*, que dans les cartes on nomme, sans aucun fondement, le *lac des Illinois*, puisqu'il n'y a point d'Illinois qui demeurent aux environs. Le mauvais temps nous arrêta dix-sept jours dans ce voyage, qu'on fait quelquefois en moins de huit jours. *Michillimakinac* est situé entre deux grands lacs, dans lesquels se déchargent d'autres lacs et plusieurs rivières. C'est ce qui fait que ce village est l'abord ordinaire des Français, des sauvages et de presque toutes les pelleteries du pays. Il s'en faut bien que le terroir y soit aussi bon que chez nos Illinois. On n'y vit que de poisson

durant la plus grande partie de l'année. Les eaux, qui en font l'agrément pendant l'été, en rendent le séjour bien triste et bien ennuyeux durant l'hiver. La terre y est couverte de neiges depuis la Toussaint jusqu'au mois de mai. Le génie de ces sauvages se sent du climat sous lequel ils vivent; il est âpre et indocile; la religion n'y prend pas d'aussi fortes racines qu'on le souhaiterait, et il n'y a que quelques âmes qui se donnent de temps en temps véritablement à Dieu, qui consolent le missionnaire de toutes ses peines. Pour moi, j'admirais la patience avec laquelle mon frère supportait leurs défauts, sa douceur à l'épreuve de leurs caprices et de leur grossièreté, son assiduité à les voir, à les instruire, à ranimer leur indolence pour les exercices de la religion, son zèle et sa charité capables d'embraser leurs cœurs, s'ils eussent été moins durs et plus traitables; et je me disais à moi-même que le succès n'est pas toujours la récompense des travaux des hommes apostoliques, ni la mesure de leurs mérites.

Ayant terminé toutes nos affaires pendant environ deux mois que je demeurai avec

mon frère, il fallut nous séparer. Comme c'était Dieu qui ordonnait cette séparation, il sut en corriger toute l'amertume. J'allai rejoindre le père *Chardon*, avec qui je demeurai quinze jours. C'est un missionnaire plein de zèle, et qui a un rare talent pour apprendre les langues; il sait presque toutes celles des sauvages qui sont sur les lacs; il a même appris assez d'illinois pour se faire entendre, quoiqu'il n'ait vu de ces sauvages qu'en passant, lorsqu'ils viennent dans son village; car les *Pouteautamis* et les Illinois vivent en bonne intelligence, et se rendent visite de temps en temps. Leurs mœurs sont pourtant bien différentes; ceux-là sont brutaux et grossiers, ceux-ci au contraire sont doux et affables.

Après avoir pris congé du missionnaire, nous montâmes la rivière de Saint-Joseph pour aller faire un *portage* à trente lieues de son embouchure. Voici ce que nous appelons faire portage: les canots dont on se sert pour naviguer en ce pays-ci, n'étant que d'écorce, sont fort légers, bien qu'ils portent autant qu'une chaloupe. Quand le canot nous a portés longtemps sur l'eau,

nous le portons à notre tour sur la terre pour aller gagner une autre rivière, et c'est ce que nous fîmes en cet endroit. Nous transportâmes d'abord tout ce qui était dans le canot vers la source de la rivière des Illinois, qu'on appelle *Huakiki*; ensuite nous y portâmes notre canot, et après l'avoir chargé, nous nous y embarquâmes pour continuer notre route. Nous ne fûmes que deux jours à faire ce portage, qui est long d'une lieue et demie. Des pluies abondantes qui vinrent en cette saison, enflèrent nos petites rivières, et nous délivrèrent des courants que nous appréhendions. Enfin nous aperçûmes notre agréable pays; les bœufs sauvages et les troupeaux de cerfs se promenaient sur le bord de la rivière, et du canot on en tirait de temps en temps quelques-uns qui servaient à nos repas. A quelques lieues du village des *Peouarias*, plusieurs de ces sauvages vinrent au-devant de moi pour me faire escorte et pour me défendre des partis de guerriers qui courent dans les forêts; et quand j'approchai du village, ils y dépêchèrent l'un d'eux pour donner avis de mon arrivée. La plupart

montèrent dans le fort, qui est placé sur un rocher au bord de la rivière. Lorsque j'entrai dans le village, ils firent une décharge générale de leurs mousquets en signe de réjouissance: la joie était peinte effectivement sur tous les visages, et c'était à qui la ferait éclater en ma présence. Je fus invité, avec les Français et les chefs illinois, à un festin que nous donnèrent les plus distingués des *Peouarias*. Ce fut là qu'un de leurs principaux chefs, me parlant au nom de la nation, me témoigna la vive douleur qu'ils ressentaient de la manière indigne avec laquelle ils avaient traité le père Gravier; et il me conjura de l'oublier, d'avoir pitié d'eux et de leurs enfants, et de leur ouvrir la porte du ciel qu'ils s'étaient fermée à eux-mêmes. Pour moi, je rendais grâce à Dieu, au fond du cœur, de voir l'accomplissement de ce que je souhaitais avec le plus d'ardeur: je leur répondis en peu de mots que j'étais touché de leur repentir; que je les regardais toujours comme mes enfants; et qu'après avoir fait un tour à ma mission, je viendrais fixer ma demeure au milieu d'eux, pour les aider par mes instructions à ren-

trer dans la voie du salut dont ils s'étaient peut-être écartés. A ces mots il s'éleva un grand cri de joie, et chacun à l'envi me témoigna sa reconnaissance. Pendant deux jours que je demeurai dans ce village, je dis la messe en public et je fis toutes les fonctions de missionnaire.

Ce fut vers la fin d'août que je m'embarquai pour retourner à ma mission des *Cascaskias*, éloignée de cent cinquante lieues du village des *Peouarias*. Dès le premier jour de notre départ, nous trouvâmes un canot de *Scioux* crevé en quelques endroits, qui allait à la dérive, et nous aperçûmes un campement de guerriers, où nous jugeâmes à l'œil qu'il y avait bien cent personnes. Nous fûmes justement effrayés, et nous étions sur le point de rebrousser chemin vers le village que nous quittions, dont nous n'étions encore éloignés que de dix lieues : ces *Scioux* sont les plus cruels de tous les sauvages; nous étions perdus, si nous fussions tombés entre leurs mains. Ils sont grands guerriers, mais c'est principalement sur l'eau qu'ils sont redoutables. Ils n'ont que de petits canots d'écorce faits en forme

de gondole, et qui ne sont guère plus larges que le corps d'un homme, où ils ne peuvent tenir que deux ou trois au plus. Ils rament à genoux, maniant l'aviron tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, c'est-à-dire donnant trois ou quatre coups d'aviron du côté droit, et puis autant du côté gauche, mais avec tant de dextérité et de vitesse que leurs canots semblent voler sur l'eau. Après avoir examiné toutes choses avec attention, nous jugeâmes que ces sauvages avaient fait leur coup et se retiraient : nous nous tînmes cependant sur nos gardes, et nous marchâmes plus lentement pour ne point les rencontrer. Mais quand nous eûmes une fois gagné le Mississipi, nous allâmes à force de rames. Enfin, le 10 de septembre, j'arrivai à ma chère mission en parfaite santé, après cinq mois d'absence. Je ne vous dis pas la joie que nous eûmes tous de nous revoir; vous jugez assez combien elle fut grande de part et d'autre. Mais quand il fut question de tenir la parole que j'avais donnée aux *Peouarias*, d'aller demeurer avec eux, les Français et les sauvages s'y opposèrent, apparemment parce qu'ils étaient accoutumés à mes

manières, et qu'ils ne se plaisaient point au changement. Ce fut donc le père de Ville qui y fut envoyé à ma place. Ce père, qui était depuis peu de temps avec nous, fait voir maintenant par son zèle, par le talent qu'il a de gagner les sauvages et par le progrès qu'il fait parmi eux, que Dieu le destinait à cette mission, ne m'en ayant pas jugé digne.

Quand je fus de retour à ma mission, je bénis Dieu des faveurs dont il l'avait comblée pendant mon absence. Il y eut cette année-là une récolte abondante de froment et de blé sauvage. Outre la beauté du lieu, nous avons encore des salines dans le voisinage, qui nous sont d'une grande utilité. On vient de nous amener des vaches qui nous rendront les mêmes services pour le labour que les bœufs rendent en France. On s'est efforcé d'apprivoiser les bœufs sauvages, mais on n'a jamais pu y réussir. Les mines de plomb et d'étain ne sont pas loin d'ici; on en trouverait peut-être de plus considérables, comme je l'ai dit plus haut, si quelque personne intelligente s'employait à les découvrir. Nous ne sommes qu'à trente lieues

du *Missouri*, ou *Pekitanoui*. C'est une grande rivière qui se jette dans le Mississipi, et l'on prétend qu'elle vient encore de plus loin que ce fleuve. C'est au haut de cette rivière que sont les meilleures mines des Espagnols. Enfin nous sommes assez près de la rivière *Ouabache*, qui pareillement se décharge, au-dessous de nous, dans le Mississipi. On peut facilement, par le moyen de cette rivière, commercer avec les *Miamis*, et avec une infinité d'autres nations plus éloignées; car elle s'étend jusqu'au pays des Iroquois. Tous ces avantages favorisent extrêmement le dessein qu'ont quelques *Français* de s'établir dans notre village. De vous dire si ces sortes d'établissements doivent contribuer au bien de la religion, c'est sur quoi il ne m'est pas facile de m'expliquer. Que les Français qui viendront parmi nous ressemblent à ceux que j'y ai vus autrefois, qui édifiaient nos néophytes par leur piété et par la régularité de leurs mœurs, rien ne sera plus consolant pour nous ni plus utile au progrès de l'Evangile; mais si par malheur quelques-uns d'eux venaient à faire profession de libertinage, et peut-être d'irréligion,

comme il est à craindre, ce serait fait de notre mission : leur pernicieux exemple ferait plus d'impression sur l'esprit des sauvages que tout ce que nous pourrions dire pour les préserver des mêmes déréglements; ils ne manqueraient pas de nous reprocher, comme ils l'ont déjà fait en quelque endroit, que nous abusons de la facilité qu'ils ont à nous croire; que les lois du christianisme ne sont pas aussi sévères que nous l'enseignons; qu'il n'est pas croyable que des personnes éclairées, comme sont les Français, et élevées dans le sein de la religion, voulussent courir à leur perte et se précipiter dans l'enfer, s'il était vrai que telle et telle action méritât un châtiment si terrible. Tous les raisonnements que le missionnaire pourrait opposer à cette impression de mauvais exemple n'auraient nulle force sur l'esprit d'un peuple qui n'est guère touché que de ce qui frappe les sens. Ainsi, mon révérend père, aidez-moi à prier le Seigneur qu'il rende mes appréhensions vaines et qu'il continue à répandre ses bénédictions sur mes faibles travaux. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec respect, etc.

LETTRE QUATRIÈME.

Êtes-vous curieux, mon cher amis, d'apprendre la chose du monde la moins curieuse, et qui coûte le plus d'apprendre par expérience? c'est la manière de voyager sur le *Mississipi;* ce que c'est que ce pays si vanté, si décrié tout à la fois en France, et quelle espèce de gens on y trouve? Je n'ai rien autre chose à vous mander à présent: si la relation que je vais vous faire de notre voyage n'est pas intéressante, prenez-vous-en au pays; si elle est trop longue, prenez-vous-en à l'envie que j'ai de m'entretenir avec vous.

Pendant notre séjour à la *Nouvelle-Orléans*, nous y avons vu la paix et le bon ordre rétablis par les soins et la sagesse du nouveau commandant général: il y avait deux

partis parmi ceux qui étaient à la tête des affaires; on appelait l'un la grande bande, et l'autre la petite bande. Cette division est dissipée, et il y a tout lieu d'espérer que la colonie s'établira plus solidement que jamais. Quoi qu'il en soit, on attendait chaque jour l'arrivée de la pirogue qui portait les pères Tartarin, Doutreleau, un de nos frères et les religieuses: c'est ce qui fit précipiter notre départ pour épargner au révérend père de Beaubois un surcroît d'embarras, quoique ce fût la mauvaise saison pour voyager sur le *Mississipi.* D'ailleurs ce père avait sur les bras le frère Simon, qui, avec quelques *engagés*, était descendu des Illinois, et nous attendait depuis trois ou quatre mois. Simon est un *donné* de la mission des Illinois: on appelle ici *engagés* des gens qui se louent pour ramer dans une pirogue ou un bateau, et l'on pourrait ajouter, pour faire enrager ceux qu'ils conduisent.

Nous nous embarquâmes donc, le 25 mai 1727, les pères *Souel, Dumas* et moi, sous la conduite du bonhomme *Simon.* Les pères *de Guienne* et *Le Petit* devaient dans peu de jours prendre une autre route: le premier,

comme vous savez, pour les *Alibamons*, et le second pour les *Chasses*. Notre bagage et celui de nos engagés faisaient un volume de plus d'un pied au-dessus des bords de nos deux pirogues; nous étions perchés sur un tas de coffres et de ballots, sans avoir la liberté de changer de posture. On nous prophétisa que nous n'irions pas loin avec cet équipage. En remontant le *Mississipi* on va terre à terre, parce que le courant est trop fort: à peine avions-nous perdu de vue la Nouvelle-Orléans, qu'une branche qui s'avançait, et qui ne fut point aperçue par celui qui gouvernait, accroche un coffre, le renverse, fait faire la culbute à un jeune homme qui était auprès, et frappe rudement le père Souel. Par bonheur elle se rompit dans ce premier effort; sans quoi, et le coffre et le jeune homme étaient dans l'eau. Cet accident nous détermina, lorsque nous fûmes arrivés aux *Chapitulas*, à trois lieues de la Nouvelle-Orléans, à dépêcher au père de Beaubois, pour lui demander une plus grande pirogue. Pendant ce temps-là nous étions en pays de connaissance. Le nom barbare qu'il porte marque qu'il a été

autrefois habité par des sauvages: on appelle à présent de ce nom cinq *concessions* qui sont le long du *Mississipi*. M. *Dubreuil*, Parisien, nous reçut dans la sienne. Les trois suivantes appartiennent à trois frères canadiens qui sont venus dans ce pays, le bâton blanc à la main et le brayer autour des reins, pour s'y établir, et qui ont plus avancé leurs affaires que les *concessionnaires* de France, quoique ceux-ci eussent envoyé des millions pour fonder leurs concessions qui sont *fondues* à présent pour la plupart. La cinquième est à M. *de Koli*, Suisse de nation, seigneur de la terre de Livry, près de Paris, un des plus honnêtes hommes qu'on puisse voir; il avait passé dans le même vaisseau que nous, afin de voir par lui-même l'état de la concession pour laquelle il a équipé des vaisseaux et fait des dépenses infinies. Il y a dans chacune de ces concessions au moins soixante nègres; on y cultive le maïs, le riz, l'indigo, le tabac: ce sont celles de la colonie qui ont le mieux réussi. Je vous parle de concession; j'aurai encore occasion d'en parler, aussi bien que d'établissement et d'habitation;

vous ne savez peut-être pas ce que c'est que tout cela, ayez donc la patience d'en lire l'explication.

On appelle *concession* une certaine étendue de terrain *concédée* par la compagnie des Indes à un particulier ou à plusieurs qui ont fait société ensemble pour défricher et faire valoir ce terrain. C'est ce que l'on appelait, dans le temps de la plus grande vogue du *Mississipi*, les comtés, les marquisats du *Mississipi;* ainsi les concessionnaires sont les gentilshommes de ce pays. La plupart n'étaient point gens à quitter la France; ils ont équipé des vaisseaux remplis de directeurs, d'économes, de garde-magasins, de commis, d'ouvriers de différens métiers, de vivres et d'effets de toutes les sortes. Il s'agissait de s'enfoncer dans les bois, d'y cabaner, d'y choisir un terrain, d'en brûler les cannes et les arbres. Ces commencements paraissaient bien durs à des gens nullement accoutumés à ces sortes de travaux; les directeurs et leurs subalternes s'amusèrent pour la plupart dans des endroits où il y avait déjà quelques Français établis, ils y consommèrent leurs vivres; à

peine l'ouvrage était-il commencé, que la concession était déjà ruinée: l'ouvrier, mal payé ou mal nourri, refusait de travailler, ou se payait par lui-même; les magasins étaient au pillage: ne reconnaissez-vous pas là le Français? C'est en partie ce qui a empêché que ce pays ne s'établît comme il devrait l'être, après les dépenses prodigieuses que l'on a faites pour cela. On appelle *habitation* une moindre portion de terre accordée par la compagnie. Un homme avec sa femme ou son associé défriche un petit canton, se bâtit une maison sur quatre fourches qu'il couvre d'écorce, sème du maïs et du riz pour sa provision; une autre année il fait un peu plus de vivres et une plantation de tabac: s'il vient enfin à bout d'avoir trois ou quatre nègres, le voilà tiré d'affaire; c'est ce que l'on appelle *habitation*, *habitant*: mais combien sont aussi gueux que lorsqu'ils ont commencé? On appelle *établissement* un canton où il y a plusieurs habitations peu éloignées les unes des autres, qui font une espèce de village.

Les *voyageurs*: ce sont pour la plupart des gens envoyés pour causes au Mississipi

par leurs parents ou par la justice, et qui, trouvant que la terre est trop basse pour la piocher, aiment mieux s'engager pour ramer et courir d'un bord à l'autre. Les *chasseurs*: ceux-ci remontent le Mississipi sur la fin de l'été jusqu'à deux ou trois cents lieues, dans le pays où il y a des bœufs; ils font des plats côtés, c'est-à-dire qu'ils font sécher au soleil la chair qui est sur les côtes du bœuf; ils salent le reste, et font de l'huile d'ours; ils descendent vers le printemps, et fournissent de viande la colonie. Le pays qui est depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'ici rend ce métier nécessaire, parce qu'il n'est pas assez habité ni assez défriché pour y élever des bestiaux. A trente lieues d'ici on commence seulement à trouver les bœufs; ils sont par troupeaux dans les prairies ou sur les rivières; un Canadien descendit l'année passée à la Nouvelle-Orléans quatre cent quatre-vingts langues des bœufs qu'il avait tués pendant son hivernement, avec son associé seulement.

Nous quittâmes les *Chapitoulas* le 29. Quoiqu'on nous eût envoyé une plus grande pirogue, et malgré le nouvel arrimage de

nos gens, nous avions presque autant d'embarras qu'auparavant. Nous n'avions que deux lieues à faire ce jour-là pour aller coucher aux *Cannes brûlées*, chez M. de Benac, directeur de la concession de M. d'Artagnan; il nous reçut avec amitié, et nous régala d'une *carpe* du *Mississipi*, qui pesait trente-cinq livres. Les *Cannes brûlées* sont deux ou trois concessions le long du *Mississipi:* c'est un endroit à peu près comme les *Chapitoulas;* la situation m'en parut même plus belle. Le lendemain nous fîmes six lieues; on n'en fait guère davantage en remontant ce fleuve, et nous couchâmes ou plutôt nous cabanâmes *aux Allemands*. C'est le quartier que l'on assigna au reste languissant de cette troupe d'Allemands qui avaient péri de misère, soit à Lorient, soit en arrivant à la *Louisiane*. C'est une grande pauvreté que leurs habitations. C'est ici proprement où l'on commence d'apprendre ce que c'est que voyager sur le *Mississipi*. Je vais vous en donner une petite idée, pour n'être point obligé de répéter toujours la même chose.

Nous étions partis dans le temps des plus

grandes eaux; le fleuve avait monté à son ordinaire de plus de quarante pieds : presque tout le pays est terre basse, et par conséquent il était inondé. Ainsi nous étions exposés à ne point trouver de *cabanage*, c'est-à-dire de terre pour faire chaudière et pour coucher. Quand on en trouve, voici comme on couche. Si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on commence par faire une couche de feuillage afin que le matelas n'enfonce point dans la vase; on étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, et des draps si l'on en a; on plie trois ou quatre cannes en demi-cercle, dont on fiche les deux bouts en terre, et que l'on éloigne les unes des autres selon la longueur de son matelas : sur celles-ci on en attache trois autres en travers; on étend ensuite sur ce petit édifice son *baire*, c'est-à-dire une grande toile, dont on replie avec soin les extrémités par-dessous le matelas. C'est sous ces tombeaux, où l'on étouffe de chaleur, que l'on est obligé de se coucher. La première chose que l'on fait en mettant à terre, c'est de faire son baire en diligence : les ma-

ringouins ne permettent pas d'en user autrement. Si l'on pouvait coucher à découvert, on goûterait la fraîcheur de la nuit, on serait trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve point de cabanage: alors on amarre la pirogue à un arbre; si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus; si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on ne soupe point et l'on ne se couche point; on reste dans la même situation que pendant la journée, exposé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. Au reste, on appelle *embarras* un amas d'arbres flottants que le fleuve a déracinés, que son courant entraîne continuellement, et qui, se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue de terre, s'accumulent les uns sur les autres, et forment des piles énormes; on en trouve qui fourniraient de bois votre bonne ville de Tours pendant trois hivers. Ces endroits sont difficiles et dangereux à passer. Il faut raser ces embarras; le courant y est rapide, et s'il pousse la pirogue contre ces arbres flottants, elle disparaît aussitôt; elle est abîmée dans les eaux sous l'embarras.

C'était aussi la saison des plus grandes chaleurs, qui augmentaient chaque jour: pendant tout le voyage, nous n'avons eu qu'un jour entier d'un temps couvert; toujours un soleil brûlant sur nos têtes, sans avoir pu pratiquer sur nos pirogues un petit tendelet qui nous fît un peu d'ombrage; d'ailleurs, la hauteur des arbres et l'épaisseur des bois qui sont dans toute la route aux deux bords du fleuve ne laissent pas goûter le moindre souffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverse; l'air ne se fait sentir qu'au milieu du fleuve, lorsqu'il faut le traverser pour prendre le plus court. Nous pompions sans cesse l'eau du *Mississipi* avec des cannes pour nous désaltérer; quoique fort boueuse, elle ne fait aucun mal. Un autre rafraîchissement que nous avions, c'étaient les raisins qui pendent des arbres presque partout, et que nous arrachions en passant, ou que nous allions cueillir lorsque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays, du moins aux Akensas, deux sortes de raisins, dont l'un mûrit en été, et l'autre en automne. C'est la même espèce; les grains en sont fort petits, et rendent un jus fort

épais. Il y en a encore d'une autre espèce ; la grappe n'est que de trois grains qui sont gros comme des prunes de Damas : nos sauvages l'appellent *asi*, *contai ; raisin*, *prune*.

Nos provisions de vivres consistaient en biscuit, lard salé et bien rance, riz, maïs, pois, et le biscuit nous manqua un peu au-dessus des Natchez. Nous n'avions déjà plus de lard à dix ou douze lieues de la Nouvelle-Orléans; nous vécûmes de pois, ensuite de riz, qui ne nous a manqué qu'à notre arrivée ici; l'assaisonnement consistait en sel, huile d'ours, et dans un riche appétit. La nourriture la plus ordinaire de ce pays, presque l'unique pour bien des gens, et surtout pour les voyageurs, c'est le *gru:* on pile le maïs pour lui ôter sa première pellicule, on le fait bouillir longtemps dans l'eau, les Français l'assaisonnent quelquefois avec de l'huile; voilà ce que c'est que le gru. Les sauvages, pilant le maïs bien menu, le font cuire quelquefois avec du suif, et plus souvent avec de l'eau seulement; c'est de la sagamité. Au reste, le gru tient lieu de pain; une cuillerée de gru et un morceau de viande marchent ensemble. Mais le plus grand supplice,

sans lequel tout le reste ne serait qu'un jeu; mais ce qui passe toute croyance, ce que l'on ne s'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait éprouvé, ce sont les *maringouins*, c'est la cruelle persécution des maringouins. La plaie d'Égypte, je crois, n'était pas plus cruelle : *Dimittam in te et in servos tuos et in populum tuum et in domos tuas omne genus muscarum, et implebuntur domus Ægyptiorum diversi generis et universa terra in quâ fuerint.* Il y a ici des *frappe-d'abord;* il y a des *brûlots :* ce sont de très-petits moucherons, dont la piqûre est si vive ou plutôt si brûlante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *moustiques;* ce sont des brûlots, à cela près qu'ils sont encore plus petits; à peine les voit-on; ils attaquent particulièrement les yeux. Il y a des *guêpes*, il y a des *taons*, il y a en un mot *omne genus muscarum;* mais on ne parlerait point des autres sans les maringouins : ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au *Mississipi*, que l'on n'avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embar-

que le matin avec le voyageur; quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guère; ils font un petit vol, et reviennent sur-le-champ à l'attaque; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met pied à terre pour dîner, depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entière que l'on a à combattre: on fait de la boucane, c'est-à-dire un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution; je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudrait faire un petit somme au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible; le temps du repos se passe à lutter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins; au soleil couchant on se remet à terre; aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudière et la boucane: chacun y est pour soi;

alors ce n'est pas une armée, mais plusieurs armées que l'on a à combattre; c'est le temps des maringouins; on en est mangé, dévoré; ils entrent dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles; le visage, les mains, le corps en sont couverts; leur aiguillon pénètre l'habit et laisse une marque rouge sur la chair, qui enfle à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piqûres. *Chicagon*, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des Français qu'il avait vus, leur disait qu'il y en avait autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles sur les arbres et de *maringouins dans les bois*. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son baire, quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur; avec quelque adresse, quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baire, on trouve toujours qu'il y en est entré quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit. Telles sont les incommodités du voyage mississipien. Combien de voyageurs les souffrent pour un gain souvent très-modique! Il y avait dans une pirogue qui montait avec nous, une de ces héroïnes dont je vous ai

parlé, qui allait rejoindre son héros ; elle ne faisait que babiller, que rire, que chanter. Si pour un petit bien temporel, si pour le crime même on fait un pareil voyage, des hommes destinés à travailler au salut des âmes doivent-ils le craindre ! Je reviens à mon journal. Le 31, nous fîmes sept lieues : le soir, point de cabanage ; de l'eau, du biscuit pour la collation ; couchés dans la pirogue, mangés des maringouins pendant la nuit. (C'était la vigile de la Pentecôte, jour de jeûne.)

Le 1[er] juin, nous arrivâmes aux *Oumas* à une habitation française, où nous trouvâmes assez de terrain qui n'était pas inondé pour y cabaner. Nous y séjournâmes le lendemain, pour donner du repos à notre équipage. Le père Dumas et moi nous nous embarquâmes le soir sur une pirogue qui devait faire, pendant la nuit, le même chemin que nous devions faire le lendemain ; nous évitions par là la grande chaleur. Le 3, nous arrivâmes en effet de bon matin aux *Bayagoulas* (nation détruite), chez M. *du Buisson*, directeur de la concession de MM. Paris. Nous trouvâmes des lits, dont nous avions déjà presque perdu l'habitude ; pendant la mati-

née nous reprîmes le repos que les maringouins ne nous avaient pas permis de prendre pendant la nuit. M. du Buisson n'oublia rien pour nous soulager : il nous régala d'un dindon sauvage ; ils sont en tout semblables aux dindons domestiques, mais d'un meilleur goût. La concession nous parut bien arrangée et en bon état ; elle vaudrait encore mieux si elle avait toujours eu un pareil directeur. Nos gens arrivèrent le soir, et nous quittâmes les *Bayagoulas* le lendemain, charmés des bonnes manières et des gracieusetés de M. du Buisson.

Framboise, chef des *Sitimachas*, qui a été esclave de M. de Bienville, nous y était venu voir et nous avait invités à dîner chez lui, où nous devions passer vers midi : il nous avait déjà fait la même invitation lorsqu'il était descendu avec sa nation à la Nouvelle-Orléans, pour chanter le calumet au nouveau commandant. Cela donna occasion à cette aventure. L'inondation avait contraint les *Sitimachas* de s'enfoncer dans les bois ; nous tirâmes un coup de fusil pour annoncer notre arrivée ; un coup de fusil dans les bois du *Mississipi* est un coup de tonnerre. Aussi-

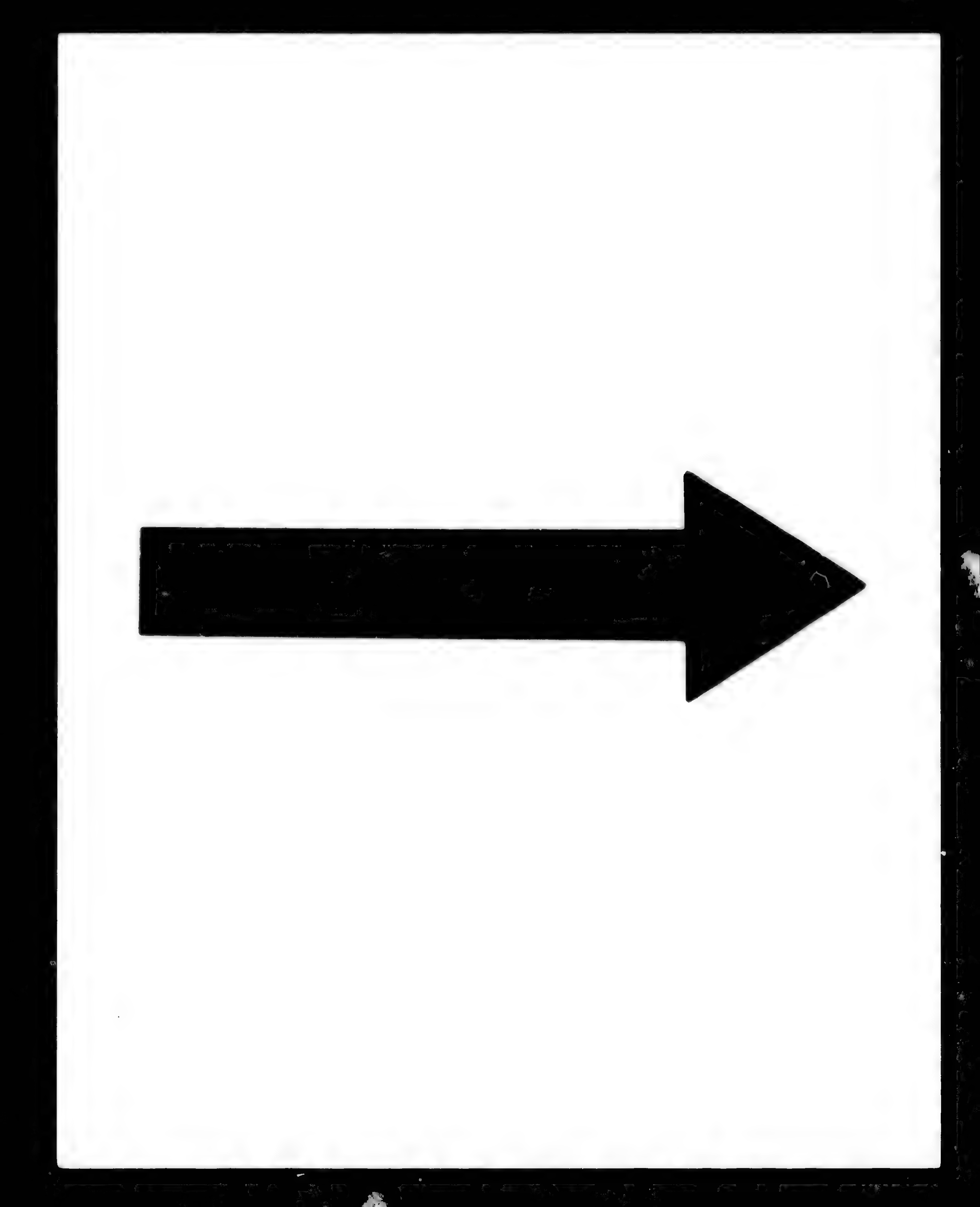
tôt voilà un petit sauvage qui se présente : nous avions un jeune homme avec nous qui savait la langue ; il lui parle, et nous fait réponse que le petit sauvage était envoyé pour nous conduire, que le village n'était pas éloigné. Il faut observer que ce jeune homme avait bon appétit, et qu'il voyait bien que nous ne pourrions faire chaudière à cause des eaux. Sur sa parole, nous nous mettons dans une pirogue sauvage qui était là ; l'enfant nous conduit ; nous n'étions guère avancés lorsque l'eau manqua à la pirogue, ce n'était presque plus que de la vase. Nos gens, qui nous assuraient qu'il n'y avait plus qu'un pas, poussent la pirogue à force de bras ; l'espérance de faire festin chez Framboise les encourageait ; mais enfin nous ne trouvâmes plus que des arbres renversés, de la vase, et quelques bas-fonds où l'eau croupissait. Le petit sauvage nous laisse là et disparaît en un moment. Que faire dans ces bois sans guide ? Le père Souel saute dans l'eau, nous en fîmes autant ; c'était quelque chose de plaisant de nous voir barboter parmi les ronces et les broussailles, et dans l'eau jusqu'aux genoux ; notre plus grande

peine était d'arracher nos souliers de la vase; enfin bien crottés, bien harassés, nous arrivâmes au village qui était éloigné du fleuve de plus d'une demi-lieue. Framboise fut surpris de notre arrivée; il nous dit froidement qu'il n'avait rien : à ce trait nous reconnûmes le sauvage. Notre interprète nous avait trompés, car Framboise ne nous avait pas envoyé chercher; il ne nous attendait pas et avait cru qu'il ne risquait rien de nous inviter, persuadé que l'inondation nous empêcherait bien d'aller chez lui : quoi qu'il en soit, nous retournâmes bien vite et sans guide, nous nous égarâmes un peu, nous retrouvâmes la pirogue sauvage, nous nous remîmes dedans et nous regagnâmes les nôtres comme nous pûmes : ceux qui étaient restés se divertirent de notre équipage et de notre aventure; jamais nous n'avons tant ri, ou plutôt, c'est la seule fois que nous ayons ri. Il n'y avait pas terre pour faire chaudière, comme je l'ai déjà dit; il fallut se contenter d'un morceau de biscuit. Nous arrivâmes le soir au-dessus de *Manchat;* c'est une branche du *Mississipi*, qui se jette dans le lac *Maurepas;* point de terre, point

de chaudière, point de cabanage, des millions de maringouins pendant la nuit : *nota iterùm:* c'était un jour de jeûne; les eaux commençaient à baisser, ce qui nous faisait espérer que nous ne coucherions plus dans la pirogue. Les *Sitimachas* habitaient le bas du fleuve dans les commencements de la colonie : ils tuèrent alors M. de Saint-Côme, missionnaire. M. de Bienville, qui commandait pour le roi, vengea sa mort. La carte du Mississipi place mal la nation des Sitimachas; ce n'est pas la seule faute qui s'y trouve. Après ces petits traits d'érudition mississipienne, je reviens à notre voyage.

Le 4, nous couchâmes au *Bâton-Rouge;* ce lieu est ainsé appelé parce qu'il y a un arbre rougi par les sauvages, et qui sert de bornes pour la chasse des nations qui sont au-dessus et au-dessous. Nous y vîmes les restes d'une habitation française, abandonnée à cause des chevreuils, des lapins, des chats sauvages et des ours qui ravageaient tout. Quatre de nos gens allèrent à la chasse, et revinrent le lendemain sans autre gibier qu'un hibou. Le 7, nous dînâmes à la concession de M. *Mezières:* elle a l'air d'une habi-

tation qui commence : nous y vîmes une baraque, des nègres, et un bon manant qui ne nous fit ni bien ni mal. Nous cabanâmes le soir à la *Pointe-Coupée*, devant la maison d'un habitant qui nous reçut fort bien. La pluie nous y arrêta le lendemain, et ne nous permit de faire qu'une lieue ce jour-là, jusque chez un autre habitant : sa maison, posée sur quatre fourches, nous mit, tant bien que mal, à couvert d'un orage affreux. Que ces bonnes gens ont besoin de consolations et spirituelles et temporelles ! Le 9, à peine fûmes-nous embarqués, qu'il sortit hors du bois une odeur exécrable : on nous dit qu'il y avait à terre une bête que l'on appelle *bête puante*, qui répand cette mauvaise odeur par tout où elle est. Nous cabanâmes le soir aux *petits Tonicas*, dans les cannes : pendant l'hiver on y met le feu ; pendant l'été il faut les couper pour y pouvoir cabaner. Le village sauvage est dans les terres ; de là aux *grands Tonicas*, il y a dix ou douze lieues par le Mississipi ; par terre il n'y a qu'une pointe ou langue de terre qui sépare les deux villages : autrefois on faisait un portage en traversant par terre. On appelle encore ce trajet *le por-*



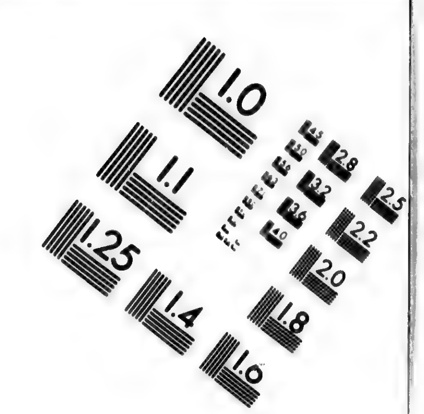
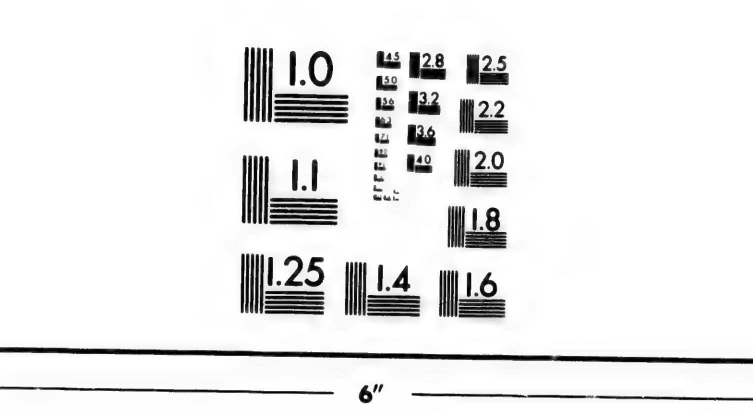


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



tage de la Croix. Le fleuve a pénétré cette pointe et l'inonde entièrement dans les grandes eaux: c'est ce que nous avions à faire le lendemain, c'est-à-dire deux lieues, pour éviter les dix lieues qu'il faudrait faire si on continuait sa route par le Mississipi. Nous prîmes un sauvage aux *petits Tonicas* pour nous servir de guide.

Le 10, nous entrâmes donc dans ce bois, dans cette mer, dans ce torrent; car c'est tout cela à la fois. Notre guide, dont personne n'entendait la langue, nous parlait par signes; l'un les interprétait d'une façon, et l'autre de l'autre; ainsi, nous allions au hasard. Au reste, quand on est engagé dans ce bois, il faut continuer sa route ou périr; car, si on se laissait aller au courant pour reculer, ce courant rapide jetterait immanquablement la pirogue contre un arbre qui la briserait en mille pièces. Sans cela, nous nous serions retirés d'un si mauvais pas aussitôt que nous nous y vîmes engagés. Il fallait sans cesse virer la pirogue en zigzag, pour n'aller pas donner de la pointe contre les arbres; quelquefois elle se trouvait serrée entre deux arbres, qui ne laissaient pas

assez d'espace pour passer, contre l'attente de celui qui gouvernait. Tantôt c'était un torrent dont l'entrée était presque fermée par un *embarras*, ou seulement par deux arbres d'une longueur et d'une grosseur énormes, renversés en travers des deux bords du courant, et qui le rendaient plus impétueux : tantôt l'entrée était entièrement barrée par un arbre ; il fallait changer de route au hasard de trouver le même obstacle un moment après, ou de ne trouver que très-peu d'eau, mais de la vase et des broussailles : alors il fallait passer la pirogue à force de bras ; souvent un de nos hommes était obligé de se jeter dans l'eau jusqu'au cou, pour aller amarrer la pirogue à un arbre avancé, afin que si le courant l'emportait sur la force des rames, et fît reculer la pirogue, elle n'allât point se briser contre un arbre. La nôtre risqua le plus ; elle commença à s'emplir dans un courant qui l'avait fait reculer, et nous vîmes le moment où elle allait couler à fond : la force des rames nous sauva, et par bonheur il n'y avait là ni embarras ni arbres renversés. Après en avoir passé un autre, qui ne laissait de pas-

sage que la largeur de la pirogue, elle demeura un moment immobile entre la force du courant et la force des rames : nous ne savions si elle reculerait ou si elle avancerait, c'est-à-dire que dans ce moment nous étions entre la vie et la mort; car, si la rame eût cédé à la force du courant, nous allions nous briser contre un gros arbre qui barrait presque entièrement le courant. Nos gens de l'autre pirogue, qui avaient passé avant nous, nous attendaient dans un morne et triste silence, et jetèrent un grand cri de joie quand ils nous virent hors de danger. Je ne finirais point si je voulais vous raconter tous les travaux de cette journée. Ce passage est nommé *le passage de la Croix*; un voyageur qui sait ce que c'est, et ne laisse pas d'y passer, mérite les Petites-Maisons s'il en échappe. On n'abrége le voyage, par ce raccourci, que d'une très-petite journée. Le Seigneur nous sauva la vie, et nous vînmes enfin à bout de faire ces deux lieues fatales.

Nous arrivâmes donc, à quatre ou cinq heures du soir, aux *grands Tonicas*. Le chef de cette nation vint au bord de l'eau nous

recevoir, nous serra la main, nous embrassa, fit étendre une natte et des peaux devant la cabane, et nous invita à nous y coucher; ensuite il nous fit présenter un grand plat de mûres de ronces, et une *manne* (c'est-à-dire une hotte) de fèves vertes : c'était un vrai régal pour nous. Le *passage de la Croix* ne nous avait pas permis de nous arrêter pour dîner. Ce chef a été baptisé, aussi bien que quelques-uns de sa nation, par M. Davion; mais depuis le retour de ce missionnaire en France, où il se retira peu de temps après l'arrivée des pères capucins dans le pays, il n'a guère de chrétien que le nom, une médaille et un chapelet. Il parle un peu français; il nous demanda des nouvelles de M. Davion; nous lui dîmes qu'il était mort : il en témoigna du regret, et il nous parut souhaiter un missionnaire. Il nous montra aussi une médaille du roi, que monsieur le commandant général lui a envoyée au nom de Sa Majesté, avec un écrit qui porte que c'est en considération de l'attachement qu'il a toujours eu pour les Français que ce présent lui a été fait. Il y a quelques Français aux *Tonicas;* ils nous firent de grands gé-

missements de ce qu'ils n'avaient point de missionnaire. Le père Dumas dit la messe le lendemain de grand matin, dans la cabane du chef, et nous fûmes édifiés de l'empressement qu'eurent quelques Français de profiter de cette occasion pour s'approcher des sacrements. Le 11, nous passâmes la nuit, pour la dernière fois, dans la pirogue. Le 12, nous cabanâmes aux *Ecors blancs*, et le 13 aux *Natchez*. Nous rendîmes aussitôt notre visite au révérend père Philibert, capucin qui en est curé ; c'est un homme de bon sens, qui n'a pas été effarouché de nous voir, comme ses confrères l'avaient été à la Nouvelle-Orléans; d'ailleurs, c'est un homme de bien et très-zélé. Nous descendîmes ensuite au bord de l'eau pour y faire nos *baires*.

L'établissement français des Natchez devient considérable. On y fait beaucoup de tabac qui passe pour le meilleur du pays. C'est un canton fort élevé; de là on voit serpenter le *Mississipi* comme dans un abîme; ce sont des buttes continuelles et des bas-fonds; le terrain des concessions est plus uni et plus beau. La chaleur excessive nous empêcha d'y aller, aussi bien qu'au

village sauvage. Le village est éloigné d'une lieue des Français : c'est la seule, ou presque la seule nation où l'on voit une espèce de gouvernement et de religion. Ils entretiennent un feu perpétuel, et ils savent par tradition que, s'il venait à s'éteindre, il faudrait aller l'allumer chez les *Tonicas*. Le chef a beaucoup d'autorité sur ceux de sa nation, et il s'en fait obéir : il n'en est pas ainsi de la plupart des nations; ils ont des chefs qui n'en ont que le nom; chacun est maître, et l'on ne voit cependant jamais de sédition parmi eux. Quand le chef des *Natchez* meurt, un certain nombre d'hommes et de femmes doit s'immoler pour le servir dans l'autre monde; plusieurs se sont déjà dévoués à la mort pour le temps où celui-ci mourra; on les étrangle dans ces occasions. Les Français font ce qu'ils peuvent pour empêcher cette barbarie, mais ils ont bien de la peine à en sauver quelqu'un. Ils disent que leurs ancêtres ont passé les mers pour venir dans ce pays; des personnes, qui connaissent leurs mœurs et leurs usages mieux que moi, prétendent qu'ils sont venus de la Chine. Quoi qu'il en soit, les *Tonicas* et les

Natchez sont deux nations considérables, qui devraient avoir chacune un missionnaire. Le chef des *Tonicas* est déjà chrétien, comme je vous l'ai dit; il a beaucoup d'autorité sur les siens, et d'ailleurs tout le monde convient que cette nation est très-bien disposée pour le christianisme. Un missionnaire trouverait le même avantage aux Natchez, s'il avait le bonheur de convertir le chef; mais ces deux nations sont dans le district des révérends pères capucins, qui jusqu'ici n'ont appris aucune langue sauvage. Nous quittâmes les *Natchez* le 17, et nous nous embarquâmes, le père Dumas et moi, sur une pirogue qui partait pour la chasse. Les nôtres n'avaient pas encore fait leurs vivres, c'est-à-dire acheté et fait piler du maïs. Les battures commençaient à se découvrir; nous y trouvions des œufs de tortue, nouveau régal pour nous : ces œufs sont un peu plus gros que ceux de pigeon; on les trouve dans le sable des battures; le soleil les fait éclore; les traces que les tortues ont laissées font découvrir les endroits où elles ont caché leurs œufs; on en trouve en quantité, et l'on en fait des

omelettes qui sont bonnes pour des gens qui ne mangent que du gru.

On compte de la Nouvelle-Orléans aux *Natchez* près de cent lieues, et des *Natchez* aux *Yatous*, quarante ; nous fîmes cette seconde traversée sans autre aventure, sinon que nous fûmes surpris pendant une nuit d'un orage violent avec des éclairs et du tonnerre : jugez si on est bien à couvert de la pluie sous une toile. Le lendemain un sauvage, qui remontait avec nous, mit pied à terre pour aller à la chasse ; nous continuâmes notre route ; nous n'eûmes pas fait une demi-lieue, qu'il parut sur le rivage avec un chevreuil sur les épaules ; nous cabanâmes sur la première batture pour faire sécher nos hardes et pour faire *chaudière haute*. Ces repas que l'on fait après une bonne chasse, sont tout à fait à la sauvage ; rien n'est plus plaisant : la bête est en pièces dans un moment, rien n'est perdu, nos voyageurs tirent du feu ou de la marmite, chacun selon son goût ; leurs doigts et quelques petits bâtons leur tiennent lieu de toutes sortes d'instruments de cuisine et de table ; à les voir couverts seulement d'un brayer, plus hâlés, plus

boucanés que des sauvages, étendus sur le sable ou accroupis comme des singes, dévorer ce qu'ils tiennent en main, on ne sait si c'est une troupe de Bohémiens ou de gens qui font festin au sabbat.

Le 23, nous arrivâmes aux *Yatous ;* c'est un poste français à deux lieues de l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette dans le *Mississipi.* Il y a un officier sous le nom de commandant, une douzaine de soldats et trois ou quatre habitants. C'était là qu'était la concession de M. Le Blanc, qui est allée en décadence comme bien d'autres: le terrain est élevé par buttes; il est peu découvert; l'air y est, dit-on, malsain. Le commandant, à notre arrivée, fit tirer toute l'artillerie du fort, qui consiste en deux pièces de très-petits canons. Ce fort est une baraque où loge le commandant, entourée d'une palissade, mais bien défendue par la situation du lieu. Le commandant nous reçut chez lui avec beaucoup d'amitié; nous cabanâmes dans sa cour. Nos deux pirogues, dont l'une portait le père Souel, missionnaire des *Yatous,* arrivèrent deux jours après nous; le fort lui fit les mêmes hon-

neurs qu'il nous avait faits. Ce cher père avait été dangereusement malade pendant la traversée des *Natchez* aux *Yatous ;* il commençait à se rétablir; il m'a écrit depuis mon arrivée ici qu'il était retombé malade, et qu'il était en convalescence lorsqu'il m'écrivait. Pendant notre séjour aux Yatous il acheta une maison, ou plutôt une cabane à la française, en attendant qu'il prît ses arrangements pour se placer parmi les sauvages qui sont à une lieue du poste français. Il y a trois villages qui parlent trois langues différentes et qui composent une nation peu nombreuse : je ne les connais pas davantage.

Le 26, nous nous rembarquâmes, le père Dumas et moi; des Yatous aux Akensas, on compte soixante lieues; nous y arrivâmes le 7 juillet, sans autre aventure que d'avoir fait une fois *chaudière haute* d'un ours qu'un de nos gens avait tué à la chasse. Les villages des *Akensas* sont mal placés sur la carte. La rivière à son embouchure fait une fourche; dans la branche d'en haut se jette une rivière que les sauvages appellent *Niska*, *eau blanche*, qui n'est point marquée sur la carte,

quoiqu'elle soit considérable ; nous entrâmes par la branche d'en bas; de l'embouchure de cette branche à l'endroit où la rivière se sépare en deux, il y a sept lieues; de là il y a deux lieues aux premier village qui renferme deux nations, les *Tourimas* et les *Tougingas;* de ce premier village au second, il y a deux lieues par eau et une lieue par terre; on l'appelle le village des *Southouis*. Le troisième village est un peu plus haut du même bord de la rivière, ce sont les *Kappas;* de l'autre bord et vis-à-vis de ce dernier village, sont les habitations françaises. Les trois villages sauvages qui renferment quatre nations qui portent des noms différents, n'en font qu'une sous le nom commun d'Akensas que les Français ont aussi donné à la rivière, quoique les sauvages l'appellent *ni gitai*, eau rouge ; ils parlent la même langue, et font en tout environ douze cents âmes. Nous étions peu éloignés de ces villages, lorsqu'une bande de petits sauvages, nous ayant aperçus, fit un grand cri et courut au village; une pirogue française, qui nous avait précédés d'un jour, avait averti de notre arrivée. Nous trouvâmes tout le

village assemblé au débarquement; aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, un sauvage demanda à un de nos gens qu'il connaissait et qui savait la langue, *combien de lunes le chef noir* demeurait parmi eux. *Toujours*, répondit ce Français. *Tu mens*, reparti le sauvage. Le Français lui répondit que non, qu'il y en aurait toujours parmi eux pour leur apprendre à connaître le *Grand-Esprit*, comme il y en a aux Illinois. Le sauvage le crut et lui dit : *mon cœur rit quand tu dis cela.* Je me fis conduire par ce même Français au village des *Southouis*, par terre; avant que d'y arriver, nous trouvâmes le chef sous son *antichon* (c'est le nom que les Français donnent à une espèce de cabane ouverte de tous côtés, que les sauvages ont à leur désert (à leur campagne) et où ils vont prendre le frais) : il m'invita à me coucher sur sa natte, et me présenta de la sagamité; il dit un mot à son petit enfant qui était là; celui-ci fit aussitôt le cri sauvage, et cria de toutes ses forces : *Panianga sa, panianga sa*, le *chef noir*, le *chef noir*. Dans un instant, tout le village entoura l'antichon; je leur fis dire dans quel dessein j'étais venu; je n'enten-

dais de tous côtés que ce mot, *igaton;* mon interprète me dit qu'il signifiait *cela est bon.* Toute cette troupe me conduisit au bord de l'eau en poussant de grands cris; un sauvage nous fit traverser la rivière dans sa pirogue, et, après avoir marché un demi-quart de lieue, nous arrivâmes aux habitations françaises. Je me logeai dans la maison de la compagnie des Indes, qui était celle des commandants lorsqu'il y en avait ici, et je sentis bien de la joie d'être au bout des deux cents lieues que j'avais à faire; j'aimerais mieux faire deux fois le voyage que nous avions fait sur mer dans la même saison que de recommencer celui-ci. Le père Dumas n'était qu'au milieu de sa route pour se rendre aux Illinois; il se rembarqua le lendemain de son arrivée. On ne trouve pas la moindre habitation d'ici aux Illinois, mais on ne manque guère de tuer quelques bœufs qui accommodent bien des gens qui n'ont que du gru pour vivre. Adieu, etc.

LETTRE CINQUIÈME.

—

Mon révérend père, nous avons *trois missions* dans le quartier des *Illinois*, une de *sauvages*, une de *Français*, une troisième qui est en *partie de Français* et en *partie de sauvages*. La première est composée de plus de six cents Illinois, tous baptisés, à la réserve de cinq ou six; mais l'eau-de-vie que leur vendent les Français, surtout les soldats, malgré les défenses réitérées de la part du roi, et ce qu'on leur distribue quelquefois, sous prétexte de les maintenir dans nos intérêts, a ruiné cette mission, et a fait abandonner au plus grand nombre notre sainte religion. Les sauvages, et les Illinois en particulier, qui sont les plus doux et les plus traitables des hommes, deviennent, dans l'ivresse, des forcenés et des bêtes féroces.

Alors ils se jettent les uns sur les autres, se donnent des coups de couteau, se déchirent mutuellement. Plusieurs ont perdu leurs oreilles, quelques-uns une partie de leur nez dans ces scènes tragiques. Le plus grand bien que nous faisons parmi eux, consiste dans le baptême que nous conférons aux enfants moribonds. Ma résidence ordinaire est dans cette mission de sauvages avec le père *Guienne*, qui me sert de maître dans l'étude de la langue illinoise. La *cure française* que dessert le père *Vattrin* est de plus de quatre cents Français de tout âge, et de plus de deux cent cinquante nègres. La troisième mission est à soixante-dix lieues d'ici. Elle est beaucoup moins considérable; c'est le père *Meurin* qui en est chargé. Le reste de notre mission de la Louisiane consiste dans une résidence à la Nouvelle-Orléans, où demeurent le supérieur général de la mission, un autre de nos pères, avec deux frères. Nous y avons une habitation assez considérable et en assez bon état. C'est des revenus de cette habitation, joints aux pensions que nous fait le roi, qu'on fournit aux besoins des missionnaires.

Quand la mission est suffisamment pourvue d'ouvriers (qui, dans cette colonie, doivent être jusqu'au nombre de douze), on en entretient un aux Akensas, un autre aux Tchactas, un troisième aux Alibamons. Le révérend père *Baudoin*, actuellement supérieur général de la mission, résidait ci-devant parmi les *Tchactas ;* il a demeuré dix-huit ans parmi ces barbares. Lorsqu'il était à la veille de faire quelque fruit, les soulèvements que les Anglais ont excités dans cette nation, et le péril où il était évidemment exposé, ont obligé le père *Vitri*, alors supérieur général, de concert avec M. le gouverneur, à le rappeler à la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui que les troubles commencent à s'apaiser, on pense à rétablir cette mission. Le père *Moran* était, il y a quelques années, aux *Alibamons*. L'impossibilité d'y exercer son ministère, tant à l'égard des sauvages que des Français, a engagé le supérieur à le rappeler pour lui confier la direction des religieuses et de l'hôpital du roi, dont nous sommes chargés. Les *Anglais* commercent, ainsi que les Français, parmi les sauvages *alibamons*. Vous concevez quel obstacle ce peut être au

progrès de la religion. Les Anglais sont toujours prêts à prêcher la controverse : un pauvre sauvage serait-il en état de faire un choix ? Nous n'avons actuellement personne parmi les Akensas. Tel est, mon révérend père, l'état de notre mission. Le reste de ma lettre sera une courte description de ce pays. J'y entrerai dans un détail peut-être assez peu intéressant pour vous, mais qui deviendrait utile à cette contrée si le gouvernement avait égard à une partie de ce qu'il renferme.

L'embouchure du *Mississipi* est par le vingt-neuvième degré de latitude septentrionale. Le roi y entretient une petite garnison et un pilote pour recevoir les vaisseaux et les introduire dans le fleuve. La multitude des îles, des bancs, non de sable, mais de vase, dont elle est remplie, en rend l'entrée difficile à quiconque ne l'a pas pratiquée. Il est question d'en trouver la passe, et il n'y a qu'un pilote habitué dans l'endroit même qui en ait une parfaite connaissance.

Le Mississipi est difficile à remonter pour les vaisseaux. Outre que le flux de la mer ne

s'y fait point sentir, il fait des circuits continuels, de sorte qu'il faut, ou touer, ou avoir continuellement à ses ordres tous les rumbs de vent. Depuis le vingt-neuvième jusqu'au trente-unième degré de latitude, il ne m'a pas paru plus large que la Seine devant Rouen ; mais il est infiniment plus profond. En remontant on le trouve plus large ; mais il a, à proportion, moins de profondeur. On lui connaît plus de sept cents lieues de cours du nord au sud. Au rapport des derniers voyageurs, sa source, qui est à plus de trois cents lieues au nord des Illinois, est formée de la décharge de quelques lacs et marais.

Mississipi signifie *grand fleuve* en langue illinoise. Il semble qu'il ait usurpé cette dénomination sur le *Missouri*. Avant sa jonction avec cette rivière, le Mississipi n'est pas considérable ; il a peu de courant, au lieu que le Missouri est plus large, plus profond, plus rapide, et prend sa source d'encore bien plus loin. Plusieurs rivières considérables se jettent dans le Mississipi, mais il semble que le Missouri seul lui fournit plus d'eau que toutes ces rivières ensemble ; en

voici la preuve: l'eau de la plupart, je pourrais dire de toutes les rivières que reçoit le Mississipi, n'est que médiocrement bonne; celle de plusieurs est positivement malsaine, celle du Mississipi même, avant son alliance avec le Missouri, n'est pas des meilleures; au contraire, l'eau du Missouri est la meilleure eau du monde: or, celle du Mississipi, depuis sa jonction avec le Missouri jusqu'à la mer, devient excellente. Il faut donc que l'eau du Missouri soit la dominante. Les premiers voyageurs venus par le Canada ont découvert le Mississipi : voilà pourquoi celui-ci a acquis le surnom de *grand* aux dépens de la gloire de l'autre. Les deux rives du Mississipi sont bordées, dans presque tout son cours, de deux lisières d'épaisses forêts, qui ont tantôt plus, tantôt moins de profondeur, depuis une demi-lieue jusqu'à quatre lieues. Derrière ces forêts vous trouvez des pays plus élevés, entrecoupés de plaines et de bois, où les arbres sont presque aussi clair-semés que dans nos promenades publiques; ce qui provient en partie de ce que les sauvages mettent le feu dans les prairies vers la fin de l'automne, lorsque

les herbes sont desséchées. Le feu, qui gagne de toutes parts, détruit la plupart des jeunes arbres ; ce qui n'arrive pas dans les endroits plus voisins du fleuve, parce que le terrain y étant plus bas, et par là plus aquatique, les herbes conservent plus longtemps leur verdure et sont moins accessibles aux atteintes du feu. Les plaines et les forêts sont peuplées de bœufs sauvages qu'on rencontre par bandes, de chevreuils, de cerfs, d'ours, de tigres en petit nombre, de loups à foison, mais beaucoup plus petits que ceux d'Europe, et beaucoup moins entreprenants ; de chats sauvages, de dindes sauvages, de faisans, et autres animaux moins connus et moins considérables. Le fleuve et toutes les rivières qui s'y jettent, ainsi que les lacs qui sont en grand nombre, mais qui, chacun en particulier, ont assez peu d'étendue, sont la retraite des castors, d'une quantité prodigieuse de canards de trois espèces, de sarcelles, d'outardes, d'oies, de cygnes, de bécassines et de quelques autres oiseaux aquatiques dont le nom n'est pas connu en Europe, sans parler des poissons de bien des espèces qui y abondent.

Ce n'est qu'à quinze lieues au-dessus de l'embouchure du Mississipi qu'on commence à apercevoir les premières *habitations françaises*, les terres qui sont plus bas n'étant pas habitables. Elles sont situées sur les deux bords du fleuve jusqu'à la ville. Les terres, dans cet espace qui est de quinze lieues, ne sont pas toutes occupées; il en est plusieurs qui attendent de nouveaux habitants. La *Nouvelle-Orléans*, métropole de la Louisiane, est bâtie sur la rive orientale du fleuve : elle est de médiocre grandeur; les rues en sont tirées au cordeau; les maisons sont, les unes de brique, les autres de bois : elle est peuplée de Français, de nègres, et de quelques sauvages esclaves, qui tous ensemble ne montent pas, à ce qu'il m'a paru, à plus de douze cents personnes. Le *climat*, quoique infiniment plus supportable que celui des îles, paraît pesant à un nouveau débarqué. Si le pays était moins chargé de forêts, surtout du côté de la mer, le vent du large qui y pénétrerait tempérerait beaucoup la chaleur. Le terroir en est fort bon; presque toutes espèces de légumes y viennent assez bien; on y a de magnifiques orangers; on y

recueille de l'indigo, du maïs en abondance, du riz, des patates, du coton, du tabac. La vigne y pourrait réussir ; du moins j'y ai vu d'assez bon muscat. Le climat est trop chaud pour le froment. Le blé sarrasin, le millet, l'avoine y réussissent parfaitement. On élève dans le pays toute espèce de volailles, et les bêtes à cornes s'y sont fort multipliées. Les forêts sont aujourd'hui le plus grand et le plus sûr revenu de bien des habitants; ils en tirent quantité de bois propres à la bâtisse qu'ils préparent avec facilité et à peu de frais, par le moyen de moulins à planches que plusieurs ont fait construire. Vous observerez que le terrain, trente lieues au-dessous de la ville, et presque autant au-dessus, est singulièrement disposé. Dans presque tout le pays le bord d'un fleuve est l'endroit le plus bas ; ici, au contraire, c'est l'endroit le plus élevé. Du fleuve à l'entrée des cyprières, qui sont des forêts, à plusieurs arpents derrière les habitations, il y a jusqu'à quinze pieds de pente. Voulez-vous arroser votre terre ? Faites une saignée à la rivière, et une digue à l'extrémité de votre fossé : en peu de temps elle se couvrira d'eau.

Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus que d'une ouverture à la rivière. L'eau s'écoule dans les cyprières jusqu'à la mer. Il ne faudrait cependant pas abuser partout de cette facilité; l'eau, ne trouvant pas toujours un écoulement facile, inonderait à la fin les habitations.

A la Nouvelle-Orléans rien n'est plus rare que les *pierres* : vous donneriez un louis pour en avoir une qui fût du pays, que vous ne la trouveriez pas; on y substitue de la brique qu'on y fait. La *chaux* s'y fait de coquillages qu'on va chercher à trois ou quatre lieues sur le bord du lac Pontchartrain. On y trouve, chose assez singulière, des montagnes de coquillages; il s'en trouve pareillement bien avant dans les terres, à deux ou trois pieds de la superficie. On fait descendre à la Nouvelle-Orléans, des pays d'en haut et des contrées adjacentes, du bœuf salé, du suif, du goudron, des pelleteries, de l'huile d'ours, et en particulier de chez les Illinois, des farines et des lards. Il croît aux environs, et encore plus du côté de la Mobile, quantité d'arbres qu'on a nommés *ciriers*, parce que de leur graine on a trouvé

le moyen d'extraire une cire qui, bien travaillée, irait presque de pair avec la cire de France. Si l'usage de cette cire pouvait s'introduire en Europe, ce serait une branche de commerce bien considérable pour la colonie. Vous voyez par tous ces détails qu'on peut faire quelque commerce à la Nouvelle-Orléans. C'était beaucoup quand il entrait, les années précédentes, huit à dix navires dans le Mississipi ; il y en est entré plus de quarante cette année, la plupart de la Martinique et de Saint-Domingue; ils sont venus charger surtout du bois et des briques, pour réparer deux incendies arrivés, dit-on, dans ces deux îles par le feu du ciel.

En remontant le fleuve on trouve, au-dessus de la Nouvelle-Orléans, des habitations françaises comme au-dessous. L'établissement le plus considérable est une petite *colonie d'Allemands*, qui en est à dix lieues. La *Pointe coupée* est à trente-cinq lieues des Allemands. On y a construit un fort de pieux, où l'on entretient une petite garnison. On compte soixante habitations rangées, dans l'espace de cinq à six lieues, sur le bord occidental du fleuve. A cinquante

lieues de la Pointe coupée sont les *Natchez ;* nous n'y avons plus qu'une garnison emprisonnée, pour ainsi dire, dans un fort, par la crainte des *Chicachats* et autres sauvages ennemis. Il y avait autrefois une soixantaine d'habitations et une nation sauvage assez nombreuse, du nom de Natchez, qui nous était fort attachée , et dont on tirait de grands services; la tyrannie qu'un commandant français entreprit d'exercer sur eux les poussa à bout. Un jour ils firent main-basse sur tous les Français, à la réserve de quelques-uns qui se dérobèrent par la fuite. Un de nos pères qui descendait le Mississipi, et qu'on pria de séjourner pour dire la messe le dimanche,fut enveloppé dans le massacre. Depuis ce temps-là on s'est vengé de ce coup par la destruction presque totale de la nation natchez : il n'en reste plus que quelques-uns répandus parmi les Chicachats et les Chéraquis, où ils sont précairement et presque comme esclaves. A la Pointe coupée, et encore plus aux Natchez, il croît d'excellent *tabac*. Si, au lieu de tirer des étrangers le tabac qui se consomme en France, on le tirait de ce pays-ci, on en aurait de meilleur,

on épargnerait l'argent qu'on fait sortir pour cela du royaume, et on établirait la colonie.

A cent lieues au-dessus des Natchez, sont les *Akensas*, nation sauvage d'environ quatre cents guerriers. Nous avons près d'eux un fort avec garnison, pour rafraîchir les convois qui montent aux Illinois. Il y avait quelques habitants ; mais au mois de mai 1648, les *Chicachats*, nos irréconciliables ennemis, secondés de quelques autres barbares, ont attaqué subitement ce poste ; ils ont tué plusieurs personnes, en ont emmené treize en captivité; le reste s'est sauvé dans le fort, dans lequel il n'y avait pour lors qu'une douzaine de soldats. Ils ont fait mine de vouloir l'attaquer; mais à peine eurent-ils perdu deux de leurs gens, qu'ils battirent en retraite. Leur tambour était un déserteur français, de la garnison même des Akensas. On compte, des Akensas aux Illinois, prés de cent cinquante lieues : dans toute cette étendue de pays, vous ne trouverez pas un hameau ; cependant, pour nous en assurer la possession, il serait bien à propos que nous eussions quelque bon fort sur l'*Ouabache*, le

seul endroit par où les Anglais puissent entrer dans le Mississipi.

Les *Illinois* sont par les trente-huit degrés quinze minutes de latitude. Le climat, bien différent de celui de la Nouvelle-Orléans, est à peu près semblable à celui de la France : les grandes chaleurs s'y font sentir un peu plus tôt et plus vivement; mais elles ne sont ni constantes ni durables. Les grands froids arrivent plus tard. En hiver, quand le nord souffle, le Mississipi gèle à porter les charrettes les plus chargées; mais ces froids ne sont pas de longue durée. L'hiver est ici une alternative de froid piquant et de temps assez doux, selon que règnent les vents du nord ou du midi, qui se succèdent assez régulièrement. Cette alternative est fort nuisible aux arbres fruitiers. Il fera un temps fort doux, même un peu chaud, dès la mi-février : les arbres entrent en séve, se couvrent de fleurs; survient un coup de vent du nord qui détruit les plus belles espérances. Le terroir est fertile : toute espèce de légumes y réussirait presque aussi bien qu'en France, si on les cultivait avec soin. Le froment n'y donne cependant communé-

ment que depuis cinq jusqu'à huit pour un; mais il est à remarquer que les terres sont cultivées fort négligemment, et que depuis trente ans qu'on les travaille, on ne les a jamais fumées. Ce médiocre succès du froment provient encore plus des brouillards épais et des chaleurs trop précipitées : mais en dédommagement le maïs, connu en France sous le nom de *blé de Turquie*, y réussit merveilleusement : il donne plus de mille pour un; c'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves et de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal. Le pays produit trois fois plus de vivres qu'il n'en peut consommer. Nulle part la chasse n'est plus abondante; depuis la mi-octobre jusqu'à la fin de mars, on ne vit presque que de gibier, surtout de bœufs sauvages et de chevreuils. Les bêtes à cornes y sont extrêmement multipliées; elles ne coûtent pour la plupart ni soin ni dépense. Les animaux de travail paissent dans une vaste commune autour du village; les autres, en bien plus grand nombre, destinés à la propagation de leur espèce, sont comme renfermés toute l'année dans une péninsule

de plus de dix lieues de surface, formée par le Mississipi et par la rivière des Tamarouas. Ces animaux, qu'on approche rarement, sont devenus presque sauvages; il faut user d'artifice pour les attraper. Un habitant a-t-il besoin d'une paire de bœufs, il va dans la péninsule: aperçoit-il un taureau qui soit de taille à être dompté, il lui jette une poignée de sel; il étend une longue corde avec un nœud coulant; il se couche: l'animal friand de sel s'approche; dès qu'il a le pied dans le lacet, l'homme aux aguets tire la corde, et voilà le taureau pris. On en fait de même pour les chevaux, les veaux et les poulains; c'est là tout ce qu'il en coûte pour avoir une paire de bœufs ou de chevaux. Au reste, ces animaux ne sont sujets ici à aucune maladie : ils vivent longtemps, et ne meurent pour l'ordinaire que de vieillesse.

Il y a dans cette partie de la Louisiane *cinq villages français* et *trois d'Illinois*, dans l'espace de vingt-deux lieues, situés dans une longue prairie, bornée à l'est par une chaîne de montagnes et par la rivière des Tamarouas, et à l'ouest, par le Mississipi. Les cinq villages français composent en-

semble environ cent quarante familles. Les trois villages sauvages peuvent fournir trois cents hommes en état de porter les armes. Il y a dans le pays plusieurs *fontaines salées;* l'une d'elles, à deux lieues d'ici, fournit tout le sel qui se consomme dans les contrées circonvoisines, et dans plusieurs postes de la dépendance du Canada. Il y a des *mines* sans nombre ; mais comme il ne se trouve personne en état de faire les dépenses nécessaires pour les ouvrir et les exploiter, elles restent dans leur état primitif. Quelques particuliers se bornent à tirer du *plomb* de quelques-unes, parce qu'il s'en trouve presqu'à la superficie des mines. Ils en fournissent le pays, toutes les nations sauvages du Missouri et du Mississipi, et plusieurs postes du Canada. Deux Espagnols et Portugais qui sont ici, et qui prétendent se connaître un peu en fait de mines et de minéraux, assurent que celles-ci ne diffèrent point des mines du Mexique et du Pérou ; et que si on les fouillait un peu avant, il est à croire qu'on trouverait du minéral d'argent sous le minéral de plomb. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plomb

en est très-fin, et qu'on en tire quelque peu d'*argent ;* on a trouvé aussi du *borax* dans ces mines, et de l'*or* en quelques endroits, mais en très-petite quantité. Qu'il y ait des mines de *cuivre*, cela est indubitable, puisque de temps à autre on en trouve de très-grands morceaux dans les ruisseaux.

Il n'est point, dans toute l'Amérique, d'officier particulier dans le département de celui qui commande pour le roi aux Illinois. Au nord et nord-ouest, l'étendue en est illimitée : il s'étend dans les immenses pays qu'arrosent le Missouri et les rivières qui se jettent dans ce fleuve, pays les plus beaux du monde. Que de nations sauvages dans ces vastes contrées s'offrent au zèle des missionnaires! Elles sont du district de messieurs des *missions étrangères*, à qui monsieur l'évêque de Québec les a adjugées depuis plusieurs années. Ces messieurs sont ici au nombre de trois, qui desservent deux cures françaises; on ne peut rien de plus aimable pour le caractère ni de plus édifiant pour la conduite : nous vivons avec eux comme si nous étions membres d'un même corps.

Parmi les nations du Missouri, il en est qui paraissent avoir une disposition particulière à recevoir l'Évangile ; par exemple, les *Panismahas*. L'un des messieurs dont je viens de parler écrivit un jour à un Français qui commerçait chez ces sauvages, et il le pria dans sa lettre de baptiser les enfants moribonds. Le chef du village apercevant cette lettre : « Qu'y a-t-il de nouveau? dit-il au Français. — Rien, repartit celui-ci. — Mais quoi! reprend le sauvage, parce que nous sommes de couleur rouge, ne pouvons-nous pas savoir les nouvelles? — C'est le chef noir, reprit le Français, qui m'écrit et me recommande de baptiser les enfants moribonds, pour les envoyer au Grand-Esprit. » Le *chef sauvage*, parfaitement satisfait lui dit : « Ne t'inquiète point; je me charge moi-même de te faire avertir toutes les fois qu'il y aura quelque enfant en danger. » Il assemble ses gens : « Que pensez-vous, leur dit-il, de ce chef noir? Nous ne l'avons jamais vu, nous ne lui avons jamais fait de bien; il demeure loin de nous, au delà du soleil, et cependant il pense à notre village : il nous veut faire du bien; et

quand nos enfans viennent à mourir, il veut les envoyer au Grand-Esprit : il faut que ce chef noir soit bien bon. » Quelques négocians qui venaient de son village, m'ont cité des traits qui prouvent que, tout sauvage qu'il est, il n'en a pas moins d'esprit et de bon sens. A la mort de son prédécesseur, tous les suffrages de sa nation se réunirent en sa faveur. Il s'excusa d'abord d'accepter la qualité de chef; mais enfin, contraint d'acquiescer : « Vous voulez donc, leur dit-il, que je sois votre chef? j'y consens; mais songez que je veux être véritablement chef, et qu'on m'obéisse ponctuellement en cette qualité. Jusqu'à présent les veuves et les orphelins ont été dans l'abandon, je prétends que dorénavant on pourvoie à leurs besoins; et afin qu'ils ne soient point oubliés, je veux et je prétends qu'ils soient les premiers partagés. » En conséquence, il ordonne à son *escapia*, qui est comme son maître d'hôtel, de réserver, toutes les fois qu'on ira à la chasse, une quantité de viandes suffisante pour les veuves et les orphelins. Ces peuples n'ont encore que très-peu de fusils. Ils chassent

à cheval avec la flèche et la lance ; ils environnent une troupe de bœufs, et il en est peu qui leur échappent. Les bêtes mises par terre, l'escapie du chef va en toucher de la main un certain nombre : c'est la *part des veuves et des orphelins* ; il n'est permis à personne d'en rien prendre. Un des chasseurs, par inadvertance sans doute, s'étant mis en devoir d'en couper un morceau, le chef sur-le-champ le tua d'un coup de fusil. Ce chef reçoit les Français avec beaucoup de distinction; il ne les fait manger qu'avec lui seul, ou avec quelque chef de nation étrangère, s'il s'en rencontre. Il honore du titre de *soleil* le Français le plus misérable qui se trouvera dans son village ; et en conséquence il dit que le ciel est toujours serein tant que le Français y séjourne. Il n'y a qu'un mois qu'il est venu saluer notre commandant : je suis allé exprès au fort de Chartres, à six lieues d'ici, pour le voir. C'est un parfaitement bel homme. Il m'a fait politesse à sa manière, et m'a invité à aller donner de l'esprit à ses gens, c'est-à dire, à les instruire. Son village, à ce que rapportent les Français qui y ont été, peut

fournir neuf cents hommes en état de porter les armes. Au reste, ce pays-ci est d'une bien plus grande importance qu'on ne s'imagine. Par sa position seule il mérite que la France n'épargne rien pour le conserver : il est vrai qu'il n'a pas encore enrichi les coffres du roi, et que les convois sont coûteux ; mais il n'est pas moins vrai que la tranquillité du Canada et la sûreté de tout le bas de la colonie en dépendent. Certainement, sans ce poste, plus de communication par terre entre la Louisiane et le Canada.

Autre considération : plusieurs quartiers du même Canada, et tous ceux du bas fleuve, se trouveraient privés des vivres qu'ils tirent des Illinois, et qui souvent sont pour eux d'une grande ressource. Le roi, en faisant ici un établissement solide, pare à tous ces inconvénients : il s'assure la possession du plus vaste, du plus beau pays de l'Amérique septentrionale. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la carte si connue de la Louisiane, et de considérer la situation des Illinois, et la multitude des nations anxquelles ce poste sert

communément de barrière. Je suis en l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE SIXIÈME.

—

Messeigneurs, c'est pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact et fidèle des découvertes et des établissements que nous avons faits, le père *de Salvatierra* et moi, dans la *Californie*, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays. Nous nous embarquâmes au mois d'octobre de l'année 1697, et nous passâmes la mer qui sépare la Californie du Nouveau-Mexique, sous les auspices et sous la protection de *Notre-Dame de Lorette*, dont nous portions avec nous l'image. Cette *étoile de la mer* nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accompagnaient. Aussitôt

que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçames l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avait été sur mer.

Le démon, que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il était depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise, et pour nous empêcher de réussir. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savaient pas notre langue, et qu'il n'y avait parmi nous personne qui eût aucune connaissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avaient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y

avait alors qu'un petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'était fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenait lieu d'une armée rangée en bataille, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouvèrent avec nous, aidés du secours d'en haut, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite. Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneraient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques - uns d'entre eux; nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue pour leur faire concevoir ce qui nous avait portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étaient; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte religion, et leur apprendre le chemin du ciel.

De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue *monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passèrent partie à l'étudier et partie à catéchiser ces peuples. Le père de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfants. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, et son application à entendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demandèrent le saint baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelque vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi, dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême; et nous avons lieu de croire que la Providence n'avait prolongé les jours à plusieurs d'entre eux que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfants à la mamelle qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au ciel après avoir été régénérés en Jésus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces

peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le père de Salvatierra et moi, nous séparer, et nous priver de la satisfaction que nous avions de vivre et de travailler ensemble. Il prit la route du nord, et je pris celle du midi et de l'occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses apostoliques : car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avaient pris en nous une véritable confiance, il nous invitaient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, et se faisaient un plaisir de nous y recevoir et de nous y amener leurs enfants. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les mystères de notre religion. C'est ainsi que le père de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la mission de *Lorette-Concho*, et celle de Saint-Jean de *Londo :* et moi, tout le pays qu'on appelle à présent la mission de Saint-François-Xavier de *Biaundo*, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud. En avançant ainsi

chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs nations de langues différentes se trouvaient mêlées ensemble, les unes parlant la langue *monqui*, que nous savions, et les autres la langue *laymone*, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *laymon*, qui est beaucoup plus étendu que le *monqui*, et qui nous paraît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en *laymon* et tantôt en *monqui*. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptisé plus de mille enfants, tous très-bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs instantes prières. Plus de trois mille adultes, également instruits, désirent et demandent la même faveur, mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution. Car, comme ces peuples ont vécu longtemps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs

faux prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage, nous avons eu peur, si l'on se pressait, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte religion au mépris des idolâtres. Ainsi, on s'est contenté de les mettre au nombre des catéchumènes. Le samedi et le dimanche de chaque semaine ils viennent à l'église et assistent, avec les enfants déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; et nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jésus-Christ. Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre missions: la première est celle de *Concho* ou de Notre-Dame de Lorette; la seconde est celle de *Biaundo* ou de Saint-François-Xavier; la troisième, celle de *Yodivineggé* ou Notre-Dame des Douleurs; et la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout à fait si bien établie que les trois autres, est celle de Saint-Jean de *Londo*.

Après vous avoir rendu compte, messei-

gneurs, de l'état de la religion dans cette nouvelle colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs et des inclinations de ces peuples, de la manière dont ils vivent, et ce qui croît en leur pays. La *Californie* se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement; mais dans les terres l'air est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hiver à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau; quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante tous les matins, qu'on croirait qu'il eût plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'avril, de mai et juin, il tombe avec la rosée une espèce de manne qui se congèle et qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux, sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté. Elle est un peu moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur. Le *climat* doit être

sain, si nous en jugeons par nous-mêmes et par ceux qui ont passé avec nous. Car, en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrés dans ce royaume, nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes; et, parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'était attiré son malheur. C'était une femme, qui eut l'imprudence de se baigner étant près d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellents pâturages en tout temps pour le gros et le menu bétail, de belles sources d'eau vive, des ruisseaux et des rivières dont les bords sont couverts de saules, de roseaux et de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses, et on y trouve surtout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, d'où on les tire au besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très-beaux et très-grands. Il y a aussi beaucoup de *xicames*, qui ont meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi on peut dire que la Californie est un pays très-

fertile. On trouve sur les montagnes des *mescales* pendant toute l'année et presque en toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses espèces, et des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, et entre autre celui que les *Chinois*, qui sont les naturels du pays, appellent *palo-santo*. Il porte beaucoup de fruits, et l'on en tire d'excellent encens. Si ce pays est abondant en *fruits*, il ne l'est pas moins en *grains*. Il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres et des plantes, et entre autres de celle d'*yuca*, pour faire une espèce de pain. Il y vient des chervis excellents, une espèce de féveroles rouges dont on mange beaucoup, et des citrouilles et des melons d'eau d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon, qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporterait à cultiver la terre, et un peu d'habileté à savoir ménager les eau, on rendrait tout le pays extrêmement fertile, et il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillît en très-grande abondance. Nous l'avons déjà éprou-

vé nous-mêmes; car, ayant apporté de la Nouvelle-Espagne du froment, du blé de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons semés, et nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'instruments propres à bien remuer la terre, et que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule et d'une méchante charrue que nous avions pour labourer.

Outre plusieurs sortes d'*animaux* qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité et qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins et autres, il y a deux sortes de bêtes fauves que nous ne connaissions point. Nous les avons appelées des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport avec celle d'un cerf; leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, avec celles des béliers. Ils ont la queue et le poil, qui est marqueté, plus courts encore que les cerfs; mais la corne du pied est grande, ronde et fendue comme celle des bœufs.

J'ai mangé de ces animaux; leur chair m'a paru fort bonne et fort délicate. L'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs et les autres noirs, diffère moins des nôtres. Ils sont plus grands et ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément et est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, et plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve à la Nouvelle-Espagne. Nous avions porté dans la Californie quelques vaches et quantité de menu bétail, comme des brebis et des chèvres, qui auraient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux et de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avait commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, et comme les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer. Pour les *oiseaux*, tous ceux du Mexique, et presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des

perdrix d'un goût excellent et en grand nombre, des oies, des canards, et de plusieurs autres sortes d'oiseaux de rivière et de mer. La mer est fort poissonneuse, et le *poisson* en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchois et du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines et de toutes sortes de tortues. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer qu'on tire le sel; il y a des salines dont le sel est blanc et luisant comme le cristal, mais en même temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il serait d'un bon débit dans la Nouvelle-Espagne, où le sel est rare. Il y a près de deux siècles qu'on connaît la *Californie;* ses côtes sont fameuses par la *pêche des perles;* c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empressés des Européen qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le roi y faisait pêcher à ses frais, il en tirerait des grandes richesses. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des *mines* en

plusieurs endroits si l'on en cherchait, puisque ce pays est sous le même climat que les provinces de *Cinaloa* et de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le ciel ait été si libéral à l'égard des *Californiens*, et que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine et de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contents de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est fort peuplé dans les terres, et surtout du côté du nord; et quoiqu'il n'y ait guère de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante et cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, et ils se font des branches et des feuillages une espèce de toit contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, et y demeurent plusieurs ensemble, à peu près comme les bêtes. Ils n'ont pour armes que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour

chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis; car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres. Les *femmes* sont vêtues un peu plus modestement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une manière de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, et portent à la tête, comme les hommes, des réseaux fort déliés; ces réseaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à attacher leurs cheveux. Elles ont, comme les hommes, des colliers de nacres mêlés des noyaux de fruits et de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, et des bracelets de même matière que les colliers. L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre, ou bien de matières cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin on fait les divers ornements dont nous venons de parler, et du plus grossier, des sacs pour différents usages, et des filets pour pêcher. Les hommes, outre cela, avec diverses herbes dont

les fibres sont extrêmement serrées et filamenteuses, et qu'ils savent très-bien manier, s'emploient à faire une espèce de vaisselle et de batterie de cuisine assez nouvelle et de toutes sortes de grandeurs. Les pièces les plus petites servent de tasses; les médiocres d'assiettes, de plats, et quelquefois de parasols dont les femmes se couvrent la tête; et les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, et quelquefois de poêles et de bassins à les faire cuire; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûlerait en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire : car sitôt que nous faisions quelques faute dans leur langue, ils se mettaient à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; et quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque

mystère ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le prédicateur après le sermon et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, et si on les peut convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de religion et de culte réglé. Ils adorent la lune, ils se coupent les cheveux, je ne sais si c'est dans le décours, en l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs prêtres, qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des lois à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin, pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer, et qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre et d'affermir de plus en plus dans la Californie la *véritable religion*, et d'entretenir avec ces peuples un commerce durable

et utile à la gloire et à l'avantage de la nation, je prendrai la liberté de vous dire les choses comme je les pense, et comme la connaissance que j'ai pu avoir du pays et du génie des peuples me les fait penser. Premièrement, il paraît absolument nécessaire de faire deux embarquements chaque année: le plus considérable pour la Nouvelle-Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux nations; l'autre pour les provinces de *Cilanoa* et de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux missionnaires, et apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déjà ici. Les vaisseaux qui auraient servi aux embarquements pourraient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du nord; et la dépense n'irait pas loin si l'on voulait employer les mêmes officiers et les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que, vivant à la manière de ce pays, ils auraient des provisions presque pour rien, et, connaissant les mers et les côtes de la Californie, ils navigueraient avec plus de vitesse et plus de sûreté. Un autre point essentiel, c'est de

pourvoir à la subsistance et à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déjà, que des missionnaires qui y viendront avec nous et après nous. Pour les missionnaires, depuis mon arrivée, j'ai appris avec beaucoup de reconnaissance et de consolation, que notre roi Philippe V, que Dieu veuille conserver bien des années, y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse et royale, assignant par année à cette mission une pension de six mille écus, sur ce qu'il avait appris des progrès de la religion dans cette nouvelle colonie. C'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à notre secours. Pour la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort que nous avons déjà bâti pourra servir en cas de besoin; il est placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par les Indiens; nous lui avons donné le nom de Notre-Dame de Lorette, et nous y avons établi notre première mission. Il y a quatre petits bastions, et est environné d'un bon fossé; on y a fait une place d'armes, et on y a bâti des casernes pour le logement des soldats. La chapelle de la sainte Vierge et

la maison des missionnaires sont près du fort. Les murailles de ces bâtiments sont de briques, et les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs officiers, dont il y en a deux qui sont mariés et qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aisément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinois* et nègres pour le service, et douze matelots sur les deux petits bâtiments appelés *le Saint-Xavier* et *le Rosaire*, sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur *le Saint-Joseph*. On a été obligé de renvoyer quelques soldats, parce qu'on n'avait pas au commencement de quoi les nourrir et les entretenir; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte pour défendre longtemps la nation, si les barbares s'avisaient de remuer. Il faut donc en établir une semblable à celle de la Nouvelle-Biscaye, et la placer dans un lieu d'où elle puisse agir partout où il serait nécessaire. Cela seul, sans violence, pourrait tenir le pays tranquille, comme il l'a été jusqu'ici, grâces à Dieu, quelques faibles que nous fussions.

D'autres choses paraîtraient moins im-

portantes; mais elles ne le sont pas peu quand on voit les choses de plus près. Premièrement, il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage des bons succès qu'on a eus jusqu'ici, et l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres, et les engagera à imiter la valeur et la sagesse des premiers. Secondement, il faut faire en sorte que quelques familles de gentilshommes et d'officiers viennent s'établir ici pour pouvoir par eux-mêmes, et par leurs enfants, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vaquer. Troisièmement, il est de la dernière conséquence que les missionnaires et ceux qui commanderont dans la Californie vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite et par le choix judicieux qu'en a fait, d'intelligence avec nous, M. le comte de Montezuma, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Mais comme les missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge du soin des troupes, et que la caisse royale de Guadalajara fournisse

ce qui leur sera nécessaire. Il serait à souhaiter que le roi nommât lui-même quelque personne d'autorité et de confiance avec le titre d'intendant ou de commissaire général, qui voulût par zèle, et dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui serait assigné par la cour, et de pourvoir au bien des colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, et que l'ambition et l'intérêt ne ruinassent pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines et de dangers.

Voilà, ce me semble, messeigneurs, tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il sera de votre sagesse et de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire savoir au roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avénement à la couronne Dieu ait ouvert une belle carrière à son zèle. Je venais ici chercher des secours, sans lesquels il était impossible, ou de conserver ce que nous venions de

faire, ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu : la libéralité du prince a prévenu et surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son royaume autant qu'il étend le royaume de Dieu, et qu'il vous donne, messeigneurs, autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter l'établissement de la religion dans ces vastes pays, qui ont été jusqu'à présent abandonnés. Je suis, etc.

LETTRE SEPTIÈME.

—

Mon révérend père, il y a long-temps, me dites-vous, que vous soupirez après les missions; votre attrait serait pour les plus laborieuses, et pour celles où il y a le plus à souffrir : une seule difficulté vous arrête, c'est le peu de disposition que vous vous sentez à apprendre des langues étrangères. Cet obstacle, m'ajoutez-vous, ne se trouve

point dans nos missions des colonies, et c'est ce qui vous les ferait choisir préférablement aux autres. Mais vous êtes bien aise de savoir à quels travaux elles engagent, le bien qu'il y a à faire pour avancer la gloire de Dieu et procurer le salut des âmes, et enfin ce qu'on y trouve à souffrir dans l'exercice de nos fonctions. C'est sur quoi je vais vous satisfaire sans vous rien déguiser, et avec toute la sincérité que vous me connaissez.

Quand nous n'aurions d'autre occupation que celle d'être chargés de la conduite spirituelle des Français que la richesse du commerce attire ici de toutes les provinces, il y aurait, ce me semble, de quoi contenter le zèle d'un homme apostolique : prêcher, confesser, catéchiser, administrer les sacrements, visiter les malades, assister les moribonds, entretenir la paix et l'union dans les familles, voilà à quoi engage notre ministère; mais ce n'en est qu'une partie; les nègres esclaves ne sont pas un moindre objet de notre zèle; nous pouvons même les regarder comme notre couronne et notre gloire.

En effet, il semble que la Providence ne

les ait tirés de leur pays que pour leur faire trouver ici une véritable terre de promission, et qu'il ait voulu récompenser la servitude temporelle à laquelle le malheur de leur condition les assujettit, par la véritable liberté des enfants de Dieu, où nous les mettons avec un succès qui ne peut s'attribuer qu'à la grâce et aux bénédictions du Seigneur. Vous ne serez pas fâché de connaître le caractère et le génie d'une nation à la conversion de laquelle vous travaillerez peut-être un jour. L'idée que je vais vous en donner ne sera pas tout à fait conforme à celle que se forment quelques-uns de nos commerçants, qui croient leur faire beaucoup d'honneur de les distinguer du commun des bêtes, et qui ont de la peine à s'imaginer que des peuples d'une couleur si différente de la leur puissent être de la même espèce que les Européens.

Il est vrai qu'à parler en général les nègres sont communément grossiers, stupides, brutaux, plus ou moins, selon la différence des lieux où ils ont pris naissance. Le commerce qu'ils font avec les Européens et avec leurs compatriotes, anciens dans la colonie,

les civilise et les rend dociles. Il s'en trouve même plusieurs parmi eux qui ont de l'esprit et du talent pour les arts auxquels on les applique, et où souvent ils réussissent mieux que les Français. Leur simplicité naturelle les dispose en quelque sorte à mieux recevoir les vérités chrétiennes. Ils sont peu attachés aux superstitions de leur pays, et la plupart arrivent ici sans aucune teinture de religion. Comme il n'y a point de préjugés à vaincre, leurs esprits sont plus capables des impressions du christianisme, et c'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Le baptême, pour peu qu'il leur soit connu, devient l'objet de leurs désirs. Ils le demandent avec des empressements incroyables, et ils témoignent une vénération profonde pour tout ce qui y a du rapport. Le jour où ils ont le bonheur d'y être admis est le plus sacré de leur vie. Ceux qu'ils ont choisis pour parrains et marraines acquièrent sur eux un droit auquel ils se feraient un scrupule de n'être pas soumis. A certains vices près, qui se ressentent du climat où ils sont nés, et qui sont fomentés par la licence de leur éducation et par

les mauvais exemples qu'ils ont souvent devant les yeux, on ne trouverait presque point d'obstacle à leur parfaite conversion. Mais quand on les a une fois fixés par les engagements d'un légitime mariage, cet obstacle cesse d'ordinaire, et ils deviennent d'excellents chrétiens. Ce sont ces pauvres esclaves, au nombre d'environ cinquante mille, qui nous occupent continuellement, dix-huit missionnaires que nous sommes. Quand nous ne trouverions d'autre bien à faire que de baptiser les enfants d'une nation qui multiplie beaucoup, et qui s'accroît chaque année par la multitude des vaisseaux qui en transportent un grand nombre dans cette colonie, le zèle d'un ouvrier évangélique aurait de quoi se satisfaire; il ne se passe guère de semaines qu'on n'en apporte cinq ou six à l'église, et quelquefois davantage. Ces enfants, nés dans le sein de la religion, en apprennent de bonne heure les principes et les maximes; ils n'ont presque rien de la grossièreté de leurs pères; ils ont plus d'esprit, et parlent notre langue plus purement et avec plus de facilité que la plupart des paysans et des artisans de France.

Quand ils sont parvenus à un certain âge, et qu'on les a fixés par le mariage, il n'est pas rare de trouver parmi eux de saintes familles où règnent la crainte de Dieu, l'attachement constant à leurs devoirs, l'assiduité à la prière et aux plus fervents exercices du christianisme. On a vu de jeunes esclaves donner des preuves éclatantes de leur fermeté, et s'exposer aux plus rigoureux traitements, plutôt que de consentir aux sollicitations de ceux qui cherchaient à les séduire.

Quoique *les nègres nouvellement arrivés de Guinée* n'aient pas, généralement parlant, d'aussi heureuses dispositions, on ne laisse pas de les tourner assez aisément au bien. Il est vrai que le caractère de leur dévotion est conforme à la grossièreté de leur génie, mais on y trouve cette précieuse simplicité si vantée dans l'Évangile: croire un seul Dieu en trois personnes, le craindre et l'aimer, espérer le ciel, appréhender l'enfer, éviter le péché, réciter les prières, se confesser de temps en temps, communier lorsqu'on les en juge capables, voilà toute leur dévotion. Du reste, ils ont une docilité en-

tière; ils nous écoutent avec attention, et, pourvu que ce qu'on leur dit soit à leur portée, ils profitent insensiblement de nos instructions: ils en confèrent ensemble à leur manière; les plus savants instruisent leurs compatriotes nouveaux venus, et leur donnent une grande idée du baptême. Ce sont des semences qui fructifient avec le temps. Ils les présentent ensuite au missionnaire afin qu'il les examine; ils leur font répéter en sa présence ce qu'ils leur ont appris; et lorsqu'on les trouve suffisamment instruits, et que d'ailleurs on est informé de leur bonne conduite, on détermine le jour qu'on les admettra au baptême. On ne peut rien ajouter à la confiance et au respect que ces pauvres gens ont pour les missionnaires: ils nous regardent comme leurs pères en Jésus-Christ. C'est à nous qu'ils s'adressent dans toutes leurs peines; c'est nous qui les dirigeons dans leurs établissements, et qui les réconcilions dans leurs querelles; c'est par notre intercession qu'ils obtiennent souvent de leurs maîtres le pardon des fautes qui leur auraient attiré de sévères châtiments; ils sont convaincus que

nous avons leurs intérêts à cœur, et que nous nous employons à adoucir la rigueur de leur captivité, par tous les moyens que la religion et l'humanité nous suggèrent; ils y sont sensibles, et ils cherchent en toute occasion à nous en marquer leur reconnaissance. Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers, nous pourrions parcourir plus souvent pendant l'année les diverses habitations, qui sont quelquefois éloignées de quatre ou cinq lieues de l'église; nos instructions plus fréquentes produiraient de plus grands fruits, et ranimeraient la ferveur de ces bonnes gens; mais comme chacun de nous est seul dans son district, il ne nous est guère possible de nous éloigner de notre église, de crainte que, pendant notre absence, on ne vienne nous chercher pour des malades qui sont toujours en grand nombre.

Voilà, mon révérend père, une légère idée de ce qui se peut faire ici d'avantageux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes: venons aux peines attachées à notre ministère. On n'en manque point, et ceux qui se consacrent à ces missions doivent

s'attendre à diverses *épreuves*. Il y en a que cause l'intempérie du climat, d'autres qui sont attachées à la nature des emplois. Il y en a de particulières pour les nouveaux venus, d'autres qui sont le fruit des travaux et du long séjour. Il y en a enfin qui crucifient le corps et altèrent la santé, et d'autres qui tourmentent l'esprit et affligent l'âme. Dans les unes et les autres, on trouve de quoi exercer la patience.

Je ne vous dissimulerai pas que Saint-Domingue présente d'abord un coup d'œil charmant à un missionnaire nouvellement débarqué. Une vaste plaine, de vertes prairies, des habitations bien cultivées, des jardins plantés, les uns d'indigo, et les autres de cannes à sucre, rangées avec art et symétrie; l'horizon borné ou par la mer ou par des montagnes couvertes de bois, qui, s'élevant en amphithéâtre, forment une perspective variée d'une infinité d'objets différents; des chemins tirés au cordeau, bordés des deux côtés par des haies vives de citronniers et d'orangers; mille fleurs qui réjouissent la vue et parfument l'air. Ce spectacle persuade à un nouveau venu qu'il a trouvé

une de ces îles enchantées qui ne subsistent que dans l'imagination des poètes. Mais, toute riante qu'est cette image, mettez-vous dans l'esprit qu'il n'y a qu'une grande envie de faire fortune, ou un zèle ardent de travailler au salut des âmes, qui puisse faire trouver quelque agrément dans ce séjour. Je regarde comme une des plus grandes incommodités de cette île la *chaleur* excessive du *climat*, dont j'attribue en partie la cause à la situation même de l'île. Ses côtes sont assez basses; et comme elle est partagée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes, elle reçoit par réflexion tous les rayons du soleil qui l'échauffent extrêmement. Cette conjecture me paraît d'autant mieux fondée, que plus la plaine s'élargit moins la chaleur est sensible. Au contraire dans les anses, et dans les autres endroits plus serrés, tels que sont le Cap, le petit Goave, etc., les chaleurs y sont presque insupportables. Il est vrai que, par une disposition admirable de la Providence, cette violente chaleur est modérée par deux sortes de *vents* qui soufflent régulièrement chaque jour : l'un, qu'on appelle *brise*, se

lève vers les dix heures du matin, et souffle de l'est à l'ouest jusqu'à quatre ou cinq heures du soir; l'autre, qu'on nomme *vent de terre*, se lève de l'ouest sur les six ou sept heures du soir, et dure jusqu'à huit heures du matin. Mais comme l'action de ces vents est souvent arrêtée ou interrompue par diverses causes, il reste toujours assez de chaleur pour fatiguer extraordinairement ceux que leurs affaires appellent hors de la maison, surtout depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir de l'été, qui dure presque neuf mois entiers. C'est dans ce temps-là qu'on est exposé à recevoir ces violents coups de soleil qui causent des fièvres accompagnées de transport et de douleurs de tête inconcevables; elles mettent le sang et les esprit dans un très-grand mouvement : j'en ai vu à qui l'on avait mis sur la tête des bouteilles d'étain remplies d'eau ; l'agitation des esprits la faisait bouillonner comme si la bouteille avait été sur le feu. Si l'impression du soleil se fait sur la main ou sur la jambe, elle y cause une inflammation semblable à un érysipèle.

Nos habitants ont la précaution de ne

sortir que rarement dans ces heures critiques, ou bien ils ne voyagent qu'en *chaise* : c'est une voiture qui est devenue très-commune, et ce n'est plus une distinction de s'en servir. On nous a souvent pressés d'en user comme d'autres religieux qui ont leurs missions dans cette partie de l'île qui dépend de *Léogane*; mais nous n'avons pas cru jusqu'ici devoir nous procurer cette commodité, et nous nous contentons de quelques chevaux, souvent assez mauvais, à cause de la rareté des bons, et du prix excessif où les fait monter la quantité des chaises roulantes. Cependant notre ministère nous engage à de fréquents et pénibles voyages : il nous est même impossible de garder certaines mesures que la prudence semblerait exiger, pour être en état de rendre de plus longs services. On nous vient chercher à toute heure, et le jour et la nuit, quelquefois pour plusieurs endroits éloignés les uns des autres, soit pour confesser, soit pour administrer le baptême. A peine est-on de retour d'un quartier, qu'on nous appelle dans un autre. Souvent, après une course fatigante, lorsqu'on croit prendre un peu

de repos, on vient au milieu de la nuit interrompre notre sommeil, pour courir à un prétendu moribond qui se porte quelquefois mieux que nous. Encore est-on heureux lorsque, pendant ces courses, on n'est point accueilli de ces orages soudains et violents qui se forment presque toutes les après-dînées, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Les rayons du soleil, élevant le matin les vapeurs de la terre, les ramassent, et en forment le soir des espèces d'ouragans, toujours accompagnés d'éclairs, de tonnerre et d'un vent impétueux. La pluie tombe alors si abondamment, qu'en un instant on en est tout percé. Ce ne serait ailleurs qu'un rafraîchissement; mais ici ces sortes d'accidents sont suivis d'ordinaire de quelques accès de fièvre, ou de quelque autre fâcheuse incommodité. Quoique les chaleurs soient moins vives dans les *maisons*, on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup; elles vous jettent dans l'abattement, et vous ôtent les forces et l'appétit. Une quantité prodigieuse de mouches achèvent de vous désoler. Il faut porter à tout moment le mouchoir au visage pour les chasser, ou

pour en essuyer la sueur qui découle en abondance.

Peut-être croirez-vous qu'on se sent soulagé lorsque le *soleil* est *sur son déclin:* point du tout. Le vent tombe tout à coup avec le soleil, et vous laisse respirer un air étouffant produit par les vapeurs de la terre échauffée, qui ne sont plus dissipées par la brise. Si vous voulez sortir pour jouir de la fraîcheur des soirées, vous vous trouvez investi d'une armée de *maringouins*, qui vous obligent de rentrer au plus vite dans la maison et de vous y renfermer. Il y a des temps où, quelques précautions qu'on prenne, on en est tourmenté pendant toute la nuit. Le bruit importun de leur bourdonnement et la pointe aiguë de leur trompe vous agitent sans cesse, et vous causent de longues et de dangereuse insomnies. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que vers le *minuit* le temps change, et que le vent de terre, qui souffle pour lors avec plus de force, amène la fraîcheur. On serait tenté d'en jouir, mais il faut bien s'en donner de garde; il faut même avoir soin de se couvrir, si l'on ne veut s'exposer à de fâcheuses maladies. Ce n'est pas

à dire que le soleil ait la même force pendant toute l'année; les vents du nord, qui soufflent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, modèrent les chaleurs et amènent des *pluies* qui rafraîchissent l'air; mais ces pluies sont si abondantes, que les rivières débordent, que les chemins se rompent et deviennent presque impraticables. Comme l'air humide et grossier cause dans cette saison un infinité de maladies, c'est le temps où un missionnaire est le plus occupé au dehors. Il est obligé de passer des rivières à la nage, de se traîner dans les boues, de gravir des montagnes, de traverser des forêts, de s'exposer à mille incommodités, dont la moindre est d'avoir toute la journée la pluie sur le corps. Ce fut dans une semblable saison que nous perdîmes le père *Vanhove*. Ce missionnaire, que son zèle entraînait au delà de ses forces, étant appelé pour un malade, s'obstina à vouloir passer une rivière que l'orage avait grossie. La violence des eaux l'emporta, et ce ne fut que le lendemain qu'on trouva son corps fort loin de l'endroit où il était tombé. C'est ainsi que, victime de sa charité, il couronna une

vie sainte par une mort que nous avons regardée comme une espèce de martyre. Il est difficile qu'un air toujours embrasé, ou épaissi par des vapeurs malignes, ne cause pas de *fréquentes maladies ;* mais c'est principalement aux *nouveaux venus* qu'il est contraire. On n'en voit guère qui, à leur arrivée, ne paient le tribut. Il y en a qui s'en défendent, les uns trois mois, les autres six, quelques-uns un an et même deux ans ; mais il y en a peu qui s'en exemptent. L'attaque est vive et brusque les huit premier jours que la maladie se déclare ; si elle traîne en longueur, c'est un signe certain de guérison. Le défaut de soins et de ménagement est plus à craindre que la malignité du mal. Si la maladie du pays s'y mêle, le malade tombe dans une mélancolie profonde, dont on a bien de la peine à le tirer. Ajoutez les chaleurs excessives, qui, étant si fâcheuses aux personnes saines, ne peuvent être qu'insupportables à celles que le poids du mal accable. J'ai passé par cette épreuve, et je crus un temps que je deviendrais absolument inutile à cette mission ; mais, grâce à Dieu, ma santé s'est affermie, et je suis plus en

état que personne d'en supporter les travaux.

Il ne faut que considérer le petit nombre de *missionnaires* que nous sommes, pour comprendre qu'il n'est pas possible de ménager la santé des convalescents, autant qu'il serait nécessaire pour leur parfait rétablissement. Lorsque j'arrivai ici accompagné de plusieurs autres missionnaires, on ne songea d'abord qu'à profiter d'un secours attendu depuis long-temps. A peine fûmes-nous débarqués, qu'on destina les uns à remplir les postes vacants, et les autres à desservir les quartiers nouvellement établis. Le district qui m'échut en partage était le plus étendu de toute la mission. Je ne tardai guère à être attaqué de la maladie ordinaire. L'éloignement où j'étais du centre de la mission, fit que je m'obstinai à continuer mes fonctions plus longtemps que la violence du mal ne le permettait. Je me traînais, le mieux qu'il m'était possible, en allant assister les malades; et quand je ne pouvais souffrir le cheval ni marcher à pied, je me faisais porter dans un *hamac*, et souvent il arrivait qu'en administrant les sacre-

ments je tombais en faiblesse. Enfin il fallut me transporter à notre maison du Cap, où ma vie fut quelque temps en danger. Le père de *la Véroullière*, étant parti pour remplir le poste que je laissais vide, fut pris de la même maladie et en mourut. Mes forces n'étaient pas encore bien rétablies, qu'il me fallut le remplacer. Ce retour précipité produisit plusieurs rechutes qui reculèrent ma guérison. C'est cette complication de travail et de maladie qui a mis au tombeau le père *de Baste*, le père *Lexi*, le père *Allain* et le père *Michel*. Si l'on eût pu ménager les nouveaux venus, et leur laisser essuyer les premières maladies dans notre maison du Cap, où l'on ne manque d'aucun secours nécessaire, nous n'aurions pas perdu d'excellents sujets que la mort a enlevés à la fleur de l'âge. Mais cette sorte d'épreuve ne regarde point les personnes d'un âge avancé; au contraire ce climat est favorable pour les *vieillards*, et ils y trouvent de quoi réchauffer les glaces de l'âge. Nous en avons quelques-uns qui sont venus fort âgés dans cette île. Ils s'y sont sentis comme renaître, et ils soutiennent encore aujourd'hui tout le poids du travail

avec plus de courage et de vigueur que les plus jeunes d'entre nous.

Une autre épreuve qui peut étonner un nouveau missionnaire accoutumé au tumulte des villes d'Europe, et à la vie sociale de nos maisons, c'est la *solitude :* elle est extrême, lorsque son ministère ne l'appelle point au-dehors : il se trouve seul dans une maison isolée et environnée de bois et de montagnes, loin des secours dont on peut avoir besoin à toute heure, livré à la merci de deux nègres, dont toute l'attention est quelquefois de nuire à leur maître. Dans le temps des grandes pluies et des débordements de rivières très-fréquents, on passe quelquefois jusqu'à huit jours entiers sans voir personne. C'est alors, mon révérend père, que le don de la prière et de l'étude est absolument nécessaire pour n'être pas livré à l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver de l'occupation sans sortir de chez soi ; la décoration et l'entretien de son église en peuvent fournir : on peut aussi s'appliquer avec agrément et utilité à la culture d'un petit jardin. Les légumes de France y viennent bien communément. Un pareil amusement

ôte à un désert cet air triste et sauvage qui en rendrait le séjour moins supportable. C'est de plus l'unique ressource qu'on ait pendant le cours de l'année, pour subsister le carême et les jours d'abstinence, le poisson étant ici fort rare, moins par la stérilité des rivières ou de la mer que par la négligence des habitants. Mais, me direz-vous, nos maisons sont-elles si éloignées les unes des autres qu'on ne puisse se voir de temps en temps? Je vous répondrai que ceux qui demeurent dans la plaine, ayant des voisins à trois ou quatre lieues, peuvent avoir quelque commerce ensemble, soit en se voyant chez eux, soit en se rendant au Cap, où est la maison principale. Mais ce plaisir, le seul que nous puissions goûter, est bien modéré par la peine du voyage, et par l'appréhension continuelle où l'on est que, pendant notre absence, on ne vienne nous demander pour quelque malade. Il y en a d'autres en grand nombre dont le département est dans des lieux de difficile accès, dans de doubles montagnes souvent environnées de rivières dangereuses: ceux-là ne sortent que rarement, et il y en a tel que je n'ai pu voir

qu'une fois depuis six ans que je suis dans cette mission. Il est vrai qu'on pourrait égayer sa solitude par le commerce qu'on entretiendrait avec quelques-uns des habitants; mais, pour de bonnes raisons, nous nous sommes mis sur le pied de ne sortir de chez nous que lorsque la bienséance ou la charité nous appelle au-dehors.

Enfin, mon révérend père, sans parler de beaucoup d'autres incommodités particulières à ces îles, telles que sont une multitude d'*insectes* de toute espèce, dont les uns sont venimeux et les autres très-importuns, je m'arrête aux seules peines attachées à notre emploi: ce n'en est pas une petite que le dégoût causé par notre assiduité continuelle auprès des *nègres*. On en confesse quelquefois plus de cent en une matinée. L'*odeur* du tabac en fumée dont ils ne peuvent se passer, jointe à celle de l'eau-de-vie de cannes, dont ils sont très-friands, compose un parfum qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas encore accoutumés. Il en coûte encore plus à la nature, lorsqu'on les assiste dans leurs *maladies*. On les trouve dans leurs cabanes, étendus par terre sur un

méchant cuir qui leur sert de lit, au milieu de la fange et de l'ordure, souvent couverts d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds. La chaleur étouffante de ces réduits fermés de tous côtés, et où il y a toujours du feu, la fumée épaisse et la mauvaise odeur qui y règnent, sont un rude exercice pour un missionnaire obligé d'y passer des heures entières, afin de les disposer à recevoir les sacrements et de les aider à mourir saintement. D'ailleurs, comme ils sont la plupart extrêmement grossiers, ils demandent une application infinie, et ce n'est qu'à force de leur rebattre les principes de la religion qu'on peut les instruire. C'est surtout dans l'exercice de la *confession* qu'on a le plus à travailler. La plupart s'y présentent comme des statues qui ne disent rien, à moins qu'on ne les interroge. D'autres vous accablent par le détail ennuyeux de mille inutilités, qu'on est obligé d'écouter avec patience pour ne les pas rebuter. La discussion de leurs intérêts est une autre source d'embarras: nous sommes les juges-nés de leurs différends, et il faut une extrême patience pour les écouter et les mettre d'accord. Je ne

vous dirai rien de ce qu'on a à souffrir de la part de leurs maîtres : s'il y a ici, comme en Europe, des personnes d'une vie exemplaire et édifiante, il y en a d'autres dont la conduite peu réglée est une source d'inquiétude et d'affliction pour ceux à qui Dieu a confié le soin de leurs âmes. Voilà, mon révérend père, un exposé fidèle des travaux et des souffrances que cette mission présente à ceux qui s'y consacrent. Je me flatte que vous viendrez bientôt les partager avec nous, et que l'exemple d'un zèle aussi ardent que le vôtre ranimera notre ferveur, et nous aidera à soutenir avec plus de courage les peines attachées à notre ministère. Je suis avec respect, etc.

LETTRE HUITIÈME.

—

Mon révérend père, avant que de répondre aux questions que vous me faites sur

les Indiens qui habitaient anciennement Saint-Domingue, permettez-moi de me réjouir un moment avec vous de l'idée de ce bon ecclésiastique dont vous me parlez dans votre lettre : touché, dites-vous, de l'abandon où on lui a dit qu'étaient les *nègres marrons* de nos colonies françaises, il fait des instances à la cour pour être envoyé auprès d'eux en qualité de missionnaire et leur procurer les secours spirituels dont ils manquent. Il est vrai que, quelque vif qu'ait pu être jusqu'ici notre zèle, il ne s'est pas encore étendu si loin ; si ce vertueux ecclésiastique, dont la charité est louable, eût eu une juste idée des nègres marrons, il aurait sans doute cherché d'autres objets à son zèle, et aurait rendu plus de justice à notre conduite.

Le terme de *marron*, dont l'étymologie n'est pas fort connue même aux îles, vient du vieux mot espagnol *simarron*, qui veut dire un *singe ;* on sait que ces animaux se retirent dans les bois, et qu'ils n'en sortent que pour venir furtivement se jeter sur les fruits qui se trouvent dans les lieux voisins de leur retraite, et dont ils font un grand

dégât. C'est le nom que les Espagnols, qui les premiers ont habité les îles, donnèrent aux esclaves fugitifs, et qui a passé depuis dans les colonies françaises. En effet, lorsque les nègres sont mécontents de leurs maîtres, ou qu'après avoir fait un mauvais coup, ils appréhendent le châtiment, ils fuient dans les bois et dans les montagnes; ils s'y cachent pendant le jour, et la nuit se répandent dans les habitations voisines pour y faire leurs provisions, et enlever tout ce qui tombe sous leurs mains. Quelquefois même, lorsqu'ils ont su se procurer des armes, ils s'attroupent pendant le jour, se mettent en embuscade, et viennent fondre sur les passants; en sorte qu'on est souvent obligé d'envoyer des détachements considérables pour arrêter leurs brigandages et les ranger au devoir. Jugez de là, mon révérend père, quelle figure ferait un missionnaire parmi ces sortes de gens : s'aviserait-on en France de donner des curés aux voleurs de grand chemin? Ce serait pourtant l'emploi d'un missionnaire qu'on destinerait aux nègres marrons. Nous nous contentons d'exhorter nos nègres à ne point

faire ce détestable métier, et quand quelqu'un d'eux a eu le malheur de s'y engager, s'il vient nous trouver, nous tâchons d'obtenir son pardon et de le remettre en grâce avec son maître.

Mais venons à l'autre question que vous me faites, et qui est plus sérieuse. Vous voulez savoir s'il ne reste plus d'*indiens* de ce grand nombre qui peuplaient autrefois *Saint-Domingue*, et vous êtes résolu, ajoutez-vous, de ne rien épargner pour qu'on travaille à leur conversion. C'est sur quoi je vais vous satisfaire. Il est certain que lorsque l'amiral *Christophe Colomb* aborda pour la première fois à l'île d'*Haïti* (c'est le nom indien de Saint-Domingue), il ne fut pas moins surpris de sa grandeur que de la multitude prodigieuse de ses habitants : cette terre de deux cents lieues de longueur, sur soixante et quelquefois quatre-vingts de largeur, lui parut habitée de toutes parts, non-seulement dans les plaines, qui s'étendent depuis le bord de la mer jusqu'aux montagnes qui occupent le milieu de l'île, dans toute sa longueur de l'est à l'ouest, mais encore dans les montagnes

mêmes, lesquelles, quoique fort escarpées, formaient néanmoins des états considérables.

Vous me demanderez sans doute ce qu'est devenue la multitude étonnante de ce peuple. Je vous avoue, mon révérend père, que la religion ne peut s'empêcher de s'élever contre la politique, et que l'humanité a bien de la peine à ne pas se récrier contre la destruction générale d'une nation qui ne s'est trouvée coupable que pour n'avoir pu souffrir les injustices et les violences de son vainqueur.

On doit rendre justice au zèle et à la piété des rois catholiques *Ferdinand* et *Isabelle*. Encore plus touchés du désir d'étendre l'empire de Jésus-Christ que leur propre domination, ils prirent les précautions les plus sages pour établir la foi parmi leurs nouveaux sujets et assurer leur tranquillité. Rien de plus chrétien que les instructions qui furent données aux chefs de cette noble entreprise : on leur recommande, sur toutes choses, que l'intérêt de la religion soit le mobile et la règle de toutes leurs démarches; on leur ordonne d'avoir

de grands ménagements pour ces peuples, de n'employer à leur conversion que les moyens ordinaires employés par l'Église, et de les attirer plutôt par la douceur, par la raison et par les bons exemples, que par la violence et par la force. Surtout la reine Isabelle, qui regardait la découverte des Indes comme son ouvrage, n'oublia aucun des devoirs d'une souveraine qui, aux plus rares qualités d'une héroïne, joignait les plus vifs et les plus respectueux sentiments que la religion inspire. Aussi, dans les différents voyages que fit Colomb pour rendre compte à ses maîtres du succès de ses entreprises, la reine, qui lui donna de fréquentes audiences, ne s'informa de rien avec plus d'empressement que des progrès de la foi, et ne lui recommanda rien plus fortement que de ménager des sujets qu'une nouvelle domination ne devait déjà que trop alarmer.

Ce fut, comme on sait, au commencement de décembre de l'année 1492, que Christophe Colomb, après un long trajet et de grands risques, aborda enfin à cette île, à laquelle il donna d'abord, à cause de sa

grandeur, le nom d'*Hispaniola*, ou petite Espagne : on ne l'appela *Saint-Domingue* que dans la suite des temps, et c'est la capitale qui a donné insensiblement ce nom à toute l'île. Ce fut par sa pointe la plus occidentale qu'il la reconnut ; il rangea d'abord toute la côte qui fait la partie du nord, et, remontant avec peine de l'ouest à l'est, il jeta l'ancre dans un port de la province de Marien, entre Mancenille et Montechrist, qu'il appela Port-Royal. Ce canton était sous la domination d'un des principaux caciques de l'île, nommé *Guacanaric*; son état s'étendait le long de la côte du nord, et comprenait tout le pays, depuis ce qu'on nomme aujourd'hui la Vega-Real jusqu'au cap Français, qui retient encore maintenant le nom de ce prince; car les Espagnols l'appellent *el Guarico*, par corruption de *Guacanarico*.

Il n'y avait rien de barbare dans les manières de ce prince: ses sujets s'apprivoisèrent bientôt avec ces étrangers, dont la vue les avait d'abord surpris; ils les reçurent avec toute la cordialité possible, et ils se disputaient les uns aux autres à qui ferait

plus de caresses à ces nouveaux hôtes. Ceux-ci firent bientôt connaître que l'or était le principal objet de leurs recherches. Les *Indiens* se firent aussitôt un plaisir de se dépouiller de leurs riches colliers et de leurs autres ornements, pour en faire présent à ces nouveaux venus. Une sonnette ou quelque autre babiole de verre qu'on leur donnait en échange, leur semblait préférable à toutes les richesses qu'ils tiraient de leurs mines. Prévenus de la plus haute estime pour ces étrangers, qu'ils regardaient comme descendus du ciel, ils tâchaient de se conformer à leurs manières. Une croix qu'on avait plantée au milieu de leurs habitations, devint bientôt l'objet de leur vénération. A l'exemple des Espagnols, ils se prosternaient à terre, ils se frappaient la poitrine, ils levaient les yeux et les mains vers le ciel, et semblaient déjà rendre leurs hommages au vrai Dieu, qu'ils ne connaissaient encore que d'une manière fort imparfaite. Le vaisseau que montait l'amiral était mouillé sur un fond de mauvaise tenue : ayant chassé sur ses ancres, il alla tout à coup se briser contre des roches

à fleur d'eau, qu'on nomme ici *récifs*. Cet accident déconcertait les mesures de Colomb, et le mettait, pour ainsi dire, à la merci des Indiens. Le bon roi *Guacanariq* n'oublia rien pour le consoler de cette perte : il commanda sur-le-champ une nombreuse escadre de canots pour aller au secours du bâtiment étranger; et, de peur que la vue de la proie ne tentât ses sujets, il alla lui-même les tenir en respect par sa présence. Il fit promptement retirer tous les effets du vaisseau, les fit transporter dans un magasin sur le bord de la mer, et les fit garder avec soin. Enfin, touché de l'affliction de Colomb, ce bon prince versa des larmes; et, pour le dédommager autant qu'il lui était possible, il lui offrit tout ce qu'il possédait dans l'étendue de ses états, et le pria d'y fixer sa demeure. L'amiral, à qui il restait une caravelle, obligé d'aller rendre compte en Espagne de sa découverte, répondit à ce généreux cacique qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps avec lui; mais qu'en attendant son retour, qui ne serait pas éloigné, il lui laisserait une partie de ses gens. Le cacique s'employa aussitôt à faire construire

un bâtiment sûr et commode pour ses nouveaux hôtes : des débris du vaisseau échoué, on éleva une espèce de fort, auquel Colomb donna le nom de *Navidad*, parce qu'il était entré dans cette baie le jour de la nativité de Notre-Seigneur. On le munit par dehors d'un bon fossé ; il était défendu d'ailleurs par une compagnie d'environ quarante hommes, sous la conduite d'un brave cordouan, nommé *Diego Darasta* : on lui laissa un canonnier expert avec quelques pièces de campagne, un charpentier, un chirurgien, et on les pourvut de munitions pour une année entière.

L'éloignement d'un chef sage et ferme fut la source du dérangement de la *nouvelle colonie*. L'amiral leur avait recommandé en partant de se comporter en gens d'honneur et en véritables chrétiens : ils ne l'eurent pas plus tôt perdu de vue, qu'ils oublièrent ses sages remontrances. La division introduisit le désordre, et le libertinage y mit le comble. Également avares et débauchés, ils se répandirent comme des loups ravissants dans tous les lieux circonvoisins, se jetant avec fureur sur l'or et sur les femmes des

Indiens; ils joignirent la cruauté à la violence, et poussèrent tellement à bout leur patience, qu'au lieu d'amis sincères, ils en firent des ennemis irréconciliables. Ce fut vainement que Guacanariq leur remontra qu'ils avaient intérêt à ménager ses sujets, et qu'il ne pourrait plus les contenir s'ils les poussaient ainsi aux dernières extrémités; ils n'en continuèrent pas moins leurs brigandages; ils firent plus, ils abandonnèrent la forteresse; et, ayant pénétré chez les nations voisines, ils laissèrent partout les plus funestes impressions de leur libertinage. Tant de crimes ne furent pas longtemps impunis. Les Indiens, qui ne connaissaient ces étrangers que par leur violences, leur dressèrent des embûches; *Caunabo*, un des caciques de l'île, en surprit quelques-uns lorsqu'ils enlevaient ses femmes, et les massacra tous. Ce fut là comme le signal du soulèvement général; on ne fit plus de quartier à tous ceux qu'on put découvrir. Ce succès enfla le cœur des Indiens, qui s'aperçurent qu'il n'était pas si difficile de se délivrer de ces hommes qui leur paraissaient si terribles auparavant, et dont la

seule vue les faisait trembler. *Caunabo*, à la tête de ce qu'il put ramasser de ses vassaux, s'avança jusqu'au fort de la *Navidad*, où il n'y avait que cinq soldats, qui, fidèles aux ordres d'*Arafia*, ne voulurent jamais le quitter. En vain le fidèle et zélé *Guacanariq* vola-t-il au secours de ses amis. Surpris d'une attaque si brusque, il n'eut pas le temps de s'y préparer: l'armée de *Caunabo*, beaucoup plus forte, eut aisément le dessus, et le cacique blessé fut forcé d'abandonner ses nouveaux alliés à leur mauvais sort. Que pouvaient faire cinq hommes contre une multitude innombrable de ces barbares? Ils se défendirent pourtant avec beaucoup de valeur, et les Indiens n'osaient les approcher pendant le jour; mais s'étant coulés dans les fossés à la faveur des ténèbres, ils mirent le feu au fort, qui fut bientôt consumé.

Le prompt retour de l'amiral qui aborda avec une flotte nombreuse à Port-Royal, le 28 novembre 1493, aurait pu rétablir la tranquillité; mais, n'ayant encore amené avec lui que le ramas de la canaille et des brigands dont on avait purgé l'Espagne et

vidé les prisons, des gens de ce caractère n'étaient capable que d'aigrir le mal; d'ailleurs la plupart des chefs qui commandaient sous lui, jaloux de son autorité, et ne voulant agir que selon leurs vues particulières, ne gardèrent aucun des sages ménagements que demandait l'intérêt d'une colonie naissante : la guerre s'alluma de toutes parts, et elle fut longue et cruelle.

Les Indiens avaient commencé à jouir d'une espèce de liberté. A la réserve de quelques corvées, et des tributs qu'on exigeait d'eux, on les laissait vivre dans leurs villages selon leurs usages, sous le gouvernement de leurs caciques. L'avarice des principaux officiers entreprit de les dépouiller de ce reste de liberté. On proposa au conseil de Ferdinand d'asservir entièrement ces sauvages, et de les répartir entre les habitants, pour être employés sous leurs ordres aux travaux des mines, et aux autres ministères qu'ils jugeraient à propos. On appuyait ce projet de motifs de religion et de politique; il est impossible, disait-on, que ces peuples se portent à embrasser la foi, tandis qu'on les laissera dans le libre exer-

cice de leurs superstitions, et qu'on n'usera point avec eux d'une violence salutaire: la politique y trouvait encore plus d'avantage, parce que, ajoutait-on, cette dispersion, les mettant hors d'état de rien entreprendre, coupera racine à toutes leurs révoltes.

Voilà l'époque de la *ruine entière des Indiens*. Les missionnaires, qui avaient déjà éprouvé que le fréquent commerce des Européens et le déréglement de leurs mœurs détruisaient en peu de moments tout ce que leurs plus solides instructions n'établissaient qu'avec beaucoup de temps et de travail, virent bien que la servitude où on les jetait ruinerait entièrement les vues qu'on avait de les convertir à la foi: aussi leur zèle éclata-t-il hautement. Les pères Antoine *Montesino* et Pierre de *Cordoue*, dominicains, furent les plus ardens à déclamer contre le partage des Indiens. Les officiers castillans, auteurs du projet, et qui en pressaient l'exécution, furent piqués des discours des missionnaires; ils se crurent désignés dans leurs sermons, et en portèrent des plaintes à la cour. Ce fut là la source d'une infinité de contestations, où la reli-

gion ne gagna rien, et où la charité perdit beaucoup. Cependant, sur les représentations réitérés des missionnaires, la cour fit tenir des assemblées de théologiens, où la question des partages fut agitée avec autant de chaleur que peu de succès : ces sortes d'affaires, qui ont deux faces, et qui présentent de chaque côté de plausibles apparences, trouvent de part et d'autre leurs partisans. La cour se crut par là suffisamment autorisé à suivre son premier plan; elle envoya ordre à Michel *Passamonte*, trésorier des droits du roi, de finir sans délai l'affaire des partages. Cette commission lui donna un grand crédit et une autorité qui éclipsa celle des gouverneurs. Maître de la fortune des habitants, dont les Indiens allaient devenir le plus riche fonds, il se vit en état de se faire beaucoup d'amis et de créatures. On fit donc le dénombrement de ce qui restait d'Indiens, et il ne s'en trouva plus que soixante mille.

Ce funeste succès des partages, qui ne justifiait que trop les plaintes des missionnaires, ranima de nouveau leur zèle. Le célèbre *Barthélemy de Las-Casas* fut celui

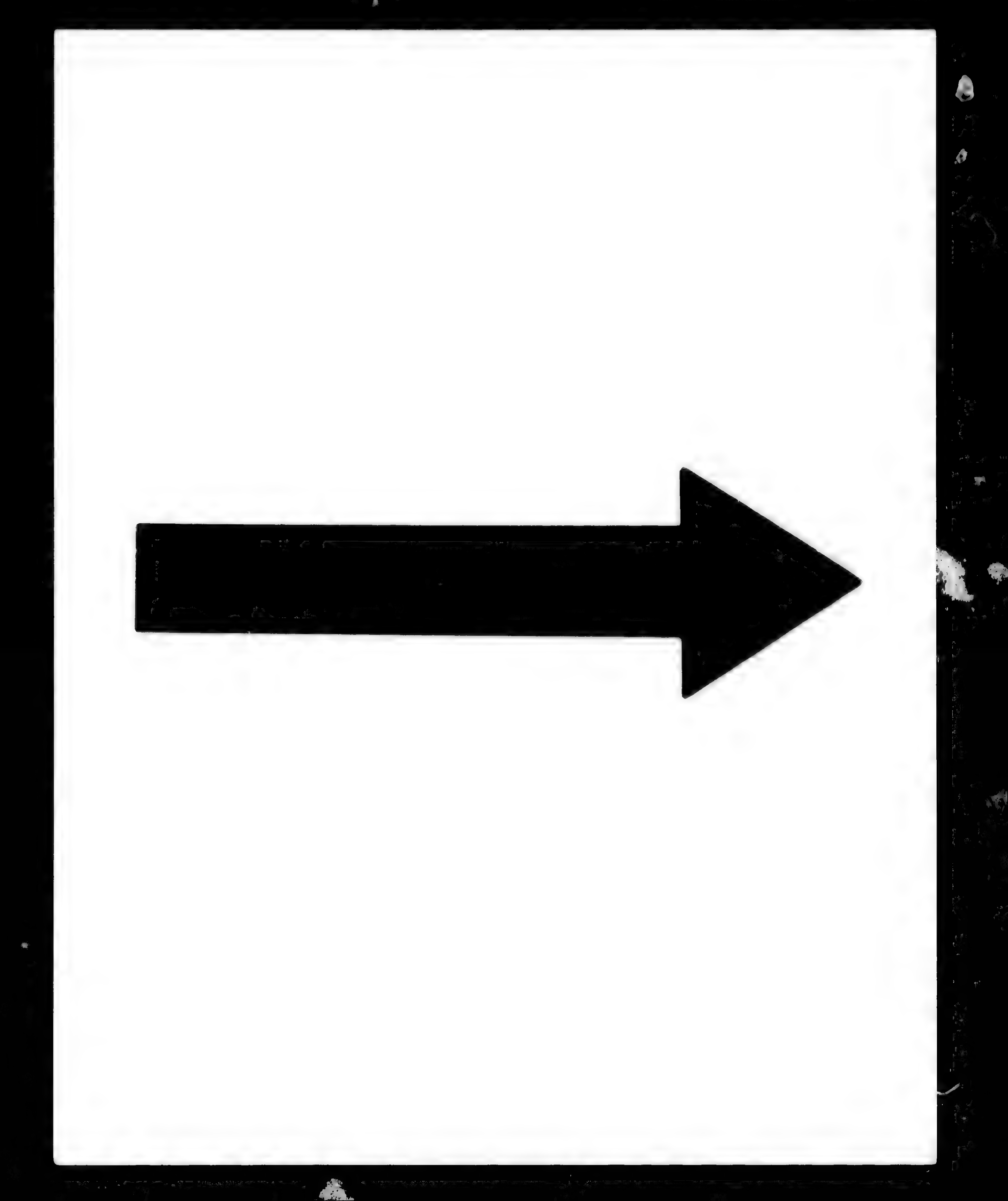
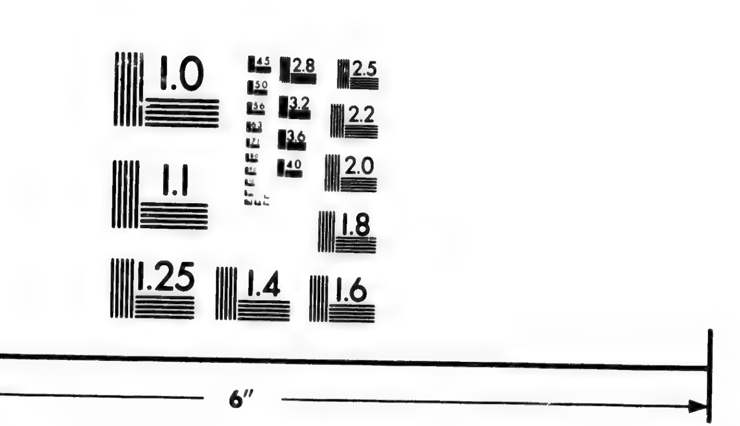


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





qui se signala davantage. C'était un vertueux ecclésiastique, que le désir de la conversion des infidèles avait attiré dans le Nouveau-Monde; il possédait la plus grande partie des talents qui font les hommes apostoliques, un grand zèle, une charité ardente, un désintéressement parfait, une pureté de mœurs irréprochable, un tempérament robuste et à l'épreuve des plus rudes fatigues. Ses plus grands ennemis ne lui reprochèrent qu'une vivacité peu mesurée, et ce reproche n'était pas sans fondement; mais sa vertu, son intelligence et le talent singulier qu'il avait de gagner la confiance des Indiens, le rendirent très-respectable. Uni de sentiments avec les missionnaires dominicains, il travailla de concert avec eux pour anéantir les partages; et s'étant enfin déterminé à entrer dans leur ordre, il n'en sortit que pour prendre l'administration de l'évêché de *Chiapa*. Tel fut l'homme apostolique que la Providence suscita pour le soulagement des Indiens. On ne peut exprimer les fatigues, les dégoûts et les contradictions qu'il eut à essuyer dans la poursuite d'un si généreux dessein; il lui fallut souvent traverser

cette vaste étendue de mer qui sépare l'Amérique d'avec les autres parties du monde. Ses premières démarches furent mal reçues à la cour de Ferdinand, où les officiers de Saint-Domingue avaient eu soin de le décrier, en le faisant passer pour un esprit brouillon. La mort de *Ferdinand* ayant mis la régence entre les mains du *cardinal Ximénès*, Les-Casas crut la conjoncture favorable pour son dessein; il ne fut pas trompé. Le régent, touché de l'exposition pathétique que lui fit le saint homme de l'état pitoyable où l'avarice des Castillans tenait les Indiens, songea efficacement à y remédier.

Il fit choix de quatre *religieux hiéronymites* qu'il envoya à Saint-Domingue en qualité de commissaires, avec de pleins pouvoirs pour réformer les abus, et surtout pour casser et annuler les partages faits par les précédents commissaires, s'ils le jugeaient à propos pour le bien de la religion. On fut fort surpris dans l'île de l'arrivée de ces commissaires que *Las-Casas* accompagnait: leur commission, qui fut lue et publiée avec les cérémonies accoutumées, jeta la terreur dans l'île. Une commission si délicate de-

mandait du courage et de la fermeté. Les pères hiéronymites avaient de bonnes intentions, mais ils étaient timides et peu stylés au train des affaires. Las-Casas s'aperçut bientôt qu'ils mollissaient, en ne privant que quelques particuliers de leurs Indiens, et n'osant toucher aux plus puissants, qui étaient en même temps les plus mauvais maîtres: il somma les commissaires d'exécuter les ordres du régent; mais on ne lui donna que des défaites. Les clameurs recommencèrent bientôt, et les esprits s'aigrissant de plus en plus, chacun porta ses plaintes à la cour. Las-Casas accusa les hiéronymites de mollesse et de vues intéressées; ceux-ci renouvelèrent les anciennes accusations contre Las-Casas: c'était une procédure à ne finir de longtemps; les Indiens en furent les victimes.

Ces contestations, qui partageaient la cour, piquèrent la curiosité du roi. Il résolut de convoquer une *assemblée* où les parties intéressées feraient valoir leurs raisons. Il fut donc ordonné à l'évêque de Darien et au père de Las-Cases de se trouver au conseil au jour qui fut fixé; le même ordre fut

donné à *Dièque Colomb*, fils du grand Christophe, qui, ayant succédé à son père dans la charge d'amiral des Indes, n'avait pas hérité de son pouvoir ni de sa considération. Il était revenu depuis quelques années en Espagne, mécontent des atteintes que les officiers royaux donnaient continuellement à son autorité. La cour était nombreuse, la cause intéressante, et la présence du prince rendait cette assemblée auguste. Il avait reçu tout récemment le décret de son élection à l'empire, et ce fut là que pour la première fois il fut traité de *sacrée majesté*. On avait dressé un trône au lieu de l'assemblée, et le prince s'y rendit accompagné de ses ministres et d'un brillant cortége. Le seigneur de Chièvres et le grand chancelier étaient assis au pied du trône; celui-ci ordonna, de la part de sa majesté, à l'évêque de Darien, de s'expliquer sur l'affaire des partages. Il s'excusa d'abord sur ce que cette affaire était trop importante pour la rapporter en public; mais, ayant reçu un second ordre, il parla ainsi : « Il est bien extraordinaire qu'on délibère encore sur un point qui a déjà été tant de fois décidé dans les

conseils des rois catholiques vos augustes aïeux : ce n'est sans doute que sur une connaissance réfléchie du naturel et des mœurs des Indiens, qu'on s'est déterminé à les traiter avec sévérité. Est-il nécessaire de retracer ici les révoltes et les perfidies de cette indigne nation? A-t-on jamais pu venir à bout de les réduire que par la violence? N'ont-ils pas tenté toutes les voies d'exterminer leurs maîtres, et d'anéantir leur nouvelle domination? Ne nous flattons point; il faut renoncer sans retour à la conquête des Indes et aux avantages du Nouveau-Monde, si on laisse à ces barbares une liberté qui nous serait fatale. Mais que trouve-t-on à redire à l'esclavage où on les a réduits? N'est-ce pas le privilége des nations victorieuses et la destinée des barbares vaincus? Les Grecs et les Romains en usaient-ils autrement avec les nations indociles qu'ils avaient subjuguées par la force de leurs armes? Si jamais peuples méritèrent d'être traités avec dureté, ce sont nos Indiens, plus semblables à des bêtes féroces qu'à des créatures raisonnables. Que dirai-je de leurs crimes et de leurs débauches qui font rougir la nature?

Remarque-t-on en eux quelque teinture de raison ? Suivent-ils d'autres lois que celles de leurs plus brutales passions ? Mais cette dureté les empêche, dit-on, d'embrasser la religion. Eh ! que perd-elle avec de pareils sujets? On veut en faire des chrétiens; à peine sont-ils des hommes ! Que nos missionnaires nous disent quel a été le fruit de leurs travaux et combien ils ont fait de sincères prosélytes. Mais ce sont des âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort; j'en conviens. A Dieu ne plaise que je prétende les abandonner : soit à jamais loué le zèle de nos pieux monarques pour attirer ces infidèles à Jésus-Christ ! mais je soutiens que l'asservissement est le moyen le plus efficace; j'ajoute que c'est le seul qu'on puisse employer. Ignorants, stupides, vicieux comme ils sont, viendra-t-on jamais à bout de leur imprimer les connaissances nécessaires, à moins que de les tenir dans une contrainte utile ? Aussi légers et indifférents à renoncer au christianisme qu'à l'embrasser, on les voit souvent, au sortir du baptême, se livrer à leurs anciennes superstitions. »

Le discours du prélat fut écouté avec at-

tention, et reçu selon les différentes dispositions où l'on était. Lorsqu'il eut fini, le chancelier s'adressa au père de *Las-Casas*, et lui ordonna, de la part du roi, de répondre : Il le fit à peu près en ces termes : « Je suis un des premiers qui passèrent aux Indes, lorsqu'elles furent découvertes sous le règne des invincibles monarques Ferdinand et Isabelle, prédécesseurs de votre majesté. Ce ne fut ni la curiosité ni l'intérêt qui me fit entreprendre un si long et si périlleux voyage : le salut des infidèles fut mon unique objet. Que ne m'a-t-il été permis de m'y employer avec tout le succès que demandait une si ample moisson ! Que n'ai-je pu, au prix de tout mon sang, racheter la perte de tant de milliers d'âmes qui ont été malheureusement sacrifiées à l'avarice ou à l'impudicité ! On veut nous persuader que ces exécutions barbares étaient nécessaires pour punir ou pour empêcher la révolte des Indiens ; qu'on nous dise donc par où elle a commencé. Ces peuples ne reçurent-ils pas nos premiers Castillans avec humanité et avec douceur ? N'avaient-ils pas plus de joie à leur prodiguer leurs trésors, que ceux-ci

n'avaient d'avidité à les recevoir? Mais notre cupidité n'était pas satisfaite : ils nous abandonnaient leurs terres, leurs habitations, leurs richesses; nous avons voulu encore leur ravir leurs enfants, leurs femmes et leur liberté. Prétendions-nous qu'ils se laissassent outrager d'une manière si sensible, qu'ils se laissassent égorger, pendre, brûler, sans en témoigner le moindre ressentiment? A force de décrier ces malheureux, on voudrait nous insinuer qu'à peine ce sont des hommes. Rougissons d'avoir été moins hommes et plus barbares qu'eux. Qu'ont-ils fait autre chose que de se défendre quand on les attaquait, que de repousser les injures et la violence par les armes? Le désespoir en fournit toujours à ceux qu'on pousse aux dernières extrémités. Mais on nous cite l'exemple des Romains pour nous autoriser à réduire ces peuples en servitude. C'est un chrétien, c'est un évêque qui parle ainsi! est-ce là son évangile? Quel droit en effet avons-nous de rendre esclaves des peuples nés libres, que nous avons inquiétés sans qu'ils nous aient jamais offensés? Qu'ils soient nos vassaux, à la bonne heure; la loi du plus fort nous y au-

torise peut-être; mais par où ont-ils mérité l'esclavage? »

Las-Cases finit en implorant la clémence de l'empereur pour des vassaux si injustement opprimés, et en lui faisant entendre que c'était à sa majesté que Dieu demanderait compte un jour de tant d'injustices, dont il pouvait arrêter le cours.

L'affaire était trop importante pour être décidée sur l'heure. L'empereur loua fort le zèle de Las-Casas, et l'exhorta à retourner dans sa mission, lui promettant d'apporter un remède prompt et efficace aux désordres dont il lui avait fait une si vive peinture. Ce ne fut que longtemps après que Charles, de retour en ses états, eut le loisir d'y penser; mais il n'était plus temps, du moins pour Saint-Domingue. Tout le reste des Indiens y avait péri, à la réserve d'un petit nombre qui échappa à l'attention de leurs ennemis.

Je crois, mon révérend père, avoir satisfait pleinement à vos deux questions. Il ne me reste plus que de vous assurer du respect avec lequel je suis, etc.

FIN.

érité

ence
juste-
endre
inde-
,dont

r être
ort le
urner
orter
rdres
re. Ce
es, de
nser ;
pour
diens
mbre
emis.
satis-
Il ne
u res-